

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

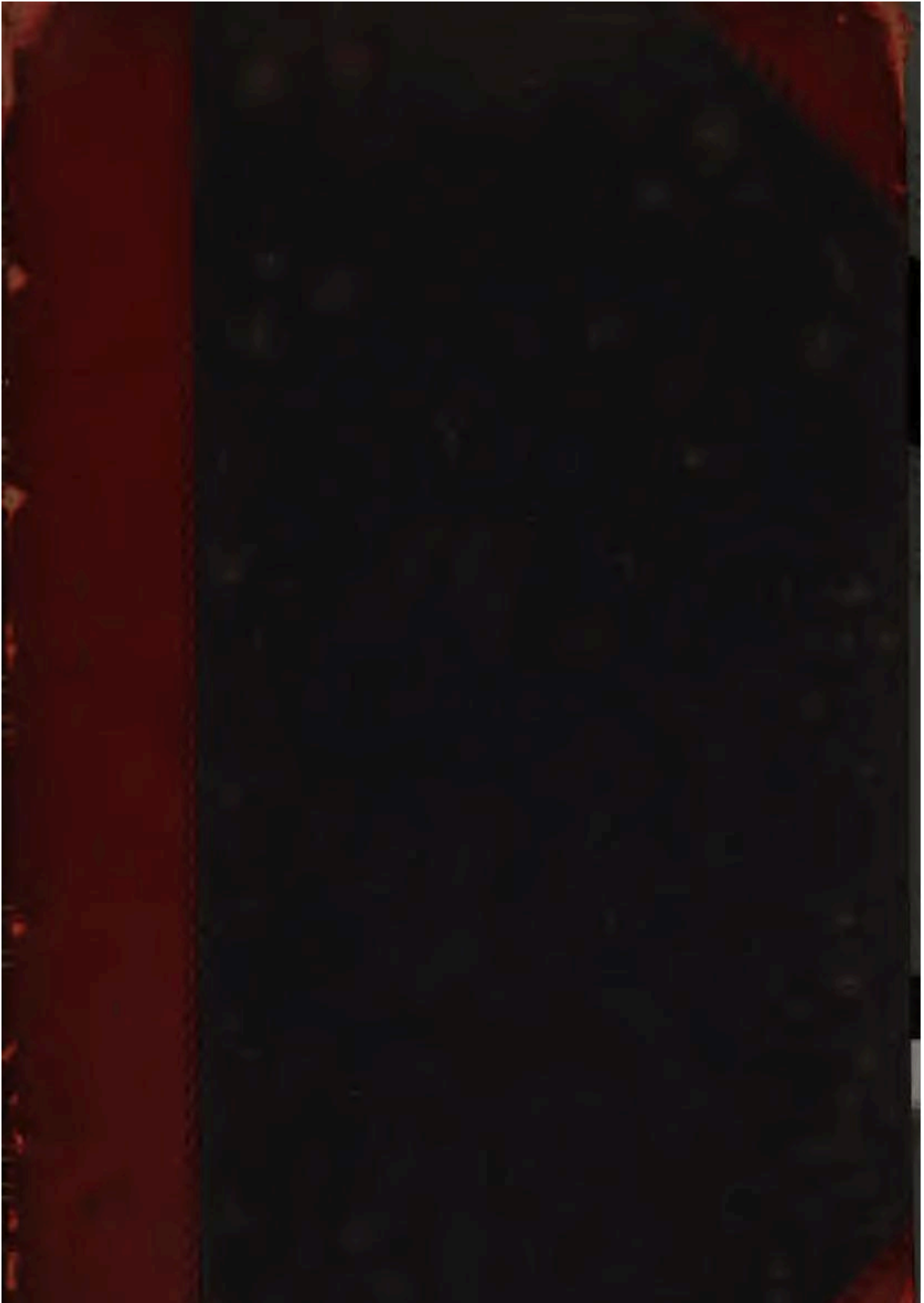
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

60008531 6T f

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

,é *. nh

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

4*

ANALYSE DB LA LANGUE ALBANAISE

The text on this page is estimated to be only 22.75% accurate

OLRÉANS, IMPRIMERIE DE G. JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

ANALYSE DE LA LANGUE ALBANAISE ÉTUDE DE
GRAMMAIRE COMPARÉE PAR Louis BENLŒW * PARIS
MAISONNEUVE ET Ge, LIBRAIRES-ÉDITEURS 25, Q.UAI
VOLTAIRE, 2\$ 1879 *: r 5 ^ à

PRÉFACE Â LIRE. Les pages que l'on va lire sont destinées à faire suite à un livre publié par moi il y a deux ans, ayant pour titre : La Grèce avant les Grecs. Appuyé sur des passages tirés des anciens historiens et géographes , j'avais groupé les éléments d'une civilisation antérieure des Hellènes, civilisation dont les noms propres de lieux, de fleuves et de montagnes, dont des légendes et d'anciennes traditions semblent avoir conservé la trace, bien qu'à demi-effacée. Je crois être parvenu, avec m l'aide de la linguistique, à établir, sinon l'identité des

VI anciens Pélasges et des Albanais de nos jours, au moins l'extrême vraisemblance de ce fait considérable : que les aïeux des Skipélars ont tenu une large place parmi les premiers habitants de la presqu'île du Balkan. Ce résultat, qui pourtant n'a rien d'excessif ni même de surprenant, si l'on songe à la situation analogue des Bretons en France et en Angleterre et des Basques en Espagne, n'a pas été accueilli par tout le monde avec la même faveur. Je suis disposé à faire mon profit de toute critique sérieuse ; mais je crois avoir le droit de n'avoir aucun égard à des jugements fondés, non sur des raisons, mais sur la malveillance gratuite. Puis il faut désespérer de convaincre des gens qui n'admettent rien dans l'histoire de la haute antiquité que sur la foi d'anciens textes ou d'inscriptions datant du IX^e ou X^e siècle avant notre ère. Hélas ! ce n'est qu'au XI^e après Jésus-Christ qu'il est fait mention pour la première fois des Albanais, et leurs traditions nationales ne semblent commencer qu'avec Skander-Beg. Sans me laisser effrayer par des critiques aux yeux desquels la science comparative des langues ne serait qu'une collection de conjectures, — mais aussi sans être rendu trop confiant par des appréciations bien

vn veillantes qui pourraient paraître intéressées, — j'ai persévéré dans mes recherches en prenant pour objet, cette fois, la grammaire et le vocabulaire des Skipétars. Ces recherches m'ont confirmé dans les idées émises par moi au cours du livre cité plus haut, et elles m'autorisent, je pense, à formuler les conclusions suivantes : 1[^] L'albanais n'est pas une langue indo-européenne dans le sens strict et étroit du mot. 2^{*}" Des formes et des tournures singulières en elles-mêmes, mais propres à l'idiome albanais, se retrouvant comme égarées dans le bulgare, le roumain, dans quelques dialectes italiens et néo-grecs, la langue shkipe a dû être parlée dans tous les pays où elle a laissé des traces de son passage, et il y a vraisemblance extrême que le peuple shkipe y a été établi dès la plus haute antiquité. Dans une série de lectures qui ont eu lieu au commencement de l'été 1878, j'ai pu communiquer ces conclusions à l'Académie des inscriptions et belles* lettres. J'ai essayé de les corroborer par l'explication, à l'aide de l'albanais, de quelques noms propres pélasgiques (noms de dieux, de localités, de montagnes, etc.).

vni et de certains usages étranges des Albanais à laide de traits de mœurs analogues qui nous sont rapportés des anciens Cariens, Lyciens, etc. J'ai fait mon profit des observations qui m'ont été adressées. Un chapitre entier de mon travail m'a été suggéré par le traité de feu Deville sur le dialecte tzaconien, traité que M. Egger avait signalé à mon attention. Quoique je me sois servi consciencieusement de tous les livres qui, depuis quarante ans, ont paru sur la langue albanaise, je sens mieux que personne ce qu'il peut y avoir encore de défectueux dans mon travail. Cette défectuosité tient surtout à l'état instable où flotte la langue qui nous occupe» Ceux qui la parlent n'ont pu tomber d'accord pour elle ni sur une orthographe invariable, ni sur un alphabet identique. Hahn s'était servi, pour la transcription des mots albanais, des caractères grecs encore maintenant en usage chez les Skipétars du Midi, les Tosques. Comme ils étaient insuffisants pour rendre tous les sons de l'idiome, il avait eu recours en même temps à quelques caractères latins, tels que h[^] d,j\ et à des points « diacritiques » pour exprimer d'autres nuances de prononciation. Il distinguait c de £ (e? couvert), y (gh) de y, «x de i et de à {ch)y

IX X de X {h et le ghain arabe). M. Camarda a adopté Talphabet de Hahn en y introduisant quelques modifications. Les Albanais du Nord, au contraire, les Guftgues, qui ont embrassé la religion catholique, ont reçu de leurs prêtres Falphabet latin; et c'est cet alphabet dont on se sert pareillement dans les colonies albanaises de ritalîe et de la Sicile. M. de Rada, le poète national des Skipétars d'aujourd'hui, et son fils Giuseppe, écrivent leur langue avec des lettres latines auxquelles ils ont ajouté quelques lettres grecques en accommodant l'orthographe à la prononciation italienne. Il nous semble pourtant qu'ils n'ont pas réussi encore, pas plus que ne l'avait fait le savant Hahn à établir une règle invariable pour la fixation de l'orthographe. M. de Rada écrit souvent les mêmes mots d'une manière différente. Le dictionnaire de Hahn est insuffisant aussi pour les textes publiés par lui-même, les mots ne présentant pas toujours des formes identiques dans ceux-ci et dans celui-là. M. Miklosich, à coup sûr, se sert d'une méthode vraiment scientifique, et il serait à désirer que l'alphabet proposé par lui fût introduit dès à présent dans tous les ouvrages qui s'impriment et s'imprimeront en albanais. Mais en attendant que cela se fasse^

cet auteur a pris la précaution de reproduire les formes des mots albanais telles qu'il les trouve chez les écrivains, en ayant soin d'ajouter régulièrement les noms de ces derniers. C'est le système auquel je me suis conformé moi-même en retranchant les citations toutefois, de peur de multiplier les difficultés dans l'impression d'un livre déjà trop chargé de mots étrangers. La grammaire de la langue albanaise présente la même instabilité que son orthographe : I4 déclinaison, la conjugaison, la construction et la phonétique surtout en fournissent cent exemples. Sans entrer dans trop de détails, j'ai été amené par les nécessités de mon travail à appeler l'attention des philologues sur les différences dialectales les plus considérables. Une grammaire complète de la langue shkipe reste encore à faire. Hahn en a jeté les fondements ; mais il s'en est trop tenu à l'idiome des Tosques. Giuseppe di Rada qui, comme il nous l'apprend lui-même, appartient par les liens du sang aux deux grandes branches qui constituent la nationalité albanaise (puisqu'il est issu d'un père tosque et d'une mère guègue), peut être consulté avec une confiance entière, lorsqu'il s'agit de fixer l'usage. Malheureusement son travail si précieux est beaucoup

XJ trop coiart et comme fruste dans quelques-unes de ses parties les plus importantes. M. Dozon nous a rendu le très-sérieux service de nous faire connaître quelques traits de la syntaxe albanaise. Mais peu de linguistes l'approuveront, je le crains, d'avoir constamment rendu par la grosse diphthongue 6e (français eu) Ye bref, presque mi-muet, des Albanais. Il serait réellement désirable que Dora d'Istria, qui est entourée de la vénération et de l'affection enthousiaste de tous les Skipétars, fit un appel patriotique aux albanophiles de tous les pays, afin que réunis « en concile », sous sa gracieuse présidence, ils se missent d'accord pour fixer enfin l'orthographe, la grammaire et le dictionnaire de leur langue nationale, pour arrêter d'une manière définitive les textes de leurs chants anciens, ainsi que de leurs poètes modernes. Comment un pareil résultat ne serait-il pas obtenu par la collaboration d'hommes aussi remarquables que MM. de Rada père et fils, qui possèdent et écrivent si admirablement la langue de leurs aïeux ; que M. Gamarda, le savant linguiste qui a comparé dans un ouvrage plein d'érudition l'albanais aux idiomes indo-européens, et notamment au grec ancien; que M. le consul Dozon qui, ayaptt

XII vécu des années au milieu des Albanais, a fini par en parler couramment la langue, et qui s'est formé sous la direction de M. Cristoforidis, dans lequel il voit Talbaniste le plus profond de notre époque ; enfin que M. Miklosich, si justement célèbre par ses beaux travaux sur les idiomes slaves, par la pénétration et l'aisance de sa critique, dont ses recherches sur l'albanais sont un éclatant témoignage de plus ? Combien serais-je heureux de me joindre « septième 3 » à ce groupe éminent, moins pour contribuer à ses travaux que pour profiter de ses lumières et en faire profiter « pro virili parte » les linguistes de la France ! Jamais réunion des sommités littéraires et scientifiques de l'Albanie n'aurait été plus opportune que dans le moment présent. Elle coïnciderait avec les démarches énergiques que le pays tente pour revendiquer son indépendance ou au moins une certaine autonomie sous la suzeraineté du sultan. À l'instar de la Serbie et de la Bulgarie slaves, de la Roumanie latine, l'Albanie réclame le droit non seulement de parler sa langue et de suivre ses coutumes, mais d'être administrée, gouvernée par ses propres enfants ; le droit enfin de

xin vivre de sa vie nationale! C'est un droit incontestable, sacré, qu'il serait inique de lui refuser. Les Skipétars sont certainement les plus anciens habitants de la terre qu'ils occupent. Ils ont à leur avoir, aux yeux de l'Europe chrétienne, la résistance héroïque opposée par leur chef Skander-Beg aux progrès du croissant, puis la part glorieuse qu'ils ont prise à l'affranchissement de la Grèce. Celle-ci ne devrait-elle pas avoir quelques égards pour des voisins qui lui ont rendu de si importants services, et ne devrait-elle pas cesser de leur disputer des lambeaux de territoire où la majorité des habitants n'appartient pas à la race hellénique? Par ses mœurs plus policées, par sa civilisation supérieure, elle devra essayer d'exercer sur sa sœur aînée, moins favorisée par le deslin, une influence douce et bienfaisante ; de l'attirer à elle par de bons procédés ; de l'entraîner enfin dans les voies d'une politique commune et également profitable à l'une et à l'autre. Qui sait si un jour, quand une ambition excessive aura fait place chez les Grecs à une plus juste appréciation des moyens à l'aide desquels ils pourront s'assurer un avenir glorieux, l'Albanie ne demandera pas spontanément une alliance ou même une réunion qu'elle repousserait au

XIV jourd'hui, si Ton voulait la lui imposer ? Faut-il dire toute notre pensée? Nous avons confiance dans la sagesse des grandes puissances qui, par le traité de Berlin, ont fait entrer la question d'Orient dans une phase d'apaisement où, nous l'espérons du moins, elles sauront la maintenir. Elles tiendront compte aussi assurément des revendications de populations pauvres, mais braves, qui, unies entre elles par les liens du sang, du langage et de coutumes immémoriales, n'aspirent qu'à conserver ces liens, tout au plus à les resserrer, afin de ne pas devenir la proie de voisins peu scrupuleux en quête d'agrandissements injustifiables. Louis Benlœw. Passy-Paris» le 15 août 1879. t

ANALYSE DE LA LANGUE ALBANAISE INTRODUCTION §

1 «'. — ♦uo-eç ou epuvÔT^xyj ? La grammaire comparée, science toute récente de notre siècle, est née surtout de la connaissance approfondie que nous avons pu acquérir de deux familles de langues, les plus intéressantes et les plus importantes de notre globe, les langues indo-européennes et les langues sémitiques. Nous en connaissons en effet assez bien le présent et le passé, c'est-à-dire les phases différentes qu'elles ont traversées, comme nous admirons les aptitudes que plusieurs d'entre elles ont montrées dans la création de vastes et brillantes littératures. Chacune des deux familles a son vocabulaire et sa grammaire, portant un cachet d'unité 1

— 2 — indéniable, malgré les innombrables variétés qui se produisent dans chaque idiome particulier. La nature ne crée jamais deux formes entièrement identiques ; mais elle ne procède pas non plus par soubresauts : non facit salius. Nous pouvons suivre pas à pas les changements qu'ont subis les mots dans le cours des siècles, non seulement au sein de la même langue, mais encore en passant par la bouche de peuples différents, quoique appartenant à la même race. Ces changements ont lieu généralement d'après des lois qu'on a pu constater. L'ensemble des langues appartenant aux deux familles présente ainsi deux vastes trames où tout se tient, quoique tout n'y puisse être expliqué avec la rigueur d'une logique inflexible. Aussi M. Max Müller a-t-il eu soin de classer la science nouvelle parmi les sciences naturelles. Est-ce à dire que la volonté réfléchie de l'homme n'aurait pas aussi exercé son influence sur la formation du langage? Sans parler de l'action des poètes, des orateurs et plus tard des écrivains qui le modifient et le fixent en l'ennoblissant, peut-on se figurer la création de formes aussi harmonieuses, aussi régulières, aussi conformes aux exigences de l'esprit humain que celles du sanscrit par exemple, sans le concours de castes initiatrices, dirigeant une population qui tâtonne et qui cherche sa voie? Il y a eu à l'aurore même de la civilisation une époque où les esprits les mieux doués travaillaient à l'établissement de la langue d'une nation comme à celui d'une institution, c'est cette conception à laquelle s'était arrêté évidemment Aristote lorsqu'il prétendait que les langues étaient avant tout une œuvre de convention

— 3 — Reste à savoir si les hommes qui, à Torigine, prenaient en main la direction de l'esprit des populations ne doivent pas être considérés eux-mêmes, dans un sens plus élevé, comme des instruments, ou pour mieux dire, comme des ouvriers intelligents de la nature, si, au lieu d'avoir recours à une pensée réfléchie, ils n'obéissent pas plutôt à un instinct admirable. Qui sait s'ils ne se rendaient pas compte, obscurément peut-être, des ressources que peut offrir un idiome dont les premières traces existent déjà et des développements heureux qu'on peut lui donner? Dans ce cas, le principe que les langues sont le produit de la nature — humaine, bien entendu — {fdtrtt, le naturwùchsig des G.ermains) resterait debout et cesserait d'être en contradiction avec l'assertion du philosophe grec qui en faisait le résultat d'une convention entre tous les membres des familles et tribus primordiales. § 2. •— TRANSFORMISME. Mais de quelque façon qu'on envisage cette question, il est clair que les lois nombreuses découvertes dans les langues ne sont pas soumises à une immobile et absolue fatalité. Une doctrine nouvelle, représentée par de grandes autorités, nous montre l'infinie variété des êtres de notre globe sortis d'un petit nombre de types primitifs, même d'un premier et unique mouère. Elle nous fait assister, en nous plaçant à un point de départ qu'elle ne fait que supposer, à une série d'évolutions déterminées par l'habitat, le climat et les nécessités d'existence de chaque espèce, et s'accomplissant avec une lenteur dont des

— 4 — centaines de siècles forment les jalons et comme l'unité de mesure. Les espèces ne seraient par conséquent nullement perpétuelles; elles seraient incessamment modifiables, et l'action de l'homme pourrait intervenir à son tour pour les modifier à l'aide de combinaisons nouvelles. Cette doctrine, qui renferme sans doute quelques parcelles de vérité, mais qui est grosse de dangereux paradoxes, parviendra-t-elle à se faire accepter de la majorité des naturalistes? Nous l'ignorons; nous oserions affirmer toutefois qu'il faudra faire une certaine place au transformisme dans la linguistique, si l'on persiste à la ranger au nombre des sciences naturelles. Les lois qui régissent les langues humaines sont assurément moins immuables que celles qui ont présidé à l'origine des espèces et qui semblent veiller au maintien de leurs caractères essentiels. Un exemple frappant de transformisme se reconnaît dans cette loi, qui conduit presque toutes les langues insensiblement de la phase de la synthèse à celle de l'analyse. La quantité prosodique, qui joue un rôle si considérable dans la poésie des anciens, cède à la prédominance de l'accent tonique; les désinences des déclinaisons sont remplacées par des prépositions; des verbes auxiliaires se substituent à certains temps simples des conjugaisons; la construction mobile et compliquée de la phrase antique fait place à un ordre de mots fixe et calquant, pour ainsi dire, la marche logique de la pensée. Les langues néolatines cependant, pour nous arrêter à cet exemple, ne diffèrent pas essentiellement de leur mère commune, le latin. Quels sont, après tout, les changements qu'elles ont subis? Quelques consonnances un peu heurtées ont été adoucies à l'aide de procédés que la grammaire désigne

-- 5 — par les noms d'aphérèse, d'apocope et d'ecthlipse ; ce qui est plus grave : la force créatrice de la langue qui avait donné naissance à un vaste système de formes flexivès s'est affaiblie, pour ne pas dire épuisée; ces formes elles-mêmes, n'étant plus comprises, ont disparu. Dans la voie nouvelle où les idiomes de l'Europe moderne commençaient à entrer, elles n'étaient plus que des organes à peu près superflus, auxquels d'autres plus appropriés aux nouveaux besoins de la pensée devaient succéder. En réalité. Ces organes nouveau^, préposition et verbes auxiliaires, etc., les langues n'étaient pas obligées de les inventer ou de les emprunter ailleurs ; elles les possédaient déjà en germe, si l'on peut s'exprimer ainsi ; elles a'avaient qu'à les appliquer sur une plus large échelle, à en faire tout l'usage que comportait leur sens généralisé et rendu plus abstrait. C'est ainsi que les prépositions de et ad par exemple, qui jusqu'alors n'avaient indiqué que des rapports limités, déterminés, reçurent la mission d'exprimer (en français et en italien) les cas du génitif et du datif. Les compertum habeo, probatum habeo tournures relativement rares dans la latinité classique, préludèrent aux : « j'ai appris, j'ai prouvé, » qui sont devenus chez nous l'expression typique du temps passé. Enfin la seconde partie du pronom démonstratif ille, illa, illud (ital. lo) a fourni les éléments de l'article défini, comme le nom de nombre* unùs a fourni ceux de l'article indéfini. L'un et l'autre, indispensables aux langues modernes, manquaient au latin. Lorsqu'on étudie la prose vulgaire des Romains des premiers siècles de notre ère, dans les actes publics et surtout dans les inscriptions et les chants populaires, on assiste à la lente transformation de la

— 6 — langue latine, et les traces de tournures toutes modernes peuvent se poursuivre jusque dans les plus anciens monuments de la littérature de Rome. Toutes les langues indo-européennes ayant débuté par la synthèse ont subi la loi du transformisme; mais, comme de raison^ elles ne l'ont pas subie au même degré, et ce n'est que d'un pas inégal qu'elles se sont avancées vers l'analyse. La révolution a été plus complète dans les idiomes néo-latins que dans les langues germaniques (à l'exception de l'anglais toutefois), et dans les langues germaniques que dans les langues slaves. Les nations qui ont traversé les siècles dans un calme relatif ont conservé plus intacts et leurs mœurs et le cadre de leurs institutions : ils sont restés plus fidèles aux traditions et au langage des ancêtres. La vie ^octa^ des Slaves a été moins bouleversée que celle des Germains ; celle des Germains cantonnés entre le Rhin et l'Elbe, et même entre l'Elbe et l'Oder, a été moins exposée aux fluctuations que celle des populations comprises dans les limites de l'empire romain. Le mouvement de l'histoire va de Test à l'ouest et du nord au sud. Les habitants des contrées méridionales se sentaient peu d'attrait pour les régions inhospitalières qui se rapprochent du pôle et n'exerçaient sur elles qu'une action lente et peu efficace. Dans les vastes étendues de pays qu'embrassait la pax romana, se pressaient au contraire des hommes de raçe et de langue absolument dissemblables, forcés de vivre ensemble et de s'entendre. Lorsque des peuplades parlant des idiomes différents s'entrechoquent sans que l'une supprime ou absorbe entièrement l'autre, l'impérieux besoin de s'expliquer et de se comprendre accélère la marche vers la

— 7 clarté jt. La simplification qui entraîne les langues. La syntaxe compliquée des grammaires disparaît alors : il n^{est} resté debout/ d'abord à côté des mots importants du discours, conservés le plus souvent sous leur forme la plus simple, qu'une foule d'expressions servant à indiquer les rapports qui relient ces mots les uns aux autres et remplaçant leurs désinences tombées et désormais oubliées. Il résulte de cette observation, si elle est juste, que les langues seront d'autant plus vite et plus entièrement acquises au principe de l'analyse, que les contrées où elles se parlent auront été témoins de migrations et de conquêtes plus nombreuses, et auront vu se passer et se fondre sur leur sol plus d'essaims humains provenant des lieux les plus divers. Ne voyons-nous pas les Indous parler des dialectes totalement dépouillés du bagage synthétique du sanscrit? Ne voyons-nous pas la grammaire persane et la grammaire anglaise se réduire à un petit nombre de règles qui ne chargent guère la mémoire? C'est qu'en effet il n'y a pas beaucoup de pays dont le sol ait été plus disputé que celui de l'Angleterre, de la Perse et de la presqu'île du Gange. § 3. — CONFUT DE LANGUES. Mais lorsqu'au milieu du choc de deux peuples, deux langues se trouvent en présence et se combattent, quelle sera celle des deux qui l'emportera? Ce ne sera pas nécessairement celle du peuple vainqueur : témoins les Germains, qui n'ont pu imposer leurs idiomes aux races latines, et les Normands qui, quoique francisés, n'ont pu

- 8 — faire adopter leur langage latin aux Anglo-Saxons, et les Arabes qui, après avoir soumis la Perse et l'Inde, n'en ont pu proscrire les langues nationales. ^ Ce n'est pas non plus le parler du grand nombre qui fera nécessairement la loi aux conquérants, lorsque ceux-ci ne forment qu'une petite minorité. La langue des Ibères a succombé à l'approche des colonies romaines, et le basque ne se parle plus que sur une étroite bande de terrain au nord et surtout au sud des Pyrénées. Le celte subsiste encore dans quelques provinces écartées de la France et de l'Angleterre; c'était jadis la langue d'un grand peuple. C'est que Rome n'a pas régné seulement par la force sur les nations qu'elle avait réussi à subjuguier : son gouvernement constituait le plus souvent un progrès réel pour ces dernières. Parler le latin, prendre les mœurs et les usages du vainqueur, s'élever jusqu'à lui, jouer un rôle, si modeste fût-il, dans le premier, le plus puissant des empires, c'était un honneur auquel aspiraient surtout ceux qui hier encore étaient barbares. Après la victoire violente et brutale, Rome a fait la conquête morale des pays qu'elle s'était annexés. La soumission de la Grande-Bretagne, il est vrai, n'avait pu être complétée; le domaine de Rome s'arrêtait à la frontière de l'Ecosse. Les Bretons, que Rome avait trop réussi à civiliser, serrés de près par les Pietés, invoquèrent le secours des Angles et des Saxons. Ces derniers répondirent à l'appel, et de simples auxiliaires devenus maîtres, ils implantèrent sur un sol où rien de durable n'avait pu se fonder encore une langue, des mœurs et des institutions germaniques. Plus tard la conquête du pays par les Normands amena à sa suite l'introduction du système

— 9 — féodal et de la langue française. Ce fut la dernière grande conquête des peuples de race tudesque (nous laissons de côté celle de la Prusse par les chevaliers de l'ordre teutonique) ; elle produisit une dernière révolution linguistique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et fit de la langue anglaise la plus moderne et la plus analytique de toutes les langues européennes. Mais, malgré le nombre immense de mots latins que cette langue a reçus dans son sein, elle est restée une langue germanique ; elle l'est par la nature de sa grammaire réduite à un petit nombre de règles, à un minimum de déclinaisons et de conjugaisons. D'un autre côté, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais (et le valaque) sont appelés des idiomes néo-latins, parce qu'ils ont conservé tous les traits essentiels de la vieille grammaire de Rome. Ils n'en renferment pas moins aujourd'hui un grand nombre de vocables allemands, grecs, arabes, celtiques, etc., dont l'origine et le sens primitif ne se devinent pas toujours à première vue. Ajoutons que quelque chose d'analogue peut se dire du persan et des dialectes néoindiens. La masse de mots arabes qui y a pénétré n'a pu ôter à leur grammaire, quelque mutilée qu'elle nous apparaisse aujourd'hui, leur caractère indo-européen. Certes, toutes les existences de la nature, toutes les créations de l'esprit humain sont sujettes au changement. La grammaire d'une langue qui n'est qu'un système de formes exprimant par le son articulé l'immense variété des pensées de notre cerveau est soumise à cette loi comme le reste. Elle n'en est pas moins comme le principe d'unité, comme l'âme de la langue. Lorsque la grammaire, de synthétique qu'elle était, devient analytique.

— 10 — il est convenu que cette unité cesse, qu'un nouveau système commence, qu'une nouvelle langue est créée. Disons-le : dans ce cas, le dictionnaire et la phonétique sont en même temps profondément modifiés. Toutefois, ce n'est qu'une autre génération de langues qui fait son apparition avec la naissance du français, de l'italien, de l'espagnol, etc., avec celle du bengali, du mahratte, du persan moderne. Les idiomes nouveaux continuent à appartenir à la même famille. Il faut en effet distinguer dans chaque langue ces trois choses : les mots, signes de nos idées, qui constituent le fond de la langue, la grammaire qui nous en présente la forme, et la phonétique ou l'ensemble des combinaisons de sons, d'articulations et d'intonations par lequel elle saisit et frappe l'oreille. La phonétique est la manifestation de la langue par la voix humaine, abstraction faite de l'idée. On peut reconnaître les sons des langues anglaise, allemande, italienne, sans en distinguer le sens ; on peut même les reconnaître à la lecture lorsque ces sons sont écrits ou imprimés, sans les comprendre ; dans ce dernier cas, la phonétique peut être appelée la physionomie de la langue, et on peut la reconnaître comme l'on remet les traits d'un homme dont on ne connaîtrait ni l'esprit ni le caractère. • § 4. — EMPRUNTS, ASSIMILATION. • Plus les hommes se mêlent et plus les langues agissent les unes sur les autres. De tout temps elles se sont fait des emprunts, et on rencontre aujourd'hui beaucoup de mots que notre civilisation a rendus communs à tous les

— 11 — peuples de l'Europe. Seulement ces intrus ont dû se plier d'abord à la phonétique de la langue où ils ont pénétré. Ce ne sont pas seulement des mots isolés, mais des séries de mots ayant la même désinence ; des locutions, des tours de phrase qui voyagent de pays à pays, de nation à nation. Mais les grammaires ? Tout le monde comprend que, lorsque le latin et le basque, le vieux persan et l'arabe étaient aux prises, la fusion de deux formes de penser aussi complètement différentes eût été impossible. Il fallait que l'une des deux cédât le pas à l'autre. Mais lorsque la lutte s'engage entre des langues appartenant aux groupes différents d'une même famille, les grandes Ugnés de la grammaire peuvent-elles fléchir et même se confondre ? Existe-t-il des grammaires mixtes ? Si l'étude des langues pouvait nous répondre affirmativement, le transformisme régnerait en maître dans le domaine de la linguistique. Le travail des siècles se fait sentir sans doute dans la phonétique des langues qui passent de la période de la synthèse à celle de l'analyse ; mais il s'y fait sentir différemment, suivant que les langues appartiennent au groupe germanique ou bien à la branche gréco-latine. Les premières, sous l'empire d'une accentuation tonique des plus énergiques, font ressortir les syllabes radicales et conservent soigneusement les consonnes, parce que c'est à elles surtout que l'idée s'attache ; elles expulsent les voyelles, et elles abrègent les mots. Elles gagnent ainsi sous le rapport de l'expression ce qu'elles perdent du côté de l'harmonie. Qui pourrait nier que l'allemand de nos jours est plus dur que le gothique parlé par Uuilas ? Les langues méridionales, au contraire, ont tenu plus à être sonores que significatives ; elles ont accordé la prédo

- 12 — minance à la voyelle. Le latin n'était pas une langue bien rude : elles Font adouci encore, elles l'ont énervé quelquefois. Cela peut se dire de l'italien surtout : dans Yauctumnus du latin on pouvait reconnaître encore la racine augere dont ce mot est formé; on en pouvait saisir le sens intime. Qui peut le deviner dans Vautunno du Romain de nos jours? Le français automne en conserve mieux la forme primitive. L'Anglais prononce le même mot de façon à le rendre méconnaissable pour des oreilles latines, car il porte l'accent sur la première syllabe, et il donne à la voyelle de la seconde le son presque d'un e mi-muet (aûturnn). C'est ainsi que le mot natio, nationem[^] rappelait aux anciens Roipains le verbe nascor avec ses dérivés nativus[^] natura, naturalis, etc. Le français nation[^] formé de l'accusatif nationenij ne s'est guère éloigné de son prototype. L'anglais nation reproduit exactement l'orthographe du mot français ; mais prononcé par la bouche des insulaires d'outre-Manche, il ne conserve plus que le son d'une seule lettre, celui de Vn initial. Ces observations prouvent à quel point est chimérique le projet toujours à nouveau mis en avant d'une langue universelle. Si elle pouvait être inventée, elle se ferait adopter bien difficilement; si elle était adoptée, elle cesserait d'être universelle au bout de quelques heures. Elle se modifierait instantanément sur les lèvres des peuples qui la parleraient, et sa grammaire elle-même cesserait bientôt d'être la même sur tous les points du globe. En revanche, on pourrait penser sérieusement à introduire une pasigraphie au moyen d'une écriture purement idéographique.

— 13 — § 5. — MOTS ALLEMANDS DANS LA LANGUE FRANÇAISE. Les langues du Midi qui se sent donné des formes harmonieuses et sonores n'accordent pas aisément droit de cité aux mots appartenant aux idiomes plus rudes du Nord. Elles leur font subir d'abord des changements qui leur ôtent leur air étranger et tant soit peu barbare. On suppose que dans la langue française il y a un mot tudesque sur 12 ou 13 d'origine latine; ajoutons qu'il faut s'entendre un peu en étymologie pour retrouver les éléments de l'alliage. Prenons par exemple les mots allemands *Faltstuhl*, *schindler* *Krebs* et voyons à quels moyens le français a eu recours pour se les approprier. Le sens du mot *Faltstuhl* est chaise à plier, pliant. Le français a dissous en voyelle la liquide l, comme dans *faut* pour *fallit* dans *chaud* pour *calidus*; il a retranché l'accent comme dans *être* *être* *fenêtre* y etc. Le second w, qui dans l'ancien allemand se prononçait uoy est devenu eu devant le second l qui s'est mouillé ; c'est ainsi que nous avons fait *deuil* de *doliuni* *seuil* de *solium*. Ce n'est pas tout, et il y avait un dernier changement à faire pour donner au mot *Faltstuhl* une toilette française. L'accent, qui dans le mot germanique se trouve sur la première syllabe, a été porté sur la dernière, conformément à une loi bien connue de la phonétique française. Qui reconnaîtrait encore *Y Memani Faltstuhl* dans notre « fauteuil » ? Le verbe « *schinden* » répond à l'ancien allemand *skindan*, La bouche française a trouvé difficile à prononcer la consonnance double *^A*; placée au commencement du mot; elle lui a donné pour être un e initial, en sorte que

- 14r[^] fait partie de la première syllabe et le k de la seconde ; puis la désinence de l'infinitif allemand an a été remplacée par celle de l'infinitif français er, qui n'est que Y are latin abrégé. Nous avons ainsi le mot français esquinter[^] qui compte trois syllabes et qui, liii aussi, a l'accent sur la dernière. Le verbe allemand, au contraire, a conservé l'accent tonique sur le radical; il a réduit l'a de la seconde syllabe à un e semi-muet, en sorte qu'il ne renferme que la valeur d'une syllabe et demie et ne nous présente que la moitié de l'étendue du mot français esquinter. Le mot allemand Krebsse disait anciennement Krebiz. La langue française a rendu la consonnance double initiale plus aisée à prononcer en la faisant précéder d'un e; elle a assuré la conservation de l'[^] final en le redoublant, — il répondait à un 2, — et en le faisant suivre d'un [^] muet. Le mot écrevisse, qui a l'accent sur l'ancienne désinence disparue aujourd'hui, compte trois syllabes et demie, tandis que le mot allemand ne forme plus aujourd'hui qu'une seule syllabe. Terminons, pour bien faire comprendre ce travail d'assimilation, par l'examen de deux noms de localités alsaciennes : Schlettstadt et Zabern. Schlettstadt, la ville des Schlitteurs, est prononcé Schlettscht par la bouche populaire. Ce n'est plus alors qu'un monsyllabe dur à l'oreille et dur à articuler pour la langue. Le français a dépouillé le mot de ses sons chuintants, puis il a fendu par le mi* lieu la double consonnance Seh!; il[^] a introduit un e. Le nom de la petite ville alsacienne a désormais trois syllabes, et il a l'accent sur la dernière. Selestadt est un mot harmonieux dans lequel il est difficile de reconnaître un mot et un sens germanique. Ce qui rend le mot Zabern très-dur, ce n'est pas tant le

— 46son du % allemand ; c'est plutôt la triple consonnance *bm* par laquelle le mot se termine , car *Ve* qui sépare le *b* des deux consonnes *m* ne s'entend en réalité qu'après elles ; c'est un *e* mi-muet. L'étendue du mot *Zabern* resserré dans les limites d'une syllabe forte et d'une syllabe faible est à celle du français *Saverne* comme $i \frac{1}{2}$ à $2 \frac{1}{2}$. Mais grâce à la surface plus grande que *ee* dernier occupe, à une combinaison plus heureuse des sons, à l'adoucissement en $\wedge$ du *z* allemand, le mot français flatte l'oreille autant que le mot tudesque la heurte. En effet, dans *Saverne* l'accent a été reporté sur la terminaison allemande, et la double consonnance *m* s'appuie sur un *e* qui la suit au lieu de la précéder. Ne dirait-on pas que la langue française, si claire dans renonciation de la pensée, l'est déjà dans l'articulation des sons qui constituent ses mots? Quand elle accueille ces mots allemands qui sont contractés par l'accent tonique et comme durcis par l'âge, elle les déplie pour ainsi dire, et leur rend quelque chose de la souplesse et de la fraîcheur des premiers siècles. § 6. — MOTS FRANÇAIS DANS LA LANGUE ALLEMANDE. Quels sont au contraire les procédés à l'aide desquels la langue allemande essaie de s'assimiler des mots romans en général et français en particulier? Lorsque ces mots ont des formes flexives, elle les retranche ou au moins les abrège ; mais du reste elle les change le moins possible, et surtout elle leur laisse leur accent. En effet, dans les mots *mancherleij* *vielerlei*, *einerlei*, c'est l'accent frappant la dernière syllabe qui en révèle l'origine étran-»

viagère. Cette désinence[^] en réalité, n[^]est rien autre que le latin *legem*, l'espagnol *%*. Il en est de même des substantifs féminins en *et*; *fiarftam*, *Rœubet'ei*, *Spezerei*y formés à l'aide de la terminaison romane *ia*[^] *ie*. Cette terminaison tout exotique s'est acclimatée sur le sol germanique ; elle est devenue productive, et elle a formé des mots tels que : *Heuchelei*, *Schmeichelei*, *Betrügerei*. Ce qui révèle sa provenance étrangère en dehors de l'accentuation, c'est le sens fâcheux que renferment la plupart des mots composés avec elle. La classe la plus nombreuse de mots romans et surtout français accueillis par la langue allemande est formée des verbes en *"irm*. Leur naturalisation, d'après Grimm, date déjà du XII[^] siècle. En transformant des mots tels que parler, marcher, polir, en mots allemands (*parliren*, *marschirm*, *polir en*) y les hommes d'outre-Rhin ont traité les désinences *er*, *ir*, *ier* (vieux français *marchier*) comme si elles faisaient partie[^]des radicaux; ou plutôt ils n'ont pas su distinguer entre les désinences et les radicaux, et ils ont ajouté le suffixe *en* de l'infinitif allemand au suffixe *er* ou *ir* de l'infinitif français. Pour échapper à ce pléonasme, ils auraient dû dire : *marschen*, *parlen*. Au lieu de cela, ils ont laissé à ces mots transformés à moitié leur accent primitif qui portait sur le suffixe (*-irenj*[^] et par cela même ils ont imprimé à ces verbes un cachet étranger. Ils sont donc moins bien assimilés que ne l'ont été par le génie de la langue française le petit nombre de mots allemands qui s'y sont fait accepter. Les Slaves ailleurs ont suivi sous ce rapport l'exemple que leurs voisins occidentaux leur avaient donné : marcher en russe se dit *mars'irovat*, et en tchèque *mardvorati*. Le suffixe *iren* n'en est pas moins devenu avec le temps productif

— 17 à son tour, et on dit aujourd'hui couramment dans les pays d'outre-Rhin : tuxlbirenf stolzirm, hantiren, etc. Il est rare de voir des classes entières de mots germaniques se faire une place dans la langue française. Mais enfin le fait existe, témoins entre autres les mots en ard qui viennent de l'allemand hard, fort, dur, par exemple : bavard, soudari, couard, etc. Ce suffixe, qui a cessé d'être vivant et productif en allemand, sert encore à former des mots en français comme chançard, communard. Ce suffixe, comme celui de ei dans les mots allemands, exprime un blâme dans les nôtres. § 7. — MOTS ITALIENS ET TURCS DANS LE GREC MODERNE. Si nous voyons dans l'occident de l'Europe langues néolatines et langues tudesques agir les unes sur les autres et se faire des emprunts mutuels, le mélange des populations et des races étant plus fréquent dans l'Orient, les idiomes parlés de ces dernières doivent s'en ressentir et présenter un caractère pour ainsi dire plus bariolé et même plus confus. Néo-Grecs, Serbes, Bulgares, Roumains, Turcs, de même qu'ils ne sont pas séparés par des frontières déterminées, paraissent vouloir ébranler les barrières qui séparent leurs langues sans pouvoir les abattre. Les Grecs font encore sentir leur influence aux Slaves et aux Roumains ; mais les temps sont loin où, en enseignant leur propre langue aux enfants du Latium, ils arrêtaient le déclin du latin, qui tendait à devenir un idiome barbare. Malgré les efforts, peu intelligents suivant nous, tentés de nos jours pour ramener le grec moderne 2

— 18 — aux formes du grec classique, on ne fera pas revivre de si tôt la devise : Ex Oriente lux. C'est TOrient au contraire qui subit aujourd'hui Tinfluence de plus en plus profonde de l'Europe occidentale. Des flots de mots italiens ont pénétré dans la Grèce depuis les temps de la domination vénitienne. C'est ainsi par exemple que les Hellènes ont naturalisé chez eux bon nombre d'infinitifs en are, comme les Allemands les infinitifs français en er et ir. Lorsque nous disons : j'arrive, l'Italien dit arriva^ le Grec moderne dit àpipâpco, àpi^apl^tù^ comme l'Allemand dirait : ich arrivire. C'est ainsi que Ton trouve xta/xa^tÇw de chiamare, xouptavTa/ji'Çw de commendare, même /5exopavSà/7w de reccmmandare, xo^pTravrà/îw d'acœmpagnar, ^E/jera/îtCw de meretare, /siÇtxà/jw de risicare^ (Ttyo\jpàpoi de sicurare, .ort^tà/jw de slimare, etc. Dans les îles Ioniennes on dit même nev(Tip(û de penser, et mpZovupi(û de perdonar pardonner. Un verbe y^evrâw ou yhvTâp(û je réjouis, vient du turc eglenmek. En eilet, les mots turcs se sont glissés en assez grand nombre dans la langue des modernes Hellènes. Celle-ci a emprunté à l'idiome des conquérants tatares une série de verbes à l'aoriste, et de ces aoristes elle a fait des présents. Nous citerons d'après Miklosich : «dStÇw je suis orgueilleux, du turc azmaq, aoriste asdym; xaÇavTtÇw j'acquiens, de kazanmak, kazandym; ptTrotavttÇw je teins, de boyamaq, boyadym; (7«(7TtÇw je m'étonne, de shashmaq, shashdym, etc. Il est vrai qu'en revanche beaucoup de verbes et même de noms grecs ont pénétré dans le serbe, le bulgare, le roumain et, qui le croirait ? dans le turc. Je trouve dans les recherches albanaises de Miklosich (III, p. 5) à^o/jtÇw j'excommunie, devenu afurisesk en roumain, et aforos en turc. ^

— « — LIVRE PREMIER CHAPITRE PREMIER

L'ALBANAIS § 1. — SON VOCABULAIRE. Presque toutes les langues de l'Europe, langues néolatines, germaniques, slaves, font des échanges entre elles, prêtent et empruntent les unes aux autres des mots, des désinences, des tournures, tout en restant elles-mêmes et en conservant les bases de leur organisme. Ce dernier, en effet, doit faire preuve d'élasticité en s'assimilant avec plus ou moins de bonheur les éléments nouveaux au fur et à mesure qu'ils se présentent. Mais ne pourrait-il pas arriver qu'un idiome reçût tant de matériaux étrangers qu'il en fût pour ainsi dire submergé, et qu'il en perdît comme le sens de son unité et de son individualité? Nous avons vu que la langue anglaise, malgré le nombre immense de mots et de tours latins qui y avaient pénétré, a pu conserver son caractère germanique. C'est que les à

— 20 — Anglo-Saxons, à l'époque de la conquête normande, étaient déjà une nation à demi-civilisée. Mais lorsqu'il s'agit d'un peuple qui n'est entré dans l'histoire que depuis quelques siècles, et dont les traditions littéraires et scolaires sont peu anciennes, aurait-il pu conserver intacte, au milieu d'invasions et de conquêtes successives, l'âme de son idiome national? On voit que nous voulons parler de Talbanais. Cette langue nous intéresse par le mystère même qui semble l'environner. Elle a été parlée certainement par une partie des populations qui ont précédé les Hellènes sur le sol de la Grèce, et quoiqu'elle ait avec la langue de ces derniers des affinités nombreuses et profondes, que d'autres rapports semblent l'unir au latin, que des points de contact existent entre elle et d'autres idiomes encore, elle n'en paraît pas moins, à première vue, présenter une physionomie tout originale, qui l'éloigné quelque peu, si nous ne nous trompons pas, de la grande famille des langues indo-européennes. La plus grande partie du vocabulaire albanais se compose de mots qui ne lui appartiennent pas en propre. Parmi ces mots il faut distinguer, entre ceux qui sont des emprunts récents et manifestes, les mots d'origine turque et slave, et ceux qu'il a pu avoir en commun depuis la plus haute antiquité avec les langues grecque et latine, avec les idiomes des Italiens et des Celtes peut-être. § 2. — LES MOTS TURCS DANS L'ALBANAIS. Les emprunts les plus récents sont incontestablement les mots turcs ; ils ne datent que de la conquête. Leur

— 21 — nombre n'en est pas moins très-considérable ; ce qui a lieu d'étonner surtout, c'est que des suffixes formatifs de la grammaire turque aient pu trouver place dans la grammaire albanaise. Tel est le suffixe lek ou lak, qui donne naissance à des noms abstraits. On y trouve même des traces de la déclinaison turque, comme babalar-et parents, pashalar-et les pachas ; de même austalar-et les maîtres, agalar-et les agas. Ce n'est pas tout : l'albanais a pris au turc un certain nombre de verbes à l'aoriste, puis il y a ajouté la désinence is, comme s'ils dérivait de l'aoriste de verbes grecs en tÇw, par exemple braktis j'abandonne, du turc brakmaq; aoriste braktim. Comme on voit, la finale turque ym a été retranchée et remplacée par la désinence grecque tç de Wa. Sont formés de la même manière : alest-is j'ai coutume, A'alyS'dym ; bezdis je trouble, de besdym; boyaldis je m'évanouis, de boyaldym ; gesiise je me promène, de gesdym ; kondis je m'installe; puis: ogradis je moleste, vidis je range, ts'altis je fatigue, hazdis-em (verbe déponent) j'augmente, haberdis j'avertis, qui tous viennent de verbes turcs. Lamparis est formé comme s'il y avait eu un verbe htUTrapiÇùi, au lieu de XàpTrw. Beffardis dérive de l'italien beffarcy auquel on a ajouté le d de l'aoriste turc, puis l'^^ de l'aoriste grec. § 3. —

LES MOTS SLAVES DANS L'ALBANAIS. Après les mots turcs, c'est l'élément slave qui se dégage avec le plus de facilité du fond de la langue albanaise. Quoique les Skipétars se soient mêlés, et sur beaucoup de points

— 22 — ressemblent aux différentes populations appartenant à la race slave, telles que Serbes, Bulgares, Croates, etc., il est aisé de voir que leurs langues sont établies sur une autre base que l'idiome albanais. Miklosich compte dans ce dernier plus de trois cents mots d'origine slave. Il cite en outre six suffixes slaves qui y ont pareillement pénétré. Ce sont : 1° *ica* par exemple *furculitse* petite fourche. 2° *ishte*, par exemple *rapishte* forêt de platanes. 3° *ynji*, par exemple *ulkônyc* louve. 4° *0*, par exemple *Cato Catharine*. 5° *nik*, par exemple *bes-nik* digne de foi; *los-nik*, toge, robe. 6° *aftshy* par exemple *pordaftsh* « petardo, d Rossi. Enfin le même linguiste signale un certain nombre de verbes slaves qui sont entrés dans l'albanais en gardant la forme de l'infinitif, devenu thème du présent; tels sont *gerdit* j'évite, de *gerdiii*; *gobit* j'impose une amende, du serbe *globiti*; *gosit* j'héberge, du serbe *gostili* (allemand *gasty* latin *hostis*, *hospes*); *grabit* je dépouille, du serbe *grabiii*. Il en est de même de *kosii* je fauche, *merzit* je hais, *porzit* je fais rôtir, *porosit* j'ordonne (serbe *poruciti*), *tshudit* j'étonne, *iotschit* je verse. Ce procédé rappelle celui de la langue allemande, ajoutant à l'infinitif des verbes français en *er* et *ir* les désinences du verbe défini : *ich marschirey* *ich marschirte*, etc. § 4. — LES MOTS LATHÏS DANS L'ALBANAIS. Quant aux mots albanais d'origine latine, M. Miklosich en a relevé neuf cent trente appartenant à tous les âges

— 23 — ^es idiomes multiples parlés par les Romains, les Italiotes ^t leurs descendants, les Italiens. Il y en a peut-être dans le nombre qui datent de l'époque pélasgique et qui pourraient avoir été empruntés par les Latins eux-mêmes aux plus anciens habitants de la presqu'île du Balkan. Cette observation s'applique d'ailleurs aussi à quelques mots considérés par Miklosich comme faisant partie du trésor des langues slaves. U y a toujours .présomption qu'un mot tire son origine de l'idiome où il ne se trouve pas isolé, où il a pour ainsi dire sa famille, c'est-à-dire où il est défendu par tout un groupe de mots qui en dérivent ou avec lesquels il est apparenté. Il est aisé de voir que les Albanais ont disposé du vocabulaire latin un peu comme de leur « chose » ; ils en ont usé et abusé. La plupart des mots latins sont sortis de leur bouche singulièrement changés et déformés ; ils n'ont pas été beaucoup mieux traités par les Celtes et les Valaques ; toutefois, il y a plus de violence et de gaucherie dans l'assimilation albanaise, et c'est là un des motifs qui nous font hésiter à considérer les Skipétars comme des Gréco-Latins, dans le sens étroit du mot. En effet, la grammaire albanaise a peu d'afOnilés avec la grammaire latine. iMême en ce qui concerne les suffixes, on n'en trouve guère que trois ou quatre que les Skipétars semblent avoir empruntés aux Latins plutôt qu'aux Grecs ; tels sont : i^ 'Tnef 'Sine, -rme, dans poustousme puissant (de potestatem); marrisme honteux, lartsim supérieur, pos^erme (postérieur (latin poslremus). Ce suffixe rappelle les 'timuSy -simicsy -tremus des Latins. • 2o ouïe (latin ulus)^ dans akouU froid mordant, glace;

— 24 — tjeponla tuile, trouble trouble, sakkoule outre, maskoule mâle, etc. S[^] 'OrCy -are, -ar, qu'on peut rapprocher du latin ariusy par exemple chaidiar caressant, margaritar blanc comme une perle, /;etmo? iar compatissant (grec sXeïïfxoEuwî) , diplar double, koupetore intelligent. 4° ke, reste du latin ica, icum, par exemple klotske poule couveuse ; petkou l'avoir, lodske testicule, etc. On peut y ajouter les suffixes augmentatifs en oune et atse qui paraissent se rattacher directement aux suffixes italiens one et accio. § 5. - LES MOTS GRECS DANS LA LANGUE ALBANAISE. Personne, à coup sûr, ne voudra nier les rapports intimes qui unissent l'albanais à la langue grecque. Il a emprunté à celle-ci des mots innombrables et toute une série de suffixes. En s'assimilant les uns et les autres, il ne les a pas trop déformés, et nous comprenons qu'on puisse se laisser entraîner, comme l'a fait le savant Camarda (i), à considérer le grec et Talbanais comme deux langues sœurs, dont l'une aurait eu seulement une éducation plus soignée. Malheureusement, un examen strict de la question ne semble pas justifier cette manière de voir. Lorsque les Albanais veulent s'assimiler un mot grec, ils font comme faisaient jadis les Allemands lorsqu'ils voulaient se servir de mots français ou romans en général : ils n'en détachent que rarement la désinence; ils la considèrent comme faisant (1) Camarda, Grammatologia albanese, î, 161.

— 25 — j)artie du radical, puis ils y ajoutent une désinence albaiaise. Ils ont pris aux Grecs le suffixe -cruv>7, par exemple, Armant des mots comme ^ixkiot'jvyi, (rwfpoayjvti, etc. Eh bien ! ils le gardent tout entier en Taugmentant du suffixe a, exposant dans leur langue de la plupart des noms féminins. Ils disent : àfAe>;W^e-a mets sucré, 'kjayetrivt-iK humi

— 26 — suffixe 'tar à rrug rue, lufte combat (latin liicta)^ banje bain, ils prétendaient désigner celui qui s'occupe de la chose indiquée par le radical, qui la fait ou qui s'en sert. Les Albanais ne comprenaient donc pas le sens intime de ces terminaisons formatives ; ils les appliquaient gauchement, parce qu'elles leur étaient quelque peu étrangères, et qu'après tout ce n'étaient que des emprunts faits à l'idiome d'une nation voisine et amie. Comment les Albanais s'y prenaient-ils pour naturaliser chez eux le plus de verbes grecs possible? Ils s'adressaient à l'aoriste 1, en -î(xa, puis TrôxTvjTa). La lauguc habituée à s'assimiler des verbes d'origine étrangère à l'aide de cette forme flexive l'ajouta à des mots qu'elle empruntait au turc, par exemple aratis je crée, du turc jaratmaq, formé comme (1) ÀlbaDische Forschungen, III, p. 5.

- 27 d'm verbe grec àpotriÇtù ; varavariss j'égalise, du turc ba^aber égal; lafôs je parle, du turc Idf discours; ma^cisôs îe rends malade, du turc maraz maladie; sikletis J'ennuie, du turc siklel importunilé. On peut ajouter ^^paros je donne des arrhes, du turc kapara albanais ^epar-i; Ijaros (dial. tosque), et Ijaroj (gh.) je teins, et ^rôs je salis (grec moderne Xe/owvw), de l'ancien àXa/oOvae exJ>liqué par Hesych : punâvai. Puis miras j'amende, de l'albanais mire bon; piskoUs je tire au pistolet, de piskole-a coq de fusil, etc. Le nombre est grand toutefois des mots qu'on ne peut ramener avec certitude à aucune racine connue, et qui paraissent avoir appartenu, en partie du moins, à l'antique langage des Pelasges. Il faut avoir beaucoup d'imagination ou ne reculer devant aucune témérité pour identifier siel envoyer, avec le grec ê^tV^w; jet monde, avec 7^5; lulje fleur, avec lilium; ^crua femme, avec yp«itç la vieille; embelj doux, avec apTrsXoç vigne. Ce procédé est appelé par M. de Rada, non sans raison, un a distorquimento ». M. Camarda ne s'avance-l-il pas beaucoup en mettant sur la même ligne o-ox je yois, et «ro^ôç; 8t je sais, et 5«tw; xjx je mange, x^yyp^ je mangeai, et vpat'vw; via frère, et sanscrit bhrâtar, gr. fpâxaip; yo(rc(xp je germe, et pXaorâvw; yjs^Trove aiguille, et Ps>o;; ftapjoe je prends, et pz/OTrrw; ptê/odcÇe je vide, et èpaw, Fs/îàw? Qui, en effet pourrait déterminer quel degré de vraisemblance ont de pareils rapprochements (1)? Pourtant Bopp paraît être près de la vérité en affirmant que l'albanais a eu des contacts avec l'idiome primitif des Aryâs. Au moins le nom de nombre vj«

— 28 — la forme qu'il a eue, dans le sanscrit : shash, et mieux encore par celle que lui a conservée le zend : cvas. On est surpris de la ressemblance que l'albanais ashti os (plur. ashtena-té) présente avec le sanscrit ashti (plur, ashtani). C'est ainsi que nate-a^ la nuit, se compare fort bien au lithuanien naktis et au sanscrit naktam nuitamment. Bopp a retrouvé le substantif nate dans l'adverbe albanais sonte, c'est-à-dire hac nocte (moyen haut allemand hînt, pour hi-naht). Il a reconnu dans Vs de cet adverbe l'antique pronom sa, dont il signale également la présence dans deux autres adverbes : sot aujourd'hui, et sivjet celte année (grec

. — 89 — revanche un caractère original qui n'appartient qu'à elle seule. C'est une langue de montagnards, langue rude, scabrosa lingtui, comme Tappelle un de ceux qui la parlent, mais langue énergique et nullement inhabile à exprimer des sentiments nobles, élevés et profonds. Giuseppe de Rada et Miklosich y comptent trente-huit sons dont sept voyelles et trente-six consonnes; c'est un nombre respectable qui prouve que les organes de la voix dans le peuple des Skipétars ne se sont pas énervés. Les sept voyelles ne sont pas absolument les mêmes dans les alphabets dressés par les deux philologues que nous venons de nommer. Miklosich, après a, i, o, u (français ou), cite deux e, un e simple et ouvert, et une autre voyelle brève et peu nette qu'il écrit e et qu'il assimile au français eu; puis enfin û qu'il prononce comme un u français. De Rada, suivant en cela probablement la prononciation des Albanais domiciliés en Italie, ne connaît pas ce dernier son. Lorsqu'il le rencontre, il est obligé de le rendre par un i ou un u (ou). En revanche, il distingue trois e: e simple, ê= eu français, et ë muet capable de s'étendre {disiendersi) et de prendre le son d'un e simple. § 2. — DES DIPHTHONGUES. La langue albanaise est pauvre en véritables diphthongues (1). En réalité, elle n'en connaît que deux : ai, comme dans p«éÇ» jeune fille, et ei, comme dans Tcf^cer rapide ; encore les deux voyelles de ces diphthongues ne se (1) Habn, Grammat., p. 6.

— 30 — . confondent-t-elles pas toujours de manière à ne constituer qu'un son unique. C'est ainsi que le pronom «ë (celui-ci) forme deux syllabes; il y en a également deux dans la seconde partie du verbe bejeij je suis à même. Les diphthongues grecques ev et «y, qui en grec moderne se prononcent ef et afj deviennent ep et ap en albanais, par exemple martureps je témoigne (è^^jKfmjptuva) ^ futeps je plante, paps j'arrête, j'apaise (l7rav

- 31 — G. de Rada a fait le relevé des lettres se trouvant sur sept pages d'albanais; il y a trouvé 1,796 consonnes contre 1,446 voyelles. Sur ce nombre 624 appartiennent aux trois nuances de Te, 372 sont des e, 224 des a, 141 des u (ou) et 128 des o, ce qui revient à dire que les sons minces et ténus de Te et de Vi sont deux fois plus fréquents que ceux de l'a, de Yo et ie Vu réunis. L'a, qui comme on sait tient une si large place dans les mots sanscrits, ne vient ici qu'au troisième rang. C'est la force de l'accent tonique qui en albanais, comme dans beaucoup d'autres langues modernes, a affaibli toujours et anéanti souvent les voyelles appartenant à des syllabes dépourvues d'accent. Ces syllabes ont péri quelquefois entièrement. Lorsqu'en français on est arrivé à dire compte pour *œmputum*[^] forge pour *fabrica*, miége (vieux français) pour *medicu*Sy piège pour *pedica*, dé pour *digitale*, il ne faut point s'étonner si les Albanais abrègent *caballus* en *kaly cantare* en *kenduem*, puis en *knmm*, *christianus* en *krsten* et même en *ksten*, *presbyter* en *prift*, *quadragesima* en *hresm*Cy *sanitatosus* en *senôSj* etc. (1). Miklosich fait remarquer que Ye remplace quelquefois l'a, même dans les syllabes accentuées, notamment devant m et n, et il est frappé de la circonstance que le même fait se reproduit dans la phonétique roumaine. C'est ainsi qu'en albanais le latin *amita* devient *emte-a*, *camba kembea* (dialecte tosqe). De même en roumain *fentene* pour *jmtanay* *lene* pour *lana*, etc. (2). Le même linguiste signale la métathèse de Ye se plaçant avant les consonnes (1) Miklosich, II, 79» 80. (2) Id., *ibid.*, 77.

- 32 — l et r, au lieu de les suivre. C'est ainsi que le latin fricare devient ferk-uem et fajk-uem en albanais, frek et fetsuesk en roumain; frigere, ferg-uem; græciis, grek et gerk; turbare, treb-uem et terb-uem, etc. Cette métathèse de Ve se retrouve aussi dans le bulgare, tandis que l'ancien slave la repousse ; on trouve en effet dans le bulgare bredo à côté de berdo, belhe à côté de blehe. Cette particularité du bulgare pourrait s'expliquer par la parenté qui unissait la population primitive de ces contrées aux Illyriens, aïeux des Albanais actuels (1). § 4. — CONSONNES. La langue des Skipétars présente plus d'une singularité dans le système de ses consonnes. Elle possède six consonnes mouillées (jotirte consonanten) (2) ; ce sont l\ n\ k\ g\ s', z'. Ajoutons que le jota se fait souvent entendre après d'autres consonnes quand celles-ci commencent des syllabes accentuées, par exemple pesca[^] albanais pjeske ; velus[^] veterem[^] [hsLmisvjetere; m[^]dicw[^], albanais mjek; casiellaney albanais casijeV. Des faits analogues se produisent dans la langue roumaine et dans le dialecte italien de Naples : lietto de lectus[^] apierto de apertus; viento de ventus, diente de deiitem (3). Le cumul des consonnes, sans être évité à l'intérieur des mots, est particulièrement recherché à leur commencement. (1) Miklosich, 11, 77. (2) W., ihid., 82. (3) id., ihid., 83.

— asTous les idiomes n'ont pas des consonnances comme celles-ci : fsh (par exemple fshatij fshesh, fshej)^ ix (par exemple ixol)y tsh et même tshk (par exemple tshkjep, tshkre), tshm (par exemple Ishmoj)^ tshp (par exemple tshpeky tshparrijt tshf(pBT exemple, tshfakj, tshfrij) (1), tsv (par exemple tsvardt tsvras)^ tsg (par exemple tsgezem\ isp (par exemple tspo^isem, tsfurcu)^ shkj (par exemple shkji pojf shkjittem, shkouiijjy mps (par exemple mpsikezcy mpsoij), mtz (par exemple mlzoij), mr (par exemple mreje). On peut y ajouter svr (par exemple svres ou zvres et dzvres), ^sg, sgj (par exemple sgiB ou dsgie ou dzgiB), sgr (par exemple sgnp)j sdr (par exemple sdrup), puis w8; (par exemple n8;e«, n^jerre), blj (par exemple ftfcyy, dzr^ dzj, dzgj (par exemple dzvad, dzjele, dzgjouaij), dsv (par exemple dsves)^ zb, zbr (par exemple zboul^ zbritoure), zgj' (par exemple zgjeo), enfin /^e dans kQeij. Ce qui frappe plus que tout le reste ceux qui parcourent pour la première fois un livre albanais, c'est l'abondance des nasales en général, c'est leur fréquence au commencement et même à l'intérieur des mots. Nous citerons d'après Miklosich (2) engalkuem (cahallkare) , engusuXueni (consolari), ngieruem (gyrare), nginuem ijejunare), mblaturi (oblata), ndrijtat (trinitas), ndottiem (natare), etc., puis : mvlmm (velare), mgnile (vigilia)^ nepertke {vipera). Dans mbret {imperator), embluem (implerejj etc., la nasale se justifie par l'étymologie. (1) Dans bon nombre de ces cas, le t appartient au dialecte des Tosques, notamment de ceux de Tepelen. Ces derniers aiment à renforcer les-sifflantes et les chuintantes en leur préfixant un t. C'est ainsi qu'ils mettent ^z, ts et tsh pour s et sh. (Hahn, GrammaL, p. 26.) (2) 11, p. 82.

— 34 — A l'intérieur nous trouvons : ghinkalea (cicala pour cicada), drangouaoi (draco), mendafsi {furiit), pengea (pedica), auxquels on peut joindre pendea (penna), pelarnJbea (palma), remba (remus), etc. Il est curieux que le roumain ^ait absolument le même penchant pour la nasalation (1), comme le prouvent des formes telles que enka^ lek (caballicarejy enkred (credo), ennot (nato), envelesk (vélo), etc. Wentrup fait remarquer qu'à Naples on dît couramment nce pour ci, à Nnapoli, mbè pour bene, mperà pour perô. M. Miklosich ne manque pas d'appeler l'attention sur la concordance de la phonétique albanaise avec celle des dialectes méridionaux de l'Italie. Ce qui n'a pas lieu de nous étonner, c'est que l'usage pléonastique de Vn ait pénétré même dans le grec moderne, par exemple votxoxuptç pour otxoxûl)^, voo6o/)oç pour obor (slave), vou/oà pour ov/oà, vòfAoç, pour wfAoç, NavaHu pour ÀSa^rvoç. Mais le trait le plus original de la phonétique albanaise est peut-être sa répugnance pour les nasales à la fin des mots; on y devient lUi, ue. On dirait que Vn se perd dans les profondeurs de la voyelle sombre qui a elle-même une certaine parenté avec les nasales. C'est ainsi que les Skipétars disent balktie pour balcone, capue pour caponem, ftuaoi pour cydonium, dranguaoi pour draconem, paguaoi pour pavonem (grec moderne nay^i), timw pour temonem. Ajoutons quelques mots d'origine albanaise pure : krtia, kroi (fontaine), pluriel kronje; perruaoi (lit de fleuve), pluriel perronje; ooiui, m (ongle), pluriel ocm/e. (1) 11, p. 76.

— 35 — § 5. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES. Si l'on ajoute aux traits cités par nous le retour fréquent de la liquide r, qu'elle soit simple ou renforcée (rr), et de la dentale t, laquelle s'ajoute comme article défini aux cas du singulier et du pluriel des substantifs et des adjectifs, et peut, suivie de la voyelle e, sen'w de conjonction (signifiant qué)y de préposition (signifiant dans)^ de désinence à des abstraits féminins (par exemple >j«x«^6 légèreté, Ijapytrt éloignement), et à des adjectifs comme tt^jo-ts plein, fToxfTf froid, x«^ ouvert, etc., on comprendra que l'idiome albanais a son cachet à lui, facile à reconnaître pour un homme versé dans l'étude des langues, quand bien même il n'aurait jamais vécu au milieu des Skipétars (1). D'un autre côté, cet idiome, comme nous venons de voir, a certaines affinités phonétiques avec le roumain. En dehors de celles que nous avons déjà mentionnées, M. Miklosich signale la permutation de mj et nj, de Yn et de l'r si familière aux Tosques et aux Guègues (comparez en roumain cunune = coroiia, suspinà = suspirare) ; de k\$ et fs, latin eoxa, albanais kofsea^ roumain coapse; de kt et (1) De Rada, qui sur sept pages d'albanais a relevé 1796 consonnes, compte parmi ces dernières S27 r simples et 24 rr (en tout 251), puis 228 t. Voici maintenant la statistique des autres consonnes, que nous ne donnons d'ailleurs nullement comme un résultat définitif, et ayant \m caractère scientifique : 145 m, 23 n, 44 nj ou n', 83 l, 63 Ij ou T, 118 «, 83 8h ou s*, 69 ;, 54 t?, 44 6, 92 p, 25 f, 71 c, 27 k, 111 ch ou X. 3 g, 17 gj, 40 gh, 18 gch, 37 «, 38 d, 27 6, 29 Ç, 9 jî, 4 zh, 9 a?, 1 sg. Total, 1796, à savoir : 1© labiales, 360 (b, p, f, m, v) ; 2© gutturales, 617 (c, k, ch, g, gs, gh, gch, j, x, r, rr, sg)\ 3» dentales, 618 (p, d, /, n, ni, t, 5, Ç, z, zh, Ij) ; 4» sifflantes, 200 (s, \$h).

— 36 — ft, comme dans le roumain doftor et doctor. L'albanais, en outre, partage la transition de m en rr avec le dialecte sarde : latin *furnus*, albanais *furr* Cf sarde *furru*, etc.; celle de pj en kj, de Yn en r, de IV en d et à \x d en r avec le dialecte napolitain (1). — On pourrait soutenir que ces concordances ont été amenées par l'influence exercée sur l'albanais par les patois italiens. D'après notre conviction, toutefois, la grammaire fournit plutôt quelques preuves d'une action en sens inverse, ou au moins d'une action réciproque. Mais lorsque nous voyons le roumain seul de toutes les langues néo-latines et le bulgare seul de toutes les langues slaves s'accorder avec l'albanais, non seulement dans quelques singularités de la phonétique, mais encore dans quelques principes fondamentaux de la grammaire, la logique elle-même semble nous amener à cette conclusion, que les aïeux des Skipétars ont couvert à une époque fort ancienne déjà la plus grande partie de la presqu'île du Balkan, et que les populations étrangères qui ont pénétré au milieu d'eux[^] et les ont jusqu'à un certain point absorbés, ont gardé des traces profondes de ce contact. (1) Miklosich, II, 83, 84, 85.

DES THÈMES Il est difficile de parler de racines dans une langue (&)nt l'histoire pour nous date à peine de cinq siècles, et qui a emprunté une si grande partie de son vocabulaire aux lexiques des nations étrangères. L'origine même des thèmes des mots indigènes et la formation de leurs dérivés sont le plus souvent enveloppées d'épaisses ténèbres. Ces thèmes pourtant sont, dans un grand nombre de cas, des monosyllabes, et ils constituent, à la différence de ce qui se voit dans le sanscrit, le grec et le latin, des mots véritables ayant un sens complet (un senso pienoy comme dit de Rada). D'après le même savant, le thème du verbe serait fourni par l'impératif, par exemple shcà glisse, ngà chemine, shit vends, mirr prends, tax promets, etc. Quant aux noms qui, en albanais, sont pourvus, comme les adjectifs le sont en allemand et dans les langues slaves, d'une déclinaison double, le thème dépourvu au nominatif de toute désinence en indique l'idée générale, indéfinie.

— 38 — Oa sait que les abécédaires présentent à l'œil des enfants, auxquels il s'agit d'apprendre à lire, des séries de voyelles sans signification aucune. Eh bien I lorsque ces syllabes renferment trois lettres avec la voyelle au milieu, un tiers de ces syllabes constitue des mots véritables dans un abécédaire albanais. Nous ne citerons dans la liste de M. de Rada que les syllabes significatives ; on remarquera qu'elles contiennent quelques thèmes verbaux : Bôh gras, buh petite pustule. Bim pourceau de deux mois, bém (fac mihi). Bâr bërbe, bir fils, bôr neige. Barr bagage, burr homme. Bot craie, but doux, délicat. Paa (il a vu), pee {fil- j*ai vu), p« je Lois. Pach (peu), pich goutte. ' Pa&h {utinam habeas), pish torche, ptisA peluche. Pat (habuit), pet gâteau. Mal désir, mil gatuje, môl pomme, mùl ventricule. Marr je prends, merr il prend, mirr prends, worr poux. Mas mesurer, mes milieu, mos (ne, minime), Mish viande, mush petit chat. Mat mesurer, bord, mH {palearum congeries), mot temps, mut boue. Vecr vin, viir suspend, veer (pase, place, tour). Varr sépulcre, venr auoe, virr (cri de porchers), vurr beurre. Vash jeune fille, vesh oreille, vesh (venias), vêsh (ponas), Vet seul, vit année. Si les racines de la langue albanaise avaient eu dès l'origine un sens complet, et que leurs désinences flexives et formatives eussent été toujours mobiles, c'est au turc et aux langues tatares en général qu'il faudrait comparer l'idiome des Skipétars, et non pas aux plus anciennes des langues indo-européennes. Dans celles-ci, racines et terminaisons coustituent un tout organique : les mots y[^]t oîxoç, vœjçy (fâôî existeut, mais les racines ysv, oîx, vaF, ytX i[^]

— 39 — n'existent pas réellement. Peut-être, au lieu de rapprocher l'albanais du grec et du latin, M. de Rada aurait-il mieux fait de chercher ses points de comparaison dans les* langues modernes. Dans l'anglais comme dans l'albanais, chaque mot, dans sa forme la plus simple, a un sens absolu. Exemple : *suivant* que *remember* se trouve précédé d'un des petits mots *I, we, you, they*^ *to*, ou qu'il n'est accompagné d'aucun de ces monosyllabes, ni des verbes auxiliaires *shaUy will*, etc., il sera la première personne sing., la première, deuxième, troisième personne plur. du présent, l'infinitif, l'impératif ou le futur du mot dont le sens est : se souvenir. — Il y a d'ailleurs dans d'autres langues modernes, dans l'allemand par exemple, et même dans le français, une foule de mots, de noms surtout très-souvent monosyllabiques, qui ne paraissent pas tout d'abord être des mots dérivés, et qui pourraient passer pour primitifs au même titre que les mots albanais cités plus haut, si nous n'en connaissions pas exactement l'étymologie. Il ne serait donc pas absolument impossible que l'albanais en fût aujourd'hui à son second âge synthétique. Des traces d'une synthèse nouvelle ne se trouvent-elles pas dans plus d'une langue moderne? Qui ne sait que dans la langue gothique, par exemple, l'imparfait des verbes faibles s'est formé par l'adjonction au radical d'un temps du verbe *thun* faire, et que dans les langues néolatines le futur est né de la combinaison de l'infinitif du verbe conjugué avec le présent du verbe auxiliaire avoir (français *j'aimer-ai*, *dir-ô*, *vedr-ô*, etc.). — Mais ne nous laissons pas aller à des idées préconçues; commençons par étudier à fond le système des déclinaisons et des conjugaisons albanaises.

— 40 — CHAPITRE II. DÉCLINAISON. § 1er. — PLUMEL
DES SUBSTANTIFS. Giuseppe de Rada a le mérite d'avoir le premier
nettement séparé les formes de la déclinaison définie de celles de
l'indéfinie. Cette dernière est évidemment la plus ancienne : elle ne
distingue pas les genres au nominatif singulier, lequel d'ailleurs n'a pas de
terminaison ; il présente la forme du thème. Dans les autres cas du nombre
singulier, le masculin se distingue du féminin. Au pluriel, l'un et l'autre ont
en commun les désinences qui marquent les cas obliques ; mais il n'en est
pas de même au nominatif et à l'accusatif. Les féminins, quand ils ont une
terminaison pour ces cas, — car il y en a qui n'en ont pas, — les désignent
le plus souvent à l'aide de la voyelle a, plus rarement par l'adjonction d'un e,
et alors le pluriel ressemble encore au singulier (1). Un petit nombre de
féminins ont des désinences tout à fait irrégulières. Quant aux masculins,
M. de Rada est d'avis qu'il n'y a pas de règle à établir. Ceux qui désirent
connaître les formes si variées de leurs pluriels sont renvoyés par lui aux
dictionnaires. Malheureusement, ces derniers, généralement fort
incomplets, sont de plus très-souvent muets sur (1) De Rada, *Grammatica
della lingua Albanese*. Vitea 1870, p. 11.

— 41 — ce point. Il sera donc indispensable de passer en revue la longue liste de roots masculins que nous présente le savant albanophile, suivis de leurs formes plurielles; nous essaierons même de la compléter et de dégager quelques règles qui semblent avoir échappé à sa perspicacité, si rarement toutefois en défaut. La première découverte que nous fait faire cet examen, c'est que les Albanais, en dehors de la distinction d'une déclinaison définie et indéfinie, connaissent encore celle d'une déclinaison forte et d'une déclinaison faible. La première, qui forme le nominatif pluriel à l'aide d'une modification de la voyelle radicale, ne comprend qu'un nombre limité de substantifs ; la seconde, qui forme le même cas par l'adjonction de suffixes, embrasse la majorité des noms. L'analogue du premier genre de flexion se rencontre, comme on ne l'ignore pas, non seulement dans les langues teutoniques, mais encore dans la grammaire arabe. § 2. — PLURIELS MASCULINS EN CrU, Commençons par le pluriel formé à l'aide de suffixes. Ces derniers sont : 1® era-ra {er), 2» a, 3®-e (je), 4« ez; enfin il y a : 5

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

— 42 — At père, pi. atera. Bat herbe, pi. tarera. BiUi yeau, pi. bitsere. Sors (fringilla), pi. borsera. Chragh bras, pi. chraghera et -ghe, Avlhak sillon, pi. avlhakera et avlkake, Culuk (gorgée), pi. culukera, Cucuvi chouette, pi. cucuvira, Draa (amurca)^ pi. draara. Dee terre, pi. deera, Diel soleil, pi. dielera. Dicculj (bidens\ pi. dicculjera et dicculje. Deit mer^ pi. deiteraei dette (v. Hahn). Druu bois, pi. druujer, druunje et e/rtiti. Er^ air, pi. erera, Elbe, orge (âDi^crov?), pi. elbera. Gjak sang, pi. gjakera. Gjii (sein, giron), pi. gjiera. GjiiQ ortie, pi. gjUBera, Ghjist doigt, pi. ghjistera ou -^r^ 6r/(7ui9i sommeil, pi. gjumera. Zot (seigneur), pi. zoiera. Kengje agneau, pi. kengjera et kengje. Kiel ciel, pi. kielera et ki^e. Kift milan, pi. ki fiera. Krie tête, pi. fcr^ra et krie. Karte papier, pi. Xrar/^ra (quoique féminin?). l^elp pus, pi. kjelbera. Kets chèvre, pi. ketsera et kerUinje (Hahn, p. 31). iforp corbeau, pi. korbere. Ko fste iardin, pi. kofsiera. Lhivan encens, pi. Ihivanerà. Ljume fleuve, pi. Ijumera. Lhe\$h laine, pi. Iheshera, Ijuft lutte, pi. Ijuftera et (;ti/ifa. Musgich âne, pi. musgichera, Mn souris, pi. miira. Miel farine, pi. mielera. Mundash soie, pi. muntfas^^a. JIfsA viande^ pi. mishera.

— 43 — Moût boue, pi. moukra, Nengj nøenà, pi. nenghera et mngkje, Nipp peât-fils, pi. nippera ou -ère. Noun parrain, pi. nounere. oui eau, pi. outra et ouje, Ounkj (oDcle)^ pi. ounkjere. Ouk loup, pi. oukjere et ouJ^ . Ousht épi, pi. oushtera et -ère. Ou^e route, pi. ou^era et oud (contesté par de Rada conune étant féminin). Pee fil, pi. peera, PietUs {ventriculus}j pi. piefUsera. Rob serviteur, pi. r obère. Shtocë {tomerUum), pi. shêocera. Strate lit, pi. stretera. Shi pluie, pi. shira, Vaa gué, pi. vaara, Fre frein, pi. frère et fre. Fshat (bourg), pL fshatera. Bopp a essayé d'expliquer le suffixe ra par une syllabe -rip, -a/>, perdue au singulier, et qui aurait existé en grec, en latin et même en sanscrit. Profitera^ pluriel de profite, viendrait d'un ancien npofnmpj comme prifiera, pluriel de « priftBy en dialecte napolitain ; preveie rappelle le latin presbyter (grec npt^xmpoç) ; mbretera de mbretj Tosque embratur et le latin imperator; puis nippera (singulier nipp)^ le sanscrit naptar (latin nepos) ; bitsere de bitse, le sanscrit vatsa (latin vitulus). On peut ajouter qu'un certain nombre de noms albanais se terminent réellement en -er au singulier, et leur pluriel ressemble alors à la majorité des pluriels en a et en e. Tels sont gjarper serpent, gjarpera (et gjarpinje), bresher (grêle), plur. breshera, shtier agneau, plur. shtierra; zinzerr la cigale, plur. zinzerra; et même derr sanglier, plur. derra.

— 44 — Nous sommes convaincu que -eruy -ra était un suffixe destiné à exprimer le pluriel en albanais aux premiers âges de la langue, et personne, à coup sûr, ne pourra s'étonner que ce suffixe ait été réduit à un simple a dans des mots déjà terminés en ar ou er; mais il a été abrégé dans une foule d'autres cas, où sa conservation n'aurait pas produit de cacophonie. Nous en avons la preuve dans des mots comme avlhak, chragh, dicculj, deil, kingje, kiely kriCy nengh, ljufty ouj, ouk ou oulk^ frê, et peut-être même dans oui route, quoiqu'il soit féminin et que, d'après de Rada^ aucun féminin ne fasse le pluriel en -ra. N'en peut-on pas conclure que la plupart des noms qui, au pluriel, se terminent en ^ et en a ou qui l'ont, au nominatif au moins, entièrement égal au singulier^ se formaient autrefois en -ra ou en era ? M. Camarda voudrait voir dans ce suffixe étrange le -va du comparatif des langues indo-européennes (plus souvent -taray rzpo). L'albanais, à l'instar d'un grand nombre de langues modernes, forme le comparatif d'une manière toute analytique, c'est-à-dire à l'aide de l'adverbe mêplus. Nous serions plutôt disposé à y voir un mot indigène tel que era s'enfler, ou ra nuage, erre ténèbres. Dans les langues de l'Asie centrale, tamam, qui signifie obscurité, est employé pour désigner le grand nombre. Mais quelle que soit l'origine de notre suffixe, il paraît certain qu'il est ancien, et nous le trouvons dans des langues parlées de peuples qui ont eu des rapports intimes avec les Skipétars. C'est à ces derniers qu'ils ont dû l'emprunter, puisque la supposition inverse paraît absolument inadmissible. Le suffixe déclinatif -m est en effet, de sa nature, étranger aux langues] néo-latines, telles que l'italien et le

- 45 — roumain. Et pourtant il se trouve dans ce dernier idiome des pluriels comme jugu-ri, dugu-re (1). On rencontre dans le dialecte sicilien des formes comme voscura pour boschi, ramu-ra pour rami, loghira pour luoghiy nomira pour nomi, sonu-ra pour moni. Enfin l'ancien italien paraît avoir connu des pluriels tels que ramura, ortura et d'autres encore (2). Faut-il conclure de ces concordances singulières que les Albanais ont fait pénétrer quelques-unes des formes grammaticales de leur langue dans celles des populations au milieu desquelles ils ont fondé des colonies? Ou plutôt n'auraient-ils pas précédé eux-mêmes, dans une haute antiquité, d'autres populations sur le sol dont ils n'ont pas su rester les maîtres et uniques possesseurs? Dans ce dernier cas, les pluriels cités par nous, comme un grand nombre de singularités phonétiques que nous avons mentionnées plus haut, seraient autant de preuves en faveur de l'ancienne extension des populations pélasgiques. § 3. — PLURIEL EN ez. Un certain nombre de substantifs albanais forment leurs (1) Ascoli \$iud, criUc,, p. 76. (2) Canti iiciUani par Yigo, chez Gamarda, Grammat. alb., p. 200. Je ferai remarquer qu'une population du Caucase, les Suanes (appelés par Ptolémée Suano-Golchi), forme le pluriel de ses substantifs pareillement en ar on ra, quelquefois en rai ou lar, formes qui rappelle, raient les pluriels turcs. Nous citerons cham porc, pi. chamar; i'ia n^ain, pi. s'tar; gu cœur, pi. guar; ghah abeille, pi. ghabar; mais Bxim hogho moustique, pi. kogholar; Igré œuf, pi. Igral; mare homme, pi. rnarel, etc. (Voir Rosen, Ueher das Uingrelische, Suanische und Abchasische, p. 59.)

-46 pluriels en ez. Le plus connu de ces pluriels est njerez hommes, du singulier njeri homme. Camarda en cite un certain nombre qui, d'après lui, se trouveraient dans plusieurs dialectes, notamment dans ceux de la Sicile, par exemple t7;62 ou ijez étoiles, du singulier ile{ouylef). Les Tosques, il est vrai, qui disent v^, laissent le mot invariable au pluriel, et en lui donnant l'article défini ils disent vXcn ou v^rc les étoiles. Camarda nomme encore pelembez ou pelemes-ele (grec moderne nakaiuuç) (1), vassaz jeunes filles, du singulier vassa ou vassja; pouarez fables^ du singulier pouare, et de Rada cite ninaz du singulier nine image, qui est un nom féminin. — Les pluriels en 2;, ez^ sont particulièrement fréquents dans les rhapsodies d'un poème albanais recueillies dans les colonies napolitaines par Girolamo di Rada. Nous choisissons au hasard, p. 22, shochyzt emii mes compagnons; p. 29, pendezit ailes; p. 42, vasha mârr H golazit, H golat H bardazit (de Rada : La vergihe raccolte le fine^ le sue fine biancherie) ; p. 48, skepezy voiles; p. 49, duarzit les mains; puis p. 57, shkyntezit les étoffes, buchyzit les pains ; p. 58, zakonezit les coutumes; p. 60, craghyàt les "plumes des ailes; kelhekezit les tasses, etc., etc. Peut-être faut-il considérer toutes ces formes comme des pluriels de diminutifs tels que doreze petite main, Jcokeza petite tête, kembeza petit pied, etc. (2). Mais alors naîtrait la question : s'il n'existerait pas quelque rapport caché entre la désinence des diminutifs et celle des pluriels en ez. Bopp a voulu retrouver dans njerez le naras du (1) Le grec moderne ajoute volontiers, comme on sait, un c anz nominatîfii pluriels en 0». (2) Hahn, A\h. GrammcU., p. 41.

— 47 — sancrit et l'c^nc des Grecs. Nous avouerons que cette homophonie nous semble due à un pur hasard. Nous conjecturerions plutôt que le suffixe ezy az, z doit son origine aux pronoms nm quelques-uns, r

— 48 — M. Camarda mentionne encore eelji noyau, pi.

Beljpinje; kertsî (génitif kertsiri) \ skop hitoUy p\ . shopinje; pljaf couverture de laine, pi. plefinje; xou (génit. x<>^^) pieu, pi. x^^i^ > ^^^^^ gjarper (qui, dans le dialecte des Guègues, fait gjarpen), pi. gjerpanje. Tous ces pluriels n'ont de l'irrégularité que l'apparence. Nous avons vu plus, haut que les Albanais, à l'exception des Guègues, n'aiment généralement pas la nasalation à la fin des mots. Des formes comme Boua, kroua, bugua^ perrua tiennent lieu des anciennes formes Bon, krôn (encore aujourd'hui à Scodra kroni au nominatif déterminé), bugon, perron. L'n qui a disparu au nominatif indéfini reparait au pluriel, mais soutenu par un i qui le rend mouillé et suivi d'un e, désinence de la grande majorité des masculins au pluriel. Des pluriels comme iatronje (de iatrôs médecin), zygonje (du grec 7v7Ôv joug)^ et comme te medenje-ie les grands, te kekjinje-te les méchants, ont été créés d'après une fausse analogie. D'ailleurs le Skipétar aime l'épenthèse d'une syllabe qui contient une nasale. § 5. — DES PLURIELS FÉMININS EN C ET DES PLURIELS HÂSCUUNS EN a. Nous avons déjà fait remarquer que Ve caractérise plus particulièrement le pluriel des masculins, l'a celui des féminins. Il y a, toutefois, des féminins qui admettent la désinence en e, puisqu'au pluriel défini on dit aussi bien kembe-te que kemba-te, poulje4e que poulja-te (1). On (I) Camarda, p. 198.

y

— 49 — trouve de même des masculins nombreux qui peuvent former le nominatif pluriel en a. M. Camarda cite notamment ceux qui se terminent en mp et me, par exemple plump plomb, plur. plumba-te; demp dent, plur. dembate et dembete; puis mennime pensée, plur. meininime-ie et mennima-te ; pessime souffrance, vaitime lamentation, bakezime baptême, etc. Prennent encore le nominatif pluriel en a les substantifs bourre homme, plur. bourra; dem veau, plur. dema; ckrr porc, plur. derra; Ijiss arbre, plur. Ijissa; irim jeune brave, plur. triniy etc., etc. Nous inclinerions à voir dans Ya de ce pluriel le reste du suffixe era dont la première partie aura été supprimée par voie de syncope. Dans le mot derra cette syncope paraît manifeste : derrera aurait été une véritable cacophonie. § 6. — DES INDÉCLINABLES DU NOMBRE. Le grand nombre des masculins se terminant aa nominatif pluriel en e, comme shchemb rocher, plur. shchembe; zerch cou, plur. zerche, etc., nous n'avons pas besoin d'en dresser la liste. Mais M. de Bada en cite qui ont perdu jusqu'à cette dernière marque de la différence du nombre, et sont devenus indéclinables, au moins quant au nominatif et accusatif pluriel de la déclinaison indéfinie. Les voici : cazzik chèvre, golj ruche, rmn (morus)j gcuur pierre, Ihes chêne, Ijesh cheveu, ves pendants d'oreilles. Sina/é pituite, et stomaché poitrine, élargissent au pluriel le son de Ye. Druu bois, qui généralement fait drunje au nominatif pluriel, reste quelquefois indéclinable. Nous ne détacherons pas de la série des féminins que 4

— 50 — contient la grammaire de M. de Rada ceux qui forment le nominatif pluriel en a. C'est, bien entendu, le grand nombre. Nous nous bornons à constater que beaucoup d'entre eux ont aussi la tendance à devenir indéclinables. Ce sont argcoom jachère, ciicch sommet, deegch rameau, eem mère, eend plaisir, friim souffle, gcrich (os oris), gjeem tonnerre, Ijop vache, vap chaleur, voogh vapeur. Sont absolument indéclinables au nominatif pluriel les féminins (et à coup] sûr ils n'ont pas été cités tous par M. de Rada) : baB fève, bes foi, boor neige, buuz lèvre, chepuz chaussure, delhe brebis, dit jour, drii vigne, gœolj bouche qui parle, gjel (la) vie, gadii et chaadii noblesse de port, gcherreer râteau, guund narine, kiaf nuque, Ijot larme, loob tunique, macce chatte, nepremte vipère, vool courroux, vuz tonneau. Il paraît résulter de ces recherches que les féminins sont bien plus encore que les masculins disposés à abandonner les suffixes qui caractérisent le nominatif et l'accusatif du pluriel indéfini. §7.

— PLURIEL FORMÉ A L'xmE DE LA MODIFICATION DE LA VOYELLE RADICALE. Les mots albanais formant leur pluriel à l'aide de la modification de la voyelle radicale ne sont pas très-nombreux; mais ils sont d'autant plus importants qu'ils ne paraissent pas avoir été empruntés à des idiomes étrangers et que le principe en vertu duquel ils sont fléchis doit avoir ses racines dans les viscères mêmes de la . langue. Quelques-uns semblent adoucir la voyelle radicale

— 51 — soQs rinflaence d'aa i (ou peut-être d'un u?) renfermé dans la désinence, comme cela est arrivé dans les langues germaniques à partir de l'ancien haut allemand. Tels sont : dash béliér, plur. desh; gcard haie, plur. gcjerde; gach sanglier, plur. gheke; kaa bœuf, plur. kee; Ijach réseau, plur. Ijéke; na(/a nuit, plur. nette; nappe étoffe transparente, plur. neppe; plach vieillard, plur. plek; râpe platane, plur. r^pc; sclave esclave, plur. scleve; ziap bouc, plur. ziep, Djalje ou djalj garçon, fait au pluriel djelme, comme s'il existait un singulier djalme; strate, sous l'influence apparemment de Ve de la seconde syllabe, stretena. Dans les pluriels gjerpinje (tosque), gjirpanje (ghèg.), et gjerptra (albanais sicilien) qui vient d'un singulier gjarpe ou gjerpe (grec ἰπίτις e^TTSTôv?), il faut reconnaître surtout des différences dialectales. Dans derc A truie, plur. dirk; brek coWine, plur. brigje; stek raie des cheveux, plur. stigje, on retrouve la série teneo, continui; lego, œlligo, etc.; dans demb dent, plur. deemb, celle de venio, vèni; lego, lêgi. Il paraît bien évident que dans ces derniers exemples nous n'avons plus affaire à l'inflexion (umlaut), mais plutôt à la déflexion ou apophonie (ablaut). L'apophonie a un caractère particulièrement albanais dans recual (cardus), plur. rrecolj; dans rreshiel (soncus), plur. rreshelj; dans kaal cheval, plur. kowj ou quelh. Elle passe de Ve à l'a dans les masculins ses sac, plur. San; rreQ cercle, plur. rraB; et dans les féminins ve veuve (avec l'article défini ve'ja)^ plur. va (avec l'article défini vâte)y et dans re (déf. reja), plur. râ (déf. râ-te) (1). Le même passage (1) Re Duage, peut faire dans la déclinaison définie au génitif et datif singulier ras au lieu de rees, et à Taccusatif ran au lieu de reen. à

— Sade Ye à Va se trouve encore dans arez guêpe, qui fait au pluriel araz ; Va à' arez serait-il une simple prosthèse n'ayant pas de caractère radical? D'autres formes de l'apophonie se présentent dans les féminins suivants : deer porte, plur. dier; door main, plur. duar; gcrua femme, plur. gcraa. §8. — CARACTÈRE PARTICULIER DU NOMINATIF DANS LA DÉCLINAISON ALBANAISE. Les pluriels désignés par l'inflexion et l'apophonie portent une marque indélébile. Il n'en est pas de même de ceux qui sont exprimés par des désinences, si longues fussent-elles. Le progrès de l'analyse les réduit de plus en plus quand il ne les détruit pas tout à fait, comme cela arrive fréquemment dans l'albanais. Il y avait d'ailleurs des raisons particulières pour affaiblir de plus en plus les suffixes du nominatif pluriel. Ce nominatif, comme nous le verrons plus tard, avait encore une désinence spéciale dans la déclinaison définie, et cette seconde désinence rendait le maintien de la première moins nécessaire. Puis le nominatif n'est pas placé dans l'idiome des Skipétars sur la même ligne que les autres cas, comme cela arrive dans les langues indo-européennes. Il y forme comme le thème du pluriel tout entier, auquel les suffixes qui désignent les autres cas viennent s'ajouter. C'est le système adopté par le turc et le magyar. Dans l'ossète, quoique cet idiome passe pour être un membre de la famille indoeuropéenne, le pluriel a son exposant à lui qui est inséré entre le radical et les suffixes des cas restant les mêmes

— 53 — que ceux du singulier. Voici un échantillon de ce genre de déclinaison : SINGULIER. PLURIEL. Nom., ace, voc. tsiu) moineau. tèt-w-f-a. Génitif, locatif. tsiW'ù UiW'f'i. Datif. tsiW'én. tsiW'f-en. Instrum., ablat. tsiw-ei. tsiW'V-ei, On voit que Tossète emploie un procédé beaucoup plus logique que le grec et le latin, qui ont au pluriel des terminaisons qui diffèrent absolument de celles du singulier. § 9. — DÉCLINAISON DU PLURIEL INDÉFINI. Le pluriel indéfini ajoute au génitif et au datif, à la forme du nominatif devenue thème, le suffixe ve; seulement, lorsque le nom est au génitif, il doit être précédé en même temps du pronom démonstratif te. Le génitif peut encore se terminer par sh et l'ablatif par shi^ lorsqu'il n'est pas rendu par la préposition câ (ou ncâ) qui régit le nominatif (i). L'accusatif est identique au nominatif. Les désinences de tous les cas, excepté naturellement le nominatif, sont d'ailleurs les mêmes pour les masculins comme pour les féminins. PLURIEL INDÉFINI DES MASCULINS. Nom. Vel-ez-er frères. Ronz-e lacs. Kee bœufs. Génit. Vel-ez-er-sh ou te Ronz-e-sh ou te ronz-e-ve. Kee-sh ou te velezerve. kee-ve. (1) D'après de Rada, les prépositions câ (gr. oato) et te, tech dans, sont à proprement parler des adverbes. Câ ai, c'est-à-dire ab ou ex illo, se dirait pour câ èë ai, c'est-à-dire unde est ille, et tech ai en lui, pour te eu èë ai là où il est. (Grammat., p. 91.)

- 54 — Datif. Vel^z-er-ve, Ronz-e-ve. Kê-ve, Ace. Vel-ez-er. Ronz-e, Kee. Abl. Vel-ez-er-shi ou cà Ronz-e-shi ou cà ronz-e, Kê-shi ou cà vel-ez-er. kee. PLURIEL INDÉFINI DES FÉMININS. Nom. FasA-a jeunes filles. Ljulje (\\) ou Ljuljie . Dier portes. Génit. Vash-a-\$h ou Te Ljulje-showTeljulje-ve. Dier-sh ou te vash-a-ve, dier-ve. Datif. Vasha-a-^e. Ljulje-ve. Dier-ve. Ace. Vash-a, Ljulje ou Ljuljie. Dier. Abl. Vash-a-shi ou cà Ijuljesh ou cà ljulje. Dier-shi ou vasha. cà dier. § 10. — DÉCLINAISON DU PLURIEL DÉFINI. Pour former du pluriel indéfini le pluriel défini, il suffit d'ajouter le t démonstratif aux désinences de tous les cas, y compris, bien entendu, le nominatif. Seulement le suffixe sh n'est plus admis au génitif, apparemment pour éviter le cumul des consonnes, surtout dans des noms terminés par une consonne et indéclinables, comme cazzik {hœdus). D'un autre côté, le petit mot te qui précède tous les noms au génitif de la déclinaison indéfinie est trans* formé en se devant les noms féminins, Xs étant considéré par les Skipétars comme une lettre plus douce et étant employé par eux de préférence pour désigner le genre féminin. C'est ainsi que les Albanais disent attij à lui, mais assai à elle; chetij à celui-ci, chesai à celle-ci, i liij (appartenant à un[nom du genre masculin, allemand sein])^c c sai (appartenant à un nom du genre féminin, allemand ihr)^e etc. Il suffira de présenter les paradigmes d'un mas(1) Cette forme est semblable au nominatif de la déclinaison définie.

— 55 — câlin et d'un féminin pour donner une idée très-nette du pluriel défini : MASCULINS. FÉMININS. Nom. Velezer-t ou velezer-it (i eupho- Ijulje⁴ ou I4uljie⁴ les fleurs, nique) les frères. Génit. Të velezer-ve-t. Se JjuJje-ve-t, Datif. Velezer-ve^t. Ijuliie^{ve}-t. Ace. Velezer-it. Ljulje-t ou Ijuljie^t Abl. Velezershi-t ou cà velezer-it. IJulje'Shi-t ou cà yu^{ie}-t. Nous ne partageons pas Tavis de M. Gamarda, d'après lequel le suffixe ve serait identique au sanscrit abhi et au grec ft. Bopp a mieux vu (1) en identifiant ve, vet avec le pronom vête soi-même, dont le premier sens paraît avoir été seul, isolé. Ce pronom est adjectif aussi, et comme tel il désigne des hommes veufs ou des femmes veuves {bour i vè et gcrua e vè). Quant au suffixe shi, sh, Bopp se demande (2) s'il faut le rapporter au suffixe du génitif pluriel primitif en sam ou shâmy ou aux locatifs pluriels en su^{shu}, formes abrégées du pronom réfléchi svâ. Mais le suffixe shi servant, en albanais surtout, à marquer l'ablatif, nous serions plutôt disposé à y voir une forme adoucie de tshe, qui, chez les Guègues, a le sens de : à partir de (3). — Dans le te qui précède le génitif, nous ne pouvons pas, comme fait M. de Rada, reconnaître la préposition qui s'écrit de la même manière, et dont la forme la plus complète est Tgx. Non, ce te est purement pronominal ; comment se transformerait-il sans cela en se devant le génitif du pluriel défini des féminins? Il est vrai qu'il subsiste (1) Page 62, note 16. (^ Ueher dw Albamsche, p. 5-7. (3) HahD, DictUmnaire alb.[^] p. 233, à l'article Van-an.

— 56 — quelques difficultés en dépit de cette explication.

Pourquoi changer *te en se* dans le génitif du pluriel défini, quand on ne le fait pas dans le génitif du pluriel indéfini? Réponse : Précisoient parce que, lorsque le pluriel est indéfini, la langue ne tient pas à y faire ressortir le genre. — Mais pourquoi, lorsqu'on change *te en se*, ne pas changer en même temps en 5 le *f* de la désinence du génitif pluriel défini, comme on fait le génitif singulier défini? Réponse : Justement parce qu'il importe de désigner le genre d'une manière plus nette dans les objets isolés, et que le *t* était destiné, une fois pour toutes, à désigner le pluriel défini des masculins aussi bien que des féminins. § H. — REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA DÉCLINAISON DES PLURIELS DÉFINIS ET INDÉFINIS. Lorsqu'on embrasse d'un seul regard le tableau de la déclinaison du pluriel en albanais, on découvre aisément la cause qui a amené déjà et qui amène tous les jours davantage la chute des suffixes *-era* et *-ez* qui, à l'origine, paraissent avoir caractérisé le pluriel (défini ou indéfini) d'un nombre beaucoup plus grand de substantifs masculins. Ce sont les désinences des cas d'abord auxquelles est venu se surajouter l'article défini postpositif ^{^^} ou plus court *t* (chez les Guègues et même chez les Tosques on entend encore aujourd'hui *te*?) qui ont pesé de tout leur poids sur les thèmes et qui tendent à les réduire à leur plus simple expression. Le plus souvent ces thèmes ont conservé au nominatif pluriel les suffixes *a* et *e*. Mais beaucoup d'entre eux les laissent tomber, l'article postpositif *t* suffisant à

— 57 signaler la présence d'un nom au pluriel. La langue, comme on sait, est économe dans l'emploi de ses moyens ; elle les simplifie autant que possible : c'est par le plus petit effort qu'elle veut atteindre son but, qui est de rendre clairement la pensée. La langue des Skipétars s'offre à nous dans un état de transition. Si elle ne se fixait pas, dans ce moment même, entre les rtians de poètes et d'écrivains de renom, elle nous serait apparue peut-être un ou deux siècles plus tard sous la forme d'une langue complètement analytique. L'article postpositif t s'attachant au thème, le ronge quelquefois et le mutile. Cela arrive surtout lorsque le thème se termine en l et Ij, par exemple djalj diable, plur. djojte; kopilj domestique, plur. kopijte; deli vjeine, plur. dejte; engjel 3in%e, plur. engjejt; fil {filum) plur. fijte; kiel ciel, plur. kielte et kjeijte; M étoile, plur. v>st, u>t, ujsrs et uJTg ; î>«vSueX alêne, plur. fwSugijre ; i vogeli le petit, plur. vogeijte ou vegjijete (albanais de la Sicile) ; kalj cheval, plur. kouajte, (rwoîk semelle, plur. «ruEire. Mais non seulement la liquide ^, d'autres liquides, Vn et Yr, succombent pareillement dans l'union du thème et de l'article, par exemple kekjijte les méchants, pour kekjinte; yjepmjTe pour vJe/OTrivjsre, (Txepptjre, pour (txs/xJScvJsts, et bijte pluriel de bir fils (1). Nous citerons enfin comme tout à fait irréguliers ^ente les brebis, du singulier ^elje (déclinaison définie ^eljeja), et shyeite râteaux, de shati. Chez les Guègues, le pluriel de ce substantif est shata-te. Dans une foule de cas, le thème du pluriel se réduit à (1) Gamarda, p. 200. M

— 58 — sa plus simple expression et devient pour ainsi dire indéclinable, par exemple dans fre-te les freins pour frere-te; dans kjen-te les chiens (pour kjenete)^ dans groure-te les blés, de groure. — Les Guègues préfèrent dire grouiry grcninte. C'est ainsi que l'on peut dire vrektoiiarete assassins, et vrektouar^te, etc. (1). Note. — Nous avons vu qu'il y avait une certaine relation entre la désinence ez du nominatif pluriel et le sufixe eza, eze des diminutifs. Une relation analogue subsisterait-elle entre la désinence onj du pluriel et la même désinence servant à former des féminins? Nous signalerons skjipon (défini skjiponi) vautour, skjiponje femelle du vautour; ottiA loup (défini ouikou), ouikonje louve; mize mouche (défini mizea) et mishkonje cousin (les deux formes ici appartiennent à des féminins) (2). Ces coïncidences seraient-elles l'effet du hasard, ou faudrait-il admettre que l'être féminin, considéré comme véhicule de reproduction, ait été traité par la grammaire comme un être collectif, sans que pour cela ce collectif d'un nouveau genre puisse entraîner, comme d'autres mots de même espèce (bota monde, x^^^ foule, asker armée, et même tshe ce qui), le pluriel du verbe (3) ? (1) Hahn, Gramm, alb , p. 33. (2) Id., ib., p. 4t. (3) Id., ib., p. 39.

— 59 — CHAPITRE III DÉCLINAISON DU SINGULIER. ~
DU SINGULIER INDÉFINI § 1«f. — PRINaPES 7.T RÈGLES. Ce qui caractérise la déclinaison albanaise au singulier indéfini comme au pluriel indéfini, c'est que le nominatif, en tant que cas, n'a point de terminaison. Le suffixe que le plus souvent il prend au pluriel ne sert qu'à indiquer le nombre et diffère, en général, suivant qu'il s'agit de substantifs masculins ou de substantifs féminins. Le nominatif sert simplement de thème auquel viennent s'ajouter les désinences des autres cas, ainsi que l'article défini. Au singulier indéfini, le nominatif est figuré par le thème nu, sans distinction du genre; *velà frère*, *ronz lac*, *caa bœuf*, *krache épaule*, etc.[^] sont masculins; *vash jeune fille*, *Ijulje fleur*, *dêre porte*, sont féminins ; ils restent, les uns et les autres, invariables dans les cas directs; c'est seulement dans les cas obliques que les genres sont marqués par des suffixes différents. Les suffixes sont *u* et *i* pour les masculins, *ie* pour les féminins. Le nom au génitif, à quelque genre qu'il appartienne, est précédé du pronominal *te*. Les suffixes *i*, *u*, *ie* n'indiquent nullement la nature des rapports qui unissent les noms aux verbes ou à d'autres noms. Comment les indiqueraient-ils, puisqu'ils res

— 60 — tent les mêmes dans les trois cas du génitif[^] du datif et de Tablatif? Ces rapports ne peuvent être rendus d'une manière un peu précise que par des prépositions ou le pronominal *te*. Les suffixes ne sont donc que des exposants de genres, de véritables articles, un premier degré de détermination. L'article masculin est *u*[^] lorsque le thème se termine par une gutturale ou les voyelles *a*, *e* et *i*, par exemple *bark-u* le ventre, *fik-u* la figue, *vela*[^]*u* le frère, *njer-u* l'homme, *Noè-u* Noé. Il est *i* dans *gur-i* la pierre, *prift-i* le prêtre, *zot-i* le maître, *Demetro-i* Démétrius, *Nicolo-i* Nicolas (1). Toutefois, cette règle, qui se retrouve aussi dans la conjugaison, n'a rien d'absolu. Hahn, au lieu de *vela-u*[^] écrit *vela-i*; et, en général, tous les thèmes terminés par les voyelles *e*, *a* et *u* peuvent prendre l'article *i* lorsqu'il est séparé du nom par un *r* épenthétique, par exemple *gje-r-i* la chose, *gji-r'-i* le sein, *5re-r-t* la biche, *zê-r-i* la voix, *fre-r-i* le frein, *xou-r-i* le pieu, etc*. Les Guègues remplacent volontiers *Yr* par une nasale qui alors est considérée comme la dernière lettre du thème. Ainsi de *tra* poutre, les Tosques forment *tra-u* ou *tra-ri* ; les Gnègues, au contraire, de *trà*, *ira-n-i*. Ces derniers disent *li*, *li-n-i*; *mi* souris, *mi-n-i*; *frê*, *fre-n-i* ; *kuseri*, *kuseri-n-i* ; les Tosques, au contraire, *lî*[^] *li'ri*; *mî*, *mi-u*; *kuseri*[^] *kuseri-u* ; *frêy* *frê-r-i*. En roumain on trouve *frenu*, *freu*. Remarquable est *luà*[^] *lua-n-i*, où *Vu* du thème paraît avoir été amené par la consonne *l*. C'est le latin *leo*, *konem*. L'albanais a remplacé *Vo* primitif par la diphthongue *wa*. Hahn cite encore comme admettant deux formes : (i) Miklosich, II, p. 80.

The text on this page is estimated to be only 23.71% accurate

— M — Trou-r-i cervelle ou trou-ja (féminin). Drotf-r-t perche ou drovja (féminin). Bri-r-i corne ou bri-u, MuH-r-d moulin ou mu/t-u. OuU-r-i olivier ou ouH-ou (plur. oulinjte). Sy-r-i œil ou sy-ou (1). . § 2. —
PARADIGMES. Voici maintenant quelques paradigmes du singulier indéfini : MASCULINS. Nom. Velâ frère. Zogeh oiseau. Ronz lac. Caa bœuf. Génit. Tëvela-u. Të zogch-u. Të ronz-i. Te câru. Datif. Yela~u. Zogch-u, Ronz-i. Câ^ . Âcc. Vêla. Zogch. Ronz. Caa. Abl. Yela-u ou cà Zogch-^u ou Aonjs-i ou cà Co-u .ou encd V0{à. eà zogeh ronz. caa.
FÉMININS. Nom. Fos^ jeune fille, l^ulje fieixr. Gcruaîemme. D^6 porte. Génit. Të vash-ie. Të Ijulj-ie. Të gcrua-je. Të der-ie. Datif. Vash'ie. Ljulj-ie. Gcrua-je. Der-ie, Acc. Va»h. Ijulje. Gcrua. Dere, Abl. Vash-ie ou cà Ljulj-ie ovicà Gcrua-je ou Der-ie ou cà vash, Ijulje. cà gcrua. dere. § 3. —
OBSERVATIONS SUR LES SUFFIXES t, Uyje (eT c). Nous n'hésitons pas à dire avec M. Miklosich que les deux formes de l'article masculin i et u ne peuvent pas (1) On a remarqué remploi différent de Tt et de Vu dans la troisième personne du singulier de Taoriste. On dit fyrek-u il a touché, vra-u il a tué, \$herbe-u il a servi ; mais eu revanche : erS-t il est venu^ lid-i il a lié, kendO'i il a chanté. (Miklosich, II, p. 80.)

— 62 avoir d'origine différente. Nous supposons même que la plus ancienne est u ; i n'en est que la forme adoucie, amincie. On descend facilement de Vu à l'i comme, sous la pression de l'accent, on est plus disposé à dire maximus que rmxumus. Mais ce n'est que par l'apophonie que de Vi on pourrait remonter à Vu; encore, pour y remonter, faudrait-il passer par l'a, au moins dans les langues germaniques. Nous retrouvons cet u pronominal dans asthou et keshtou ainsi, dans kou et ketou ici, dans mou et moun jusqu'à, dans xou, terchoun et tetxoun viens çà; et si l'on considère l'étroite parenté qui unit les pronoms personnels aux adverbes, nous pourrions reconnaître cet u jusque dans ow, oun ou ouna moi (1). Il serait bien possible que le suffixe i eût désigné d'abord, en dehors de certains masculins, tous les féminins en général. Ce n'est que plus tard qu'on aura donné aux féminins un a pour exposant. Cet a précédé de Vi primitif, qui aurait été conservé, se serait affaibli en e, et c'est ainsi que se serait formé le suffixe ie du singulier indéfini des féminins. Hahn, il est vrai, n'a semblé attribuer à Vi de ce suffixe qu'une valeur purement phonique. Il forme le génitif de ^^ve lune, comme le nominatif, et il divise xevv-e. Le génitif de Sf, chèvre, pour lui est St-e, mais celui de pg œuf, pe-j-e (2). N'oublions pas que l'i est réellement l'article prépositif des adjectifs lorsqu'ils sont au masculin et que, lorsqu'ils sont au féminin, ils sont précédés d'un e. (i) Comparez ce que nous avons dit sur l'origine du pronom de la première personne dans notre article sur le suffixe am. {Revue de philologie, 1878.) (2) Hahn, Gramm.y p. 31.

— 63 § 4. — d'une irrégularité apparente. Il y a un certain nombre de noms masculins dont le thème semble différer sensiblement de la forme adoptée pour les cas obliques. Ce sont les mots en oua dont nous avons parlé plus haut, comme formant leur pluriel indéfini en -nje, et le pluriel défini en -njet. Ces mots contractent dans les cas obliques du singulier indéfini otia en o et font suivre cet o de l'article i. Tels sont buhiia ou bugua poudre, Qua ongle, fttui (lat. cydonium, italien cotogruiy français coing) y pemia val, Çvyoua joug, Ijangvu lévrier, pagv>a paon, poketua fer à cheval. Us font au génitif, datif et ablatif Bo-i, fto-i, kro-i, etc., etc. Nous plaçons ici la déclinaison de ces mots d'après un paradigme de M. de Rada :
SINGULIER INDEFINI. PLURIEL INDÉFINI. PLURIEL DÉFINI. Nom. Buhua (ou bugua) Bugonje. Bugonjet. poudre. Génit. Të bugo-i. Bugonjêhontebugonjeve. Të biAgonjevet. Datif. Bug(hi. Bugonjeve, Bugonjevet. Ace. Bugu-a. Bugonje. Bugonjet, Abl. Bvg(Houcàbugua. Bugonjeshioucàbugonje, Bugonjeshit ou cà bugonjet. La cause de cette irrégularité est dans la répugnance que l'albanais éprouve pour la désinence fortement nasalee m. Il la maintient pourtant au pluriel en mouillant Yn et en le faisant suivre d'un e mi-muet. Mais dans le thème nu (nominatif singulier indéfini), il transforme la finale on en la diphthongue t^a (V. plus haut). Dans les cas obliques

— 64 — exprimés par l'article i, Vo primitif reparaît, mais Vn a été retranché. Toutefois, on trouve à côté de lango⁴ aussi, langotiri ; temo-ni gouwevnml, à côté de tomo'i ; kapon-i (roumain kepun) à côté de kapo-i; enfin lis i fton-it coignassier, à côté de fto-it. § 5. — DU SINGULIER DÉFINI. IUSCULIN⁸. M. de Rada fait observer que le nominatif singulier des masculins de la déclinaison définie est identique au génitif singulier des mêmes masculins fléchis d'après la déclinaison indéfinie. Il cite : Nom. indéfini. Aveliak sillon. Vëlâa frère. Gjii sein. Gén. indéfini, [^]t[^]e[^]a[^]-t de sillon. Vëlâ-u àe frère, 6[^]t-r-t de sein. Nom. défini. Aveljak-i le sillon. Yëlâ-u le frère. 6ji-r-t le sein. Ce savant albanophile ne nous dit point s'il considère cette coïncidence comme un effet du hasard ; car on ne comprend pas, en vérité, qu'une langue quelconque puisse employer la même forme pour exprimer des notions aussi différentes que le frère et de frère, le sein et de sein, le sillon et de sillon, l'article partitif français [^]donnant au nom qu'il précède presque la valeur d'un adjectif. Le fait est que les désinences i, ri, u désignent moins le génitif qui a besoin d'être précédé du pronominal le que le datif et l'ablatif; encore l'ablatif, comme le locatif (qui, dans l'albanais, affecte rarement une forme particulière), sontils rendus surtout par des prépositions : cà ronz {a lacu), ndé ronz (in lacu).

— 65 — Nous sommes arrivés au point cardinal de la déclinaison albanaise : celle-ci ne connaît pas de flexion proprement dite. Les suffixes t, ri, u n'indiquent pas les cas, puisque ces derniers sont exprimés par des prépositions ou, comme le génitif, par un pronominal indiquant origine, possession, rapport étroit enfin. Ces suffixes ne servent qu'à définir davantage les noms auxquels ils se joignent, à les mettre en relief; ils ajoutent quelque chose au nominatif qui est absolument indéterminé ; ils marquent ainsi un premier degré de détermination. S'agit-il de les faire passer à la déclinaison définie, ils ont besoin d'être déterminés, définis ultérieurement ; ils montent au second degré, tandis que le nominatif d'indéfini devenant défini, obtient le premier. Il est donc naturel que le nominatif singulier des masculins de la déclinaison définie prenne le suffixe des cas obliques des mêmes masculins fléchis d'après la déclinaison indéfinie. Que l'on compare : DÉCLINAISON INDÉFINIE.

DÉCLINAISON DÉFINIE. Nom. Aveljak sillon, 0 (thème nu). Aveljak⁴ le sillon, 1^{er} degré. Génit. Të ave[^]jak-i, 1^{er} degré. Të aveljak-i-t, 2^e degré. Datif. Aveljak-i, 1^{er} degré. Âveljak-i't, 2^e degré. Abl. Aveijak-i, 1^{er} degré. Avefjak'i'⁴, 2^e degré. En effet, le même t qui sert à donner une entière détermination au pluriel sert à remplir les mêmes fonctions auprès du singulier des masculins. Ce l est donc encore Un simple article qui n'indique pas même le nombre et

- 66 — la passivité du nom auquel on l'ajoute. Cet n est tout à fait isolé dans le système de la flexion nominale ; aussi pensons-nous que son introduction dans le système de la déclinaison albanaise pourrait être due à des influences indo-européennes. Cet w, il est vrai, est suivi d'un e dans les anciens dialectes guègue et tosque ; Hahn écrit *lujm* l'ami, *vje/3i-v* l'homme, *pt^Xj-we* la montagne, *x^c-vf* la lune, *p«-v8* Tœuf, *^i-vt* la chèvre, etc. Mais ce fait même trouve une analogie dans la langue gothique (1). L'n en question vient se joindre le plus souvent à la désinence du nominatif défini, en sorte que l'accusatif indéfini qui, comme le nominatif indéfini, est identique au thème nu, en devenant défini, passe immédiatement au second degré. Ainsi : Accusatif. *Aveliak-H-n* le sillon. *iQfen-t-n* le chien. *Ulk-u-n* le loup. *1 a ûji-ri-^* le sein. Il est à remarquer que les noms qui se terminent en aa, ee, ii préfèrent joindre l'n au thème nu. Il vaut donc mieux dire : *vetaa-n* le frère, *^ee-n* la terre, *njeri-n* 12 12 12 rhomme, que *vela-u-n*, *le-u-n*, *njeri-u-n* (2). M. de Bada, qui a une connaissance si profonde de l'idiome albanais, nous apprend qu'il a subsisté des traces d'un sixième cas, le locatif. Au pluriel, il est vrai, et au singulier de la déclinaison indéfinie, ce cas est identique pour sa forme au nominatif, et pour le sens il est rendu (1) Voir Bopp, *Ueber das Albanische*, p. i, qui compare le gothique *i-na* lui, à l'article *sufOxe* des Albanais *tve*. (2) De Rada, p. 23, note. I

— 67 — par M. de Rada par les prépositions *nde* et *nder*. M. de Rada a seulement oublié de nous dire pourquoi il place *nde* constamment devant le singulier, et *nder* devant le pluriel. En effet, Hahn ne semble pas faire cette distinction, puisque nous trouvons dans son dictionnaire la phrase suivante : (/xpatj cvSep fuvr c je retiens dans mon esprit. > Quoi qu'il en soit, d'après M. de Rada, la déclinaison définie du singulier des masculins a un suffixe particulier pour le locatif; c'est encore le *t*, mais ajouté au nominatif indéfini, par exemple *vool élan impétueux*, locatif : *nde vool'H* (!« degré); de même *nde gjii-U* (et non pas *gji4 3 n-/*), et *nd' aveljakë-H*. *Ve* dans *aveljaket* est purement euphonique. Si le locatif était formé du nominatif défini, il aurait fallu *aveljak-i-t*. Ce qui confirme l'opinion de M. de Rada sur le locatif singulier de la déclinaison définie, c'est que ce cas conserve l'exposant *t* même dans la déclinaison définie des féminins, quoique ces derniers remplacent le *t* par un *s* dans les autres cas obliques du singulier, ainsi : *nde der-t* ou *deret* dans la porte (nominatif indéfini *dere porte*), *nde foljee-t* dans le nid (nominatif indéfini *folje nid*). § 6. — DU SINGULIER DÉFINI. FÉMININS. On se souvient qu'aux cas obliques du singulier indéfini, les féminins prennent le suffixe *ie*. Pour arriver à la pleine détermination de la déclinaison définie, il leur faut un suffixe de plus. Pour les masculins, c'était le suffixe *t*; à

— 68 — ce t s'adoucit en s pour les féminins. Le pronominal te qui précède le génitif des masculins devient également se pour les féminins. Voici un paradigme de leur déclinaison au singulier défini :

DÉCLINAISON INDÉFINIE. DÉCLINAISON DÉFINIE. Nom. Vêr-e printemps, 1w degré. Vêre-a^ i« degré. Génit. Se vèr-ie, l«f degré. Se* ver-ie-i, 2« degré. Datif. Vêr-ie^ l«r degré. Vêr-ie-S, 2« degré. Abl. Vêr'ie(Ur degré) ou cà vêre. Vêr-ie-s (2« degré) ou cà tire-a. Ace. Vère, !•' degré. Vêr-ie-n, 2« degré. Loc. Ndë vêr-e, !•' degré. Vêre-t ou vér-t, 2« degré. Si la déclinaison définie des féminins était calquée entièrement sur celle des masculins, le nominatif des premiers devrait se terminer en -ta. Mais, d'un côté, la plupart des féminins ont la désinence e déjà au nominatif indéfini, — ce qui constitue un premier degré de détermination; — d'un autre côté, la langue albanaise éprouve le besoin de faire ressortir vivement la différence des sexes et des genres. Voilà pourquoi elle ajoute un a à la désinence du nominatif de tous les féminins qu'elle veut complètement déterminer. Il en résulte que les féminins, comme les masculins, forment les cas obliques du singulier en ajoutant les suffixes au thème nu {vêr) ; mais le thème nu a cessé d'être identique au nominatif indéfini, au moins en ce qui concerne les féminins en e, — et le nominatif défini ayant son suffixe propre, ne sert plus de thème aux cas obliques définis. L'a du nominatif indéfini est ou mi-muet ou ouvert. Lorsqu'il est mi-muet, Hahn a soin de l'indiquer en le soulignant; il écrit jSoiÇg-a, jeune fille; 6«xf-«, le couteau ; de Rada, au contraire, vaiK-a qu'il fait venir du

— 69 — nominatif indéfini vaiz, ou oicchâ pour BkcheUy avec suppression de Ve qu'il maintient au nominatif indéfini Biche. De Rada fait remarquer que l'^ des cas obliques définis doit s'ajouter aux désinences, non pas des cas obliques indéfinis, mais à celle du nominatif indéfini; il écrit Biches et même eichs, H avoue néanmoins que cet e mi-muet peut prendre corps et que trastè sac peut se décliner se trastêSf ou même trastes, trastên ou même trasten. — La déclinaison ies, telle que nous l'avons donnée plus haut, est surtout en usage dans les colonies italiennes. Nous la considérons comme étant de beaucoup la plus ancienne. Lorsque le thème du féminin est déjà terminé en a, cet a ne se confond [nullement avec l'a du nominatif défini, mais un j est inséré entre les deux a, par exemple gcnia femme, gcruor'ja la femme. On peut supposer que ce j est le reste de la désinence ie des cas obliques indéfinis. On complète de la même manière les thèmes féminins terminés en e accentué, par exemple

— 70 obliques indéfinis, et x

— 71 — réplique, nous donnons ici la déclinaison du singulier défini de Ijouljia la fleur, dêra la porte, et foljêa le nid, d'après de Rada.

Nom. Ljulj -î + a î Génit. Se ljulj -ie + \$ ou -es S. Datif. Ljulj -ie + \$ ovines f. Ace. LjtJj -te + n oa -en 2. Ablat. ljulj -es 2 oa rà Iju[^]ia. Nom. Foljê-a (p. folje-ja) î. Dêr-a (p. dere-a) 2. Génit. Se folje-e-s (p. folje-ie-[^]) 3. 5ê dêr-ie-i oa e-s 2. Datif. Folje-^{^-^} (p. folje-ie-s) 3. Dêr-ie-s ou e-s 2. Ace. Folje-e-en (p. folje[^]-n) 3. Dêr-ie-n ou e-n 2. Locat. jyrde folje~e-t (p. folje-[^]e-t) 3. Jyrde dér-e[^] ou d[^]r-[<] 2. Ablat. Folje-e-i (p. fode-ie-s) 3. Dêr[^]e-s ou -e-s 2.

Nous avons dit plus haut que la plupart des féminins se terminaieût déjà au nominatif indéfini en e (1). Nous croyons comprendre pourquoi cette terminaison paraît avoir été assignée de préférence aux féminins. Voici les raisons qui se sont présentées à notre esprit : i[^] Pour transformer en féminins des adjectifs verbaux comme gchmjetaar trompeur, gjeljebuljoor verdoyant, ga[^]iâr gracieux, il suffit de leur donner la désinence e (2). 2[^] L'albanais qui retranche dans les mots empruntés au latin les désinences t^{^^}, unif transforme en e la désinence a des féminins. On n'a qu'à comparer kuniet à (u[^]gnatum, kumerk à œmmercium; et, d'un autre côté, corone à coronam, kofs'e (roumain koâpse) à œxam, kres'te (roumain kreaste) à cristam (3). 3« Enfin e est l'article qui précède le féminin des adjec(1)

Hahn, Gramm alb., p. 29. (2) De Rada, p. 47. (3) Miklosich, II, 81 . é

- 72 — tifs, comme Yi esl celui qui précède leur masculin. On comprend que la langue ait recours pour les articles aux formes les plus abrégées des pronoms et des pronominaux. Voilà pourquoi nous serions disposés à voir dans t un u affaibli, et dans l'article e un a écourté.

CHAPITRE IV DES ADJECTIFS ET DES ARTICLES § i[^]. — RÈGLES GÉNÉRALES. Substantifs et adjectifs sont traités à peu près de la même manière par la grammaire albanaise : les uns et les autres sont soumis à la double déclinaison définie et indéfinie. Cette dernière prend le thème nu pour point de départ chez les adjectifs, exactement comme chez les noms. C'est ainsi que l'on dit Ijis i maè un grand chêne, vash e baard une jeune fille blanche. Il est à remarquer que l'adjectif, en albanais, est généralement précédé de l'article, même là où ce dernier nous paraîtrait inutile ou déplacé. Exemples : Zemren te ^embur chee : tu as le cœur endolori. Attô pach fiaalj Ise Qoi ishin te erreta : les quelques paroles qu'il dit étaient obscures.

— 73 — Breshëri c'ish mee i Ijee : la grêle qui était plus légère.

Ljoddëni trima e chentonni ; nanni ce jini te rii : chantez, garçons, chantez maintenant que vous êtes jeunes. L'article est comme un signe de dépendance de Fadjectif ; ce signe le rattache plus étroitement au nom auquel il se rapporte, et lui impose comme un dénominateur commun.

L'adjectif peut suivre son substantif ou le précéder. Mais généralement ce n'est que l'un des deux qui est fléchi; l'autre reste indéclinable. La régie, en pareil cas, c'est que celui des deux qui précède soit fléchi, et que celui qui vient en second lieu ne le soit pas. § S. — OicUNAIISON DES

ADJECTIFS. DécUrudson indéfinie. (Le nom précède.) Singulier. Pluriel.

Nom. Trm i baard garçon blond. 2Vtm-a te baard. Génit. Te trim4 te haard.

Té trim-a-sh të baard. Datif. Trtm-t te baard. Trim-a-ve të baard. Ace. Trim

të baard- Trima të baard. Ablat. Prei trimi të Iniard ou eà Trim-a-shi të baard

ou cà trim-i i baard. trim-a të baard. Nom. Vash e baard blonde jeune fille.

Vash^a të bàrd-a. Génit. Te vashie të baard. Te vaii-a-sh se bàrd-a. Datif.

Vashie të baard. Vash-a-ve të bàrd-a. Ace. Vash të baard. , Vash-a të bàrd-a.

Ablat. Prei vashie të baard ou eà VaiÇashitë bàrdao\xeàvash

— 74 — Singulier. Génit. Te f mbeljU rrush. Datif. T embeljU rrush. Ace. T ëmheljîn rrtish. Locat. Nde f ëmbeljU rrush. Ablat. Cà i embelji rrush. FÉMININS. Singulier. Nom. E embelja daar^ la douce poire. Génit. Te s' embeljës daar^. Datif. S' embeljés daar^. Ace. . T* embeljen daar^. Locat. Nde f embeljet daar^. Ablat. Cà e embelja daar^. Pluriel. Të f ëmbeljet rrush. T ëmbeljet rrush. T ëmbeljU rrush. Nder f ëmbeljU rrush. Cà f ëmbeljit rrush. Pluriel. T embelja- 1 dêr^a. Te s* embelja-a-ve-t ddr^a. S' embelja-a-ve't dêr^a. 2" embelja-a-t dêr^a. Nder f embelja-a'tdêr^a. T embelja-a-shi-t dar^ on cà f embeijat dêr^a. § 3. — OBSERVATIONS SUR LES ARTICLES. On aura remarqué que les adjectifs ne prennent les articles iy e qu'au nominatif singulier; que dans tous les autres cas du singulier et du pluriel des masculins Yi est remplacé par le pronominal të. Il en est de même pour les féminins, si ce n'est que là les génitifs et les datifs adoucissent le / en s. Si les génitifs ont deux articles, c'est que le premier appartient, non pas à l'adjectif, mais au nom. On comprend mieux maintenant pourquoi le génitif du nom soit le seul cas précédé du pronominal të. Ce cas donne souvent au substantif la valeur presque d'un adjectif, TeXotf*ww«e waT étant à pcu près la même chose que irar C'est précisément à cause de cette parenté qui existe entre le génitif d'un nom et l'adjectif. qui serait dérivé de

— 76 — celui-ci, qu'au cas où un substantif au nominatif se trouve suivi d'un autre au génitif, le *tè* ou *\$è* indiquant ce cas peut être remplacé par les articles *i* et *e*^ par exemple : *calj-i i trim-i'-t V aberesh*, le cheval du guerrier albanais, mot à mot : *o Tinroç h tou vtotvcou aX|î«v(T(xou*, ou : *Me shcurtoi eer' e schembet*, Tair des montagnes m'a dévasté (*ônp h Twv &pcjv.*) C'est une construction entièrement grecque, mais qui pourrait bien avoir une origine pelasgique. On sait qu'en grec, lorsque le substantif, dont le génitif dépend, est sous-entendu, l'article peut fort bien le remplacer ; *h t^ç Ouyarcpoç*, *i TÎfe ©•jyorcpoç*, *xh xriç GuyoT^poç*. C'est ainsi que l'on peut dire en albanais *i se biljës*, *e se biljës*, *tè se biljës* (1). — Le *tè* du substantif placé au génitif reparaît, lorsque ce substantif est séparé par un adjectif du nominatif qui le régit, par exemple : *Urtoria e të mierit ZOt*, *i "Kiartç vi tou dciroGocyévTOÇ xupcov*. Si le génitif est le complément d'un nominatif pluriel ou d'un accusatif, le pronominal *e* est adopté pour tous les genres, par exemple : *Njêra mbrenta monashtirin e Pati* "Ht e keltin, jusque derrière le monastère de Pierre ils la portèrent (2). En effet, *e* est considéré comme l'équivalent de *attè* ou *tè* (lui, le) et de *attè* ou *tè* (elle, la) (3). Cette règle nous ramène aux adjectifs qui suivent leur nom, lorsqu'il est fléchi d'après la déclinaison définie. Le *tè* qui les précède peut être changé en *e* à l'accusatif et au locatif singulier, au nominatif, à l'accusatif et au locatif pluriel. Enfin, au génitif et au datif des deux nombres, le *tè* peut complètement disparaître, en sorte que la (1) De Rada, p. 27. (2) Id., *ibid.* (3) Id., p. 32.

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

— 76 — déclinaison du nom albanais suivi de son adjectif dans
ees deux cas se rapproche des procédés de notre propre grammaire.
Déclinaison définie rapide. (Le nom précède.) MASCULINS. Singulier.
Pluriel. Nom. Rrushi i etnbelj la douce Rrusht e ou f embelj. grappe. Génit.
Të rrushr4't embelj. Tèrnuhvetemheljoutëoneembeli. Datif. Rrushit embelj.
Rrushvet embelj ou të ou \$ embelj. Ace. Rruhin eouf embelj, Rrusht eouf
embelj. Locat. Rru\$ht eo\xf embelj. Ablat Prêt rrushit e ou f Cà rrusht e
embelj. embelj ou cà rrushi i embelj. FÉMININS. Singulier. Pluriel. Nom.
Dâr^a e embelj la douce DârZai T ou ^ embelja, poire. Génit. Të dârUs
embelj. Të dâr^avet embelja ouf on e embelja. Datif. Dardës embelj.
Dât^avet embelja ou f ou « embelja. Ace. Dâr^en eoxxf embelj. Dâr^at t
oue embelja, Locat. Dàrht e o\if embelj. Ablat. Prei dâr^ës f embelj
Dâr^ashit f embelja ou cà dâr^at f ou cà dâr^a e embelj. ou e embelja. § 4.
— OBSERVATIONS SUR LES PRONOMINAUX €, i, U ET a. Dans tous
les cas cités au paragraphe 4, e doit être considéré comme abrégé de te.
Nous voyons en efifet (1) atté remplacé par té au locatif (nde të pour nd'
atte), puis (1) De Rada, p. 32.

— 77 — à raccusatif masculin et féminin, puis dans ce dernier cas të à son tour remplacé par e. Quant à i, il figure comme Tabrégé des datifs singuliers et jgluriels (attejy assai, attirive) et des accusatifs pluriels {attà et alto). Lorsqu'il est substitué au datif pluriel {attirive)^ on l'allonge quelquefois en tu. La traduction de la Bible le remplace même par un simple u, ce qui a l'inconvénient de jeter de l'obscurité dans le texte. Car u veut dire aussi moi, et à l'aoriste il sert d'exposant au passif ou au moyen. Enfin lorsque ju (vous) et iu (leur, à eux) sont suivis de i ou de e, ces deux derniers se transforment en a, par exemple : Mbai dialjin e iuaSa pour iu e ia : tenez l'enfanty et il le leur donna. Puis, lorsque Yi représentant le datif se trouve accompagné d'un autre i représentant l'accusatif pluriel du pronom de la troisième personne ou d'un e représentant l'accusatif singulier, les deux petits mots se réunissent et font ja (1). On voit que la langue albanaise jongle, comme à plaisir, avec ces petits mots të, i, e, u, a, iu, et les sens multiples qu'elle attribue à chacun d'eux ne contribuent pas peu à rendre difficile la lecture des livres qu'elle publie. Comme i remplace le datif masculin du pronom de la troisième personne, il peut donner naissance à une nouvelle forme de déclinaison. En effet, jati (pour i .ai-i) veut dire le père à lui ou à elle, c'est-à-dire son père; të j-at'it de son père; të -jatin ou tëjaan son père (à l'accusatif); të jaterat leurs pères, etc. De même : j-em-a la mère à lui ou à elle, c'est-à-dire sa mère ; se jemes à sa mère; tëjemat leurs mères, etc. (1) HaliD, p. 33. d

— 78 — La déclinaison du nom *ati* le père, donne lieu à deux observations. Au génitif, au lieu de dire *te atit*, on pourrait dire *têt* ou même (abusivement?) *tè têt^* au datif *têt*, mais à l'accusatif *t'aan*. Ce *faan* se dit manifestement pour *tatin*, comme *moon* le temps, pour *mo/tn*, *mot'n*; *Kjoon* le maître, pour *Co/m*, *^otn* (de là aussi *^onje* maîtresse) (1). Hahn cite encore *arpovc*, *ôpyovc*, (*3ou>/a(vc*, *puvc*, */^cve*, comme étant les accusatifs de *crrpaT* lit, «*pyor* laboureur, *PovApr* graisse, *pur* boue, *f«|3pcT* roi. L'a qui accompagne ces accusatifs, comme celui qui venait jadis chez tous les Albanais à la suite du *t* désinence du pluriel défini, se prononce encore aujourd'hui chez les Tosques ; mais les Skipétars de l'Italie l'ont laissé tomber. Hahn pouvait donc citer des formes doubles comme *xopPcvc* et *xopTrvc* (latin *corvum*). Il faut seulement remarquer qu'au cas où le thème se termine par une liquide, ce n'est pas celle-ci, mais l'*n* de l'accusatif qui finit par succomber (2). *Btpc* fils fait *Pcpvc*, puis *^tp-c*, *pwup* mur, *fMvpve* *fAOupc*, *xaXj* cheval, *xaAJve* *xaXj-t*, */utaXXj* *mOUtagUe*, *fMtXXjvc* *fMxXXjc*, etc. On voit par ces faits fort instructifs que les Albanais traitent parfois leur langue avec assez de négligence, que tantôt ils mettent la flexion en péril, en mutilant le suffixe, tantôt ils endommagent le thème en sauvegardant la désinence de la flexion. Au fond de tout cela, il n'y a peut-être que de la paresse de prononciation. Les effets n'en sont pas moins fâcheux ; la langue flotte au hasard et n'arrive à aucune fixité. (1) Hahn, p. 32. (2) Id., *ibid.*

— 79 — § 5. — DU NEUTRE. Hahn a prétendu (1) que l'albanais ne connaissait que deux genres : le masculin et le féminin. Les formes que Ton a considérées comme neutres ne seraient en réalité que des pluriels masculins et féminins. Bopp rectifie cette observation trop générale (2). En ce qui concerne les adjectifs et les pronoms, dit-il, ces pluriels désignent ce qu'on peut appeler le nominatif et l'accusatif du neutre au singulier. Ainsi *te mire-te le bien*, est en effet le nominatif ou l'accusatif pluriel masculin; il en est de même de *atà* {illtd). Les génitifs et les datifs neutres, au contraire, appartiennent au singulier masculin, par exemple *tè mir-i-ty atii* ou *ati*. — Il faut convenir que le neutre n'est pas suffisamment désigné dans la grammaire albanaise. La notion en subsiste pourtant, — comment envisager sans cela l'interrogatif *W e quoi?* Comment les formes pronominales *atià* (latin *id*), *chetà* (latin *hoc*), *chetà* (latin *hec*) *y chesi* (latin *horum*) ? Nous recommandons à nos lecteurs à cet égard l'argumentation de M. Camarda (3) et les affirmations précises de M. de Rada (4). Chaque substance considérée à un point de vue général est exprimée par des formes autres que celles des noms masculins et féminins. *Uje-ty* l'eau comme élément ; *valj-t*, l'huile en général, sont des neutres de la déclinaison définie. Ainsi appartiennent au genre neutre toutes les ac(1) Hahn, p. 27. (2) Ueber dos AlbanUche, p. 59. (3) Camarda, Gramm. alb., p. 186 sqq. (4) De Rada, p. 26.

— 80 — lions ou qualités prises dans leur état absolu, comme të Ha-vassurit l'action de lire, te bârSe-t la blancheur. M. de Rada, pour plus de clarté, ajoute l'explication suivante : ghecur fer, lorsqu'il désigne un fer d'une forme ou d'une dimension déterminée, est masculin, et dans la déclinaison définie il fait ghecur-i. Lorsqu'il désigne le métal dans son essence générale, il prend un t et devient neutre. Le fer, en tant que métal, se dit ghecurt. Aussi en parlant des adjectifs, M. de Rada désigne-t-il les trois genres par les trois articles e, i, të, et il traduit, par exemple, du lait blanc : chiumesht të baard. On comprendra mieux maintenant pourquoi une série de mots considérés comme mots pluriels par Hahn (1) sont suivis du verbe et même du pronom au singulier. Outre oujf-rc et Paj-rc, il cite : xpïc-rc tête, xoppi-rc moisson, djaBt-rs fromage, yjaXirf-re beurre, rfp«ôf-Te blé, djoifu-^t lard, yjoXfir-Tc corde, et rpou-rc cervelle. Ces soi-disants pluriels paraissent être des neutres au masculin, et lorsque Hahn prétend que ces noms sont suivis de leur adjectif au pluriel comme dans 5ja9-Tc tars re ir(xe-rc le fromage est rance, il se trompe encore ; car ce pluriel n'est encore autre chose que le neutre au singulier. On fera donc bien d'admettre, je crois, que la langue albanaise, mise en contact avec d'autres langues où la notion du neutre est exprimée, a fait tout effort pour l'exprimer à sa façon. (1) HahD, p. 39. M' 9

— 81 — § 6. — OBSERVATIONS SUR LES ARTICLES ET LES ADJECTIFS. En se rappelant les nombreux emplois que l'albanais donne aux petits pronominaux *i* et *të*, on ne s'avisera pas» j'espère, de les identifier à la légère aux *is* et *ea* des Latins, ou bien aux *h* et *h* des Grecs.. Les deux étymologies auraient d'ailleurs pour elles un égal degré, soit de vraisemblance, soit d'invraisemblance. Une certaine assimilation à l'article grec pourrait, à la rigueur, s'admettre; mais il faut renoncer à formuler un avis certain. Ce qui frappe, c'est que dans les deux langues le même contraste éclate entre le nominatif et les cas obliques du singulier : *ô riy* Tou TTQç — *t*, *e*, *të* — et si l'albanais a son *te* aussi au nominatif pluriel, on peut faire valoir qu'à côté des *oî*, *at* se rencontrent les formes doriennes *to*(, *Tau* Ce contraste se retrouve en albanais même, dans la déclinaison du pronom de la troisième personne et dans celle du démonstratif. En effet, *ai* est un composé de *a* + *i*; voilà pour le nominatif: or le génitif, le datif et l'accusatif de ce pronom sont composés *it a* + *té* (*aiij*, *ailé*). Le féminin est au nominatif *ajô*, c'est-à-dire *a* + *je* •' *a*? Dans les cas obliques nous y trouvons *a-ssai*, *a-ssoje* (sur. ce changement du *t* en *s*, voir p. 54), et *allé* (à l'accusatif). La forme du neutre singulier et pluriel serait *atta*. La même opposition se répète dans *chii* celui-ci, *che-jo* celle-ci, *che-ta* ceci. Ce pronom fait au génitif singulier *cheij* (masculin), *che-sai* (féminin), au nominatif pluriel *che-tà* (masculin), *che-tô* (féminin), etc. Mais ce qui se passe ici pour la troisième personne n'a-t-il pas lieu pour la première et la seconde personne dans 6

— 82 — toutes les langues indo-européennes? Ne nous étonnons donc pas si l'albanais aussi fait contraster les nominatifs ou, ouve (je, moi), ti (toi), avec fioua, fic-jc (au singulier), na et ju au pluriel. §7. Nous avons dit plus haut qu'à quelques exceptions près, l'adjectif était Toujours précédé de son article. Que faut-il donc penser, lorsque nous le trouvons seul, sans substantif et sans article ? Alors il est adverbe. Aussi M. de Rada, justement frappé de ce fait, laisse-t-il échapper les considérations suivantes (1) : dans les langues latine et grecque, les adverbes qualificatifs se forment généralement des adjectifs et des participes. Dans l'albanais, c'est le contraire qui a lieu. La modalité y a été rendue dès l'origine sous la forme de l'adverbe représentant le *quamodo* absolu inhérent à la nature (?) ; et il cite : reend {graviter)^ chekè (plus œqito), ma\$ {magne). De là viendraient les adjectifs qualificatifs précédés de leurs articles, puis les verbes attributifs qui incarnent le *quomodo* dans une action ou dans une existence ; ainsi : t, 6, te reend {gravis^ grave), rendèn {gravât)^ puis les attributif^ abstraits envisagé substantivement : rend-es-ii (gravitas), etc. M. de Rada se trompe manifestement. Le point de départ de la série reend {graviter), ê, e, te rend {gravis, gravé) rendèn {gravât), rendesii {gravitas), ou de celle-ci : Ijigù {prave) i, e, te Ijigch {pravus, u, um), Ijigchinj {depravo) (1) De Rada, p. 42.

-88Ijigchmi {pravitas)^ ne doit pas être cherché dans les adverbes reend et Ijigch^ mais bien dans les thèmes nus identiques quant à leur forme aux adverbes et aux adjectifs, lorsque ces derniers sont précédés de substantifs masculins au singulier ou au pluriel, ou de féminins au singulier. Le thème nu exprime la qualité en général. Lorsque celle-ci se rapporte à un nom qu'elle détermine d& plus près, ce rapport est indiqué le plus souvent par l'article, ou bien encore p^ des suffixes (lorsque c'est l'adjectif qui précède). Mais lorsque la qualité fait cortège à un verbe, cette indication n'est plus nécessaire. A l'opposé de ce que nous voyons en grec et en latin où racines et thèmes nous apparaissent toujours revêtus, les thèmes albanais ont un sens, malgré leur absolue indétermination, et ils peuvent figurer dans le discours comme des mots véritables. La langue albanaise a-t-elle été jadis organisée, construite, comme elle l'est aujourd'hui? C'est ai} moins possible. Telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, le système de sa grammaire, comme celui de la grammaire turque, semble avoir quelque chose de mécaoiue, partant d'artificiel ; chaque syllabe dans chaque mot a son sens propre, et .^Ue peut, suivant les besoins, être retranchée ou de nouveau ajoutée ou insérée. Dans les langues anciennes, au contraire^ chaque mot ressemble à un être vivant dont aucune partie ne peut être distraite impunément. L'exaoïen de k déclinaison albanaise ne nous révèle donc pas une langue conçue sur le plan des idiomes indo-européens. Bien mieux, la plupart des désilica&ces du pluriel, comme celles des cas des déclinaisons indéfinie et définie, ne rappellent pas celles des langues dérivées 4u sanscrit.

— 84 — M. Camarda, qui dispose d'une érudition très-respectable, et dont les ingénieuses combinaisons semblent avoir pour unique but de nous faire voir dans l'albanais quelque ancien dialecte barbare de la latigue des Hellènes, est forcé pourtant de déclarer qu'il n'est resté que peu de chose des anciens suffixes de la déclinaison grecque. C'est notamment $r^{\wedge}$ du nominatif qui a complètement disparu, Il s'est conservé pourtant dans quelques cas signalés par M. Camarda, comme dans Xaouïe suivent-ils pas les traces des Allemands qui, voulant germaniser des mots français comme « marcher, gouvernerⁱ i acceptèrent ces mots tels quels, et y ajoutèrent leur proE>re suffixe en : marschiren, gouverniren ; c'est comme si l.€S Français disaient marcherery gouvemerer. M. Camarda est mieux inspiré lorsqu'il a recours à des analogies empruntées à la langue moldo-valaque. Là les substantifs, dès qu'ils ne sont pas suivis de l'article dèffli l {ille) perdent aussi leur u final, comme ils le perdent lorsqu'ils sont placés après le pronom démonstratif. I[^]s

— 85 Roumains disent lupu + /(c'est-à-dire lupus ille), exactement comme les Albanais disent ouXxj-ou, ouXxj-ipc-rc, au lieu de dire il lupo comme les Italiens, ou a le loup d comme les Français. Les Roumains écourtent le nom dès qu'il est précédé de l'article indéfini : un gross lup. Ils disent de même : omul l'homme ; omu cela, c'est-à-dire homo iste, mais cela hom, c'est-à-dire isie homo. Laquelle des deux langues, de ia roumaine et de l'albanaise, a donné à l'autre l'exemple d'une flexion aussi étrange? Le roumain est de toutes les langues néo-latines la seule qui l'ait adoptée, et de toutes les langues slaves le bulgare est la seule qui ait saivi le roumain dans cette voie. Les races qui parlent les trois langues sont voisines encore aujourd'hui; elles vivent mêlées ensemble. La Roumanie a été colonisée au IV^e siècle par l'empereur Valentinien III; Serbes et Bulgares ont occupé les pays qui portent leurs noms à partir du VII^e siècle. N'est-il pas naturel que les habitants qui subirent la colonisation romaine d'abord et la conquête 3osuite, et qui furent obligés d'apprendre la langue de leurs maîtres, ne l'aient apprise qu'imparfaitement? Et comme très tout ils formaient la majorité de la population, tevenus ici Valaques et là Bulgares, n'est-il pas naturel qu'ils aient introduit dans les idiomes nouvellement appris et mal compris les constructions et les tourlures de leur langue natale? La postposition de l'article défini est donc un fait propre à l'albanais, et c'est de l'albanais qu'il aura pénétré dans le valaque et dans le bulgare.

§ 8. — COMPARATIFS ET SUPERLATIFS. Bopp fait remarquer qu'à Tinstar des langues celtiques et romanes, l'albanais a perdu la faculté de former le comparatif et le superlatif du thème même de l'adjectif; il a recours en effet, pour y suppléer, à la particule *mê* plus (albanais du Nord *ma*), identifiée par le célèbre indianiste avec le gothique *mais* (pour *m^h-is*), allemand moderne *mehr*, latin *ma-gis*, et sanscrit védique *mah-iyas* (nominatif neutre). Suivi de l'adjectif indéterminé, *mê* annonce le comparatif comme dans l'exemple suivant : *breshëri c'ish mê i ljee* la grêle qui était plus légère. Suivi de l'adjectif déterminé, il formerait, d'après de Rada, le superlatif : *mê e barda, mê e njôma* la plus blanche, la plus délicate. Toutefois les adjectifs possessifs, lorsqu'on veut les mettre au comparatif, prennent nécessairement la forme déterminée : *mê immise itti* plus mien que tien. Les Albanais font quelquefois précéder les substantifs du préfixe *stra* pour leur donner la valeur d'un superlatif *sui generis*, par exemple *se pétrit e strapetrit ô premier aigle* parmi les aigles. C'est un véritable italianisme ; qui ne connaît les *strabocco* précipice, *stragrande*, *stragrande* très-grand, très-grave? Cette particule *stra* est évidemment le reste du latin *extra*. Est-il bien sûr que l'albanais ait jamais formé ses comparatifs et ses superlatifs à l'aide de désinences, comme les langues anciennes et comme font encore beaucoup de langues modernes, telles que l'allemand, l'anglais, l'* russe, etc.? C'est au moins douteux. Les deux particule^{^ ^}

-8fidont l'albanais se sert pour indiquer le rapport entre les objets comparés sont vya et 9c. Or vya est en même temps préposition et signifie comme telle devant, avant (latin prae)^ ou encore loin de. Par ce dernier sens il rappelle rhébreu miny et il se pourrait bien que, comme ce dernier, yya eût suffi jadis à exprimer le comparatif chez les Albanais, et que le pronominal me eût été ajouté plus tard, comme dans les idiomes néo-latins et celtes, pour donner plus de clarté k la pensée. T.

— 88 — LIVRE III DES NOMS DE NOMBRES ET DES PRONOMS CHAPITRE PREMIER NOMS DE NOMBRE § !«'. —
CARDINAUX ET ORDINAUX. Les noms de nombre albanais sont les mêmes que ceux des langues indo-européennes ; mais cette identité ne prouve nullement que la langue des Skipélars fasse partie de la famille de ces dernières. On n'ignore pas que les noms de nombre arabes ont pénétré dans une foule de langues africaines, et que l'idiome dravidien des Brahvis, en accueillant les noms de nombre du sanscrit, n'a pu sauver des siens propres que les trois premiers. Les noms de nombre albanais jusqu'à dix sont, d'après Habn, les suivants : i nje. 5 peze. 8 tête. 2 di (M. 6 gjashte. 9 nende. 3 tre, tri. 7 shate. 10 ^jete. i caler.

— 89 De 1 & sont formés les ordinaux : Premier paftf . Sbàème ^jashte-te. Deuxième dite. Septième shtate-te. Troisième tre-te. Huitième tete-te. Quatrième cater-te. Neuvième nende-te. Cinquième pese-te. Dixième ^jete-te, iV;e paraît abrégé de nja, qui subsiste encore et qui peut désigner à la fois le masculin et le féminin. On peut le comparer au bulgare inu et jenu et au gothique aina. Pesé cinq rappelle le bulgare peti que Schleicher croit affaibli de penti; ce dernier viendrait de panti = pankti, car en lithuanien cinq se dit penki. Quant à gjasht, on voit que Bopp le rattache directement au zend cvas. Pour dire toute notre pensée, nous nous méfions un peu de ces identifications entre des mots appartenant à une langue connue à peine depuis cinq siècles et ceux d'une langue morte depuis plus de deux mille ans. Pourquoi l'^ initial de sex n'aurait-il pas subi la métathèse comme dans yj^crpe, forme toscane à côté du guègue yjwfxecrr moitié (grec tlîp-tu), et pourquoi gjasht ne serait-il pas pour shakjt (comparez le bulgare shesti) ? Pourquoi l'a n'aurait-il pas été substitué à un ancien i ou e qui aurait succédé lui-même à un a plus ancien encore, comme dans l'alb. armik, anmik, latin inimi" eus? Dans ce cas gjasht serait identique à sex ou plutôt sekshy forme à laquelle serait venu s'ajouter le t des ordinaux. Shate sept est évidemment contracté de shaptate. Tête huit nous présente la forme écourtée par l'aphérèse de asthete ou agtete, et 9jete la forme ramollie du vieux bul

— 90 — gare desenti (pour dakanti) (i). Le t des nombres cardinaux de cinq à dix peut être expliqué par un ancien suffixe ti qui sert à former les noms de nombre cinq, six, neuf et dix dans le vieux bulgare ; sept et huit s'y disent sedmj, osmj. L'un se rattache au suffixe des ordinaux ta, comme rOTtre au suffixe des ordinaux ma. Bopp a bien fait, ce nous semble, de ne pas identifier la syllabe tc des cardinaux avec l'antique suffixe ti qui se trouve déjà en sanscrit; il croit y voir plutôt le suffixe ordinal ta qui est le même en sanscrit. qu'en lithuanien (grec to, latin tu). Cette invasion partielle de la série des cardinaux par les ordinaux ne se trouve pas seulement dans le slave, mais déjà en latin : septem, novem, decem, qui rappellent les ordinaux sanscrits saptamàs , navamàs , etc., auxquels on peut joindre as'tamas. Pour former ensuite les ordinaux, les Tosques ajoutent au suffixe tc des cardinaux, comme nous venons de voir, une seconde syllabe tc, ce qui fait que huit se disant tetc en albanais, le huitième s'y dit tetc tc C'est là, en vérité, une forme peu harmonieuse. D'après Blanchus, toutefois, le dialecte du Nord n'ajouterait pas de second tc aux ordinaux déjà pourvus de cette terminaison. Pour lui, le sixième se dit i gjastij le septième i statiy le huitième i teti, le neuvième i nandi, le dixième i Sjeti, le onzième i nja mbe Sjetiy etc. § 2. — SYSTÈME VIGÉSIMÂL. Il est à remarquer que les Albanais disent nje zet une vingtaine (c(xaç)). Le mot ^t est considéré par Bopp et par (1) Schleicha*, VggL Grammatik, p. 483.

- 91 Pbt comme identique k la désinence s'ati dans vdis'aH[^] qui signifie vingt en sanscrit. L'aphérèse aurait fait tomber la syllabe initiale inn[^].si significative pourtant. Quant à nous, il ne nous paraît nullement prouvé que Zet ne soit pas à la fois corrompu et abrégé de di[^]et deux (fois) dix. Quoi qu'il en soit[^] d'après de Rada, les dizaines paires se comptent par vingtaines, ainsi di[^]t (pour didiSjef) quarante, tri[^]et soixante, etc.; les dizaines impaires par dizaines, par exemple triiSiet trente, pese\$jet cinquante, etc. On sait que ce genre de numération a été adopté par la langue danoise, et qu'il a laissé des traces visibles dans la langue française, comme le prouvent les expressions quatre-vingts y six-vingts, etc. Or, nous savons par Rosen que la numération par vingtaines est propre aux langues caucasiennes(1) : à l'ossète, au mingrélien, au laze, au géorgien et à l'abchase (2). Le suane, d'après Rosen, ferait à peu près seul une exception. § 3. — BÊtLIMAISSON DES NOMBRES CARDINAUX. Enfin, une dernière considération : tous les noms de nombres cardinaux sont déclinables en albanais (par exemple pes cinq, pessesh ou pessash de cinq, pesseve, pes[^]ave à cinq, etc.). Ils suivent tantôt la déclinaison définie, tantôt la déclinaison indéfinie. Il en est de même sans doute dans d'autres langues, dans le sanscrit parmi les langues mortes, et dans le finnois parmi les langues (1) Rosen, Ueber die Ossetische Sprache, p. 12. (2) Rosen, Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische, p. 63 et 75.

— 92 — vivantes. Mais en grec la déclinaison s'arrête au nombre quatre, en latin au nombre trois ; les autres noms de nombre sont indéclinables dans ces deux langues. S'il fallait considérer l'albanais comme une langue analytique, comment expliquerait-on cette propension à suivre les allures des langues les plus synthétiques, tant anciennes que modernes.?

CHAPITRE II DES PRONOMS § 1^{er}. — PRONOMS PERSONNELS DE LA PREMIÈRE ET DE LA DEUXIÈME PERSONNE. Il ne saurait exister aucun doute sur la ressemblance qui subsiste entre les pronoms personnels de la langue albanaise, notamment ceux des deux premières personnes, et les pronoms des langues indo-européennes. Nous rappellerons seulement à ceux qui seraient disposés à se laisser entraîner par ce fait incontestable à des conclusions trop précipitées qu'en finnois aussi *mina* signifie moi, *sinâ* toi, *hàn* lui; qu'en magyar la première personne se dit *en*, la seconde *te*, la troisième *S*. On s'étonnera moins de voir les formes des pronoms personnels de la langue

— 98 — ossète se rapprocher beaucoup de celles qui appartiennent aux idiomes congénères du sanscrit. Dans Tossète, moi se dit az, toi di, lui ui, nous mash, vous sim[^], eux udon (1). Mais mi pour moi se rencontre encore dans les idiomes des Suanes et des Géorgiens ; dans ceux des Mingréliens et des Lazes on trouve ma au lieu de mi. De même toi se dit si chez les Suanes, les Mingréliens et les Lazes, sen chez les Géorgiens. Aux Suanes seuls appartiennent eg'i lui, nai nous, zgai vous, eg'i-ar eux. Voici maintenant la déclinaison des pronoms personnels albanais d'après de Rada, qui a soin d'établir par des exemples l'exactitude des formes indiquées par lui : PREMIERE PERSONNE. Singulier. Pluriel. Nom. 17, une moi. Na. Génit. Të, me je de moi. Neesh, Datif. Mua, meje me, à moi. Neve ou na. Ace. Mua, me. Neve ou na. Ablat. Prêt m£je ou ca u. Neshi ou cà na. Loc. (Manque.) Nder née. DEUXIÈME PERSONNE. Singulier. Pluriel. Nom. Ti toi. Ju. Génit. Ilte, jotte, tende (t), Jush ou tejuve. • (I) On sait qu'en albanais at signifie lui. Dans l'ossète, atfi, ai, sont les formes du pronom démonstratif désignant les objets rapprochés : celui-ci. Celui-là s'y dit uc' i, ui. (Rosen, *ibid.*, p. 9.) En albanais, on rencontre ici la forme au. (Dozon[^] p. 215.) (2) Habn présente ici les formes r\jvy, Tsje. Mais elles ne sont pas usitées dans les colonies de la Calabre. On les y remplace par itte, jotte, tende, qui sont celles du pronom possessif (lat. tuus, a, um). r

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

Singulier. Pluriel. Datif. Tiiij,te, Juve ou ju. Ace. Tiiij, te,
Juve,juu,JH. AMat. Prei iij oneate. Jushi on eāju. Loc.

— fB — PLURIEL. Masculin. Féminin. Neutre. N.Acc. Chetà
ceux-ci. Cketà celles-ci. Cbetà. Génit. Te cketireve, chette Të cketireve,
chetire, chesdh. Chesi. chetish. Datif. Chetireve. Echetireve, ckeUre. Abl. Cà
chetà ou cheU- CàchMô, chetire\$hi, chesai\$hi. reshi, Loc. Nder eheta. Nder
chetà. § 2. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES. — COMPARAISON.

Quant au nominatif du pronom de la première personne u '(prononcez ou) y
il pourrait peut-être se rattacher au sanscrit aham? S'il venait du grec èyc^
ou latin ego^ il serait plus difficile d'expliquer la suppression entière de la
gutturale g, j ou de la voyelle i qui est restée dans Titalien io, l'espagnol yo
et même dans le français je. M. Camarda pense que Vi a été retranché pour
éviter la confusion avec le pluriel yu (prononcez you). En aucun cas nous
ne serions disposé à considérer u (ou) comme abrégé de ouvc , ovva, et à
voir dans ces deux dernières formes l'équivalent de l'antique èywvîj. Nous
pensais que les syllabes na, ne ont été ajoutées phxs récemment au
pronom ov, et nous les identifions avec les particules vjc, vjou et va, qui
toutes signifient là. Par la phonétique albanaise ouvc ne peut être ramené
qu'à on qui, en russe, est le pronom de la troisième personne (sanscrit ana,
anu). Dans ce cas le sujet qui parle se désignerait lui-même par le pronom de
la troisième personne en ajoutant le geste du doigt : celui-ci. On compare le
génitif ^c au grec f«To pour îi^To^ qui répondrait à une forme sanscrite
supposée masya. Il nous

— 96 — paraît plus naturel de voir dans fujc une forme de la déclinaison des féminins, comme si l'on pouvait dire meitas, meitatis. On n'a qu'à se souvenir de composés comme vetteheje à soi (mot à mot essentiœ suœ) (1), de chesije pour chetijj et de chetish pour chetire. Il est manifeste que dans ces deux derniers cas des formes féminines ont réussi à pénétrer dans la déclinaison masculine. Quant à poua, fxoue, Bopp (2) les fait dériver du sanscrit marna, mam, qui serait devenu mau, mou? Nous partageons l'avis de M. Camarda qui considère fAoua comme une forme secondaire du grec /[^]ot. On sait, en effet, avec quelle facilité les deux diphthongues ot et oua permutent entre elles en albanais, comme dans rrayovaty et irayocy je paie, tshouaij et ishoij je flaire, vcfxepouaty et veinpoty je compte (3), etc. Le pluriel na rappelle le nas sanscrit, comme le pluriel you de la seconde personne se compare au bactrien yus ou yovrzem, sanscrit yu-yam, etc. La déclinaison de ces pluriels n'off*re rien de remarquable. Il n'en est pas de même de la flexion de ti toi. Le génitif de ce pronom manque dans les dialectes albanais de l'Italie : il y est remplacé par les formes respectives du pronom possessif. Dans la mère-patrie, ce génitif se disait teje, formé exactement comme meje[^] ou encore rvty (albanais italien tiij). Ce Tuty, ainsi que xerty hujus et aziy illius, est assimilé par Bopp au génitif pronominal des langues slaves en -go, par exemple to-go de celui-ci, lequel lui-même ne paraît qu'une modification ultérieure du sanscrit -sya (ainsi slave (1) Rada, p. 31. (2) Bopp, p. 80. (3) Hahn, p. 76.

-^ 97 — logo =■ sanscrit tasya). C'est ainsi que le zend ihwa-hya est identique au sanscrit ivasya. Quant à leje, Bopp y voit une forme moins dégénérée de tvasya que dans rvcy. Dans les génitifs féminins des pronoms composés (Mour^ (guègue assai)^ i«

gue ip^otrc aromeS; répond au tosque Ipcparcles airs). — En eflety nous retrouvons ici l'ancienne désinence du pluriel re, laquelle, augmentée de la terminaison ve, désigne le génitif. Ce n'est que par abréviation que chetire, attire peuvent, privées de cette terminaison, désigner aussi le génitif. A l'origine, ces formes paraissent avoir appartenu au nominatif seul (1). § 3. -^ PRONOMS POSSESSIFS. Ces pronoms affectent des formes variées et multiples suivant les différents dialectes : nous donnons la préfé* rence à celles que nous trouvons dans la grammaire de Giueseppe de Rada, car elles sont confirmées par des exemples et des passages tirés des auteurs et des chants nationaux. Ces pronoms sont difficiles à apprendre, parce que l'article dont ils. sont toujours précédés, même à l'aspect indéterminé, se fond avec le thème et rend ce dernier assez méconnaissable. Ainsi mem, mea, meum se dit en albanais (aspect indéterminé) : ime, imme, tint, mais avec l'aspect déterminé : tmt, immia, timenté Tuus^ tuaj tuum, à l'aspect indéterminé : i7te, jotte, tmt, à l'aspect déterminé : itti^ joitia, tentit. Noster, nostra, nostrum, aspect indéterminé : jïn, joon, taan, aspect déterminé : int, jonuy tanet. Vester, vestra, veslrum, aspect indéterminé : iij, juaj, taiijj aspect déterminé : ijijuoja^ tamenté (1) La preuve que la désinence ve, vet du pluriel marque surtout l'isolement, se trouve dans les pronominaux aivet, ajovet, attavet, signifiant ipse, ipsa, ipsum, et dans chiivet, chejofot, chetavei, que M. de Rada traduit Uity ista, istud (p. 36).

— 99 — En y regardant de près, on découvre que ces formes sont composées avec l'article masculin i abrégé d'aï, le démonstratif féminin jô abrégé d'ajà, et le démonstratif neutre te ou ta* L'accent tonique s'étant porté sur la première syllabe, celle-ci, qui contient l'article, a acquis la prépondérance, et il n'est resté du pronom lui-même, dans beaucoup de cas, que la lettre initiale. C'est ainsi que ime = t + me; ittë = i + te, un = i + n (abrégé de na, ne) y iij = i + jou. De même jotte ^=^jô (pour ajô) + te; joan = jô + n {nUy ne) y juaj = jô + j, (jua étant pour jou — la diphthongue ua pouvant être considérée le plus souvent comme une expansion de Yo). Enfin le féminin immey comme semble le prouver la consonne double (mm), est pour jô + me. Au neutre nous trouvons t tim pour ta (*au lieu de petea, grec irrtp^v, etc.*

— 100 — Là, sans doute, ne se bornent pas les irrégularités et les singularités que présente la flexion des pronoms possessifs albanais. Le pluriel de *ime*, *imme* fait *fime* ou *te mit miens* (masculin], à l'aspect déterminé *fime* ou *te miity* — et au féminin *fimme* ou *te mia*^ à l'aspect déterminé *Vimmet* ou *te miat*. Le pluriel, aspect indéterminé, *AHtte*, *jotte* est^ au masculin comme au féminin, *tuu* ou *tente*, — aspect déterminé au masculin *tuut* ou *tentet*, au féminin *t'uat* ou *tentet*. Ici *tuu* est manifestement un souvenir du latin *tuus*; mais on voit en même temps que la langue albanaise n'a emprunté au latin que le thème du pronom *tu*, nullement la flexion elle-même. Le pluriel de *Un* notre (masculin) et de *joon* (féminin) est *taan* (masculin), *eitôna* (féminin); aspect déterminé : *tanet*, *tonat*. On reconnaît dans le *ta* et le *to* des premières syllabes le pluriel du démonstratif *aï* : *atta*^ *attô*. Le pluriel (aspect indéterminé) de *ijj*, *juaj* est *taij*, *tuaj*, aspect déterminé *taijit*, *tuajaty* neutre *tajet*. Là s'arrêtent pour le moment nos remarques sur la déclinaison des possessifs^; mais là ne s'arrêtent pas les difficultés pour celui qui étudie l'albanais. Il faut qu'il se décide à apprendre par cœur toutes les formes flexives de cette classe de pronoms. M. Camarda a fort bien vu que ces formes dérivent en dernier lieu du génitif des pronoms personnels. Il faut avouer que dans les possessifs des deux premières personnes il ne reste guère de trace de ce génitif, à moins qu'on ne veuille la retrouver dans *Ym dHme*. En revanche, ce génitif s'est conservé intact dans les pronoms possessifs de la troisième personne. Pour constituer ces possessifs; il suffit de prendre les génitifs singulier et pluriel

— 101 de ai et de ajô, et de les faire précéder de la particule t au masculin, d'à au féminin et de té au neutre. On obtient ainsi les formes suivantes : 1. I tUj (pour t aWj), mot à mot: il de lui, e tUj la de lui, te tiij (neutre). En allemand : der seine, die seine, dos seine. 2. I sat (pour t assat) il di lei (1), e soi la di lei, te soi (neutre). En allemand : der ihre, die ihre, dos ihre (singulier féminin). 3. I tireve (pour t attireve) il di loro, e tireve la di loro, te tireve (neutre). En allemand : der ihre, die ihre, dos ihre (pluriel des trois genres). Or, il arrive à ces génitifs ce qui arrive aux noms masculins (2): quand de l'aspect indéterminé ils passent à l'aspect déterminé, ils deviennent thèmes ou plutôt nominatifs à leur tour, et ils donnent lieu alors à des formes flexives nouvelles. SINGULIER. N. I tiij sien, e tiij sienne, te tiij. Isaî (ail. ihr)^ e soi, te saû G. Të te tiij, të tije. Tëtëσαι, tësaie. D. Të tiji, të tijie. Të saij, tësaje. Ac. Të tiij, të tije. të sai, të saje. Âb. Cà i tiij, cà e tUj, càtëtiij» Cà i \$aij càesai, càtëσαι. PLURIEL. N. Të tiij siens, të tija siennes. Tëσαι (ail. ihre), të saja. G. Të tijsh, të tijash, Të saijsh, të sajash, D. Të tijve, të tijave. Të saive, të sajave. Ac. Të tiij, të tija. Të sai, të saja. Ab. Të tijshi, të tijashi. Të saishi, të sajashi. (1) Nous nous servons ici de la traduction italienne de M. de Hada, parce qu'elle est en même temps comme le calque des formes albanaises. Voir à la p. 66 de cet ouvrage.

INTERROGATIFSy INDÉFINIS, ETC. Les Skipétars ont deux formes pour leur pronom relatif : 1[^] ce qui, au nominatif, reste le même dans les trois genres, et 2^{^^} zilji, zilja, ziljtj lequel se décline comme les noms déterminés : Génitif, tē zilnt, te ziljes, tē ziljit. Datif, ziljit, ziljes, ziljit. Accusatif, ziljin, ziljeii, ziljt. Pluriel, zHjt, ziljaty ziljty etc. Ainsi que ce (ou tœ'c), zilji[^] ziljay tiljt est en même temps pronom interrogatif. On peut même affirmer que c'est là la signification primitive de ces pronoms. Bopp a fort bien vu (1) que le z ou têt', par lequel ces pronoms commencent, avait une origine gutturale et devait être considéré comme une dégénérescence du k. Mais lorsque, pour expliquer la seconde syllabe, il rappelle le prâcrit kêrisay le sanscrit kidrs'as à côté du latin qualis, nous craignons qu'il n'ait poussé un peu loin l'amour des conjectures. Au lieu de t-oreXi, ToreXja, OU dit aussi Torepe, rcrtpa. Cette permutation n'est pas rare en albanais, et, à première vue, on pourrait être disposé à voir dans TortXc une corruption de qualis (2). En effet, en français quel, lequel peuvent avoir un sens relatif aussi bien qu'interrogatif. Il se pourrait pourtant que T<7iXc fût un mot de création originale formé, comme ses semblables, aocX[^] d'origine noble (aoua race), acvjXc distingué de wvj marquer, teindre, peut-être ca

— 103 — Bopp a vu qu'en albanais, comme dans les langues fié*
mitiques, le pronom relatif ne peut pas exprimer les rap-* ports des cas
obliques. Ces rapports sont rendus par un pronom qui suit et qui appartient
à la troisième personne, par exemple xjc c itpot à qui il a donné, mot à mot :
lequel à lui il a donné ; xjt c xtor (Luc, vu, 121) qu'elle avait, mot à mot :
qui, lui (

--. 104 — dification, peut-être une abréviation de la forme plus complète fMÇj qui se compare au grec fiⁱ. Nous ferons remarquer que ce mos se retrouve dans la langue des Tsbouvaches, horde ongro-finnoise ; il s'y dit mas. Au français attcuti, personne répond exactement l'albanais vjcpc homme, qui alors prend le sens négatif. On renforce ce mot quelquefois en y ajoutant x«'p

— 105 — qui signifie réellement le second, pourrait être peut-être considéré comme étant le comparatif vjt un? La forme forme primitive étant jaler, jeter , et non pas tjater, tjeter, la conjecture de Bopp faisant venir la première partie de ce mot du pronom démonstratif tya conservé dans le dialecte védique et identifié par le célèbre linguiste avec l'article allemand der, die, das^ cesse d'être plausible. Ce t, qui a fini par adhérer au pronom tjater^ n'est évidemment que le pronom démonstratif albanais te lui-même. Peut-être faut-il placer jater, jeter tout à fait sur la même ligne que le grec $\text{fr}\epsilon\text{po}\varsigma$ qui avec l'article se dit $\text{artpo}\varsigma$ (1). § 5. — DU PRONOM.

RÉFLÉCHI. La langue albanaise n'a pas pas d'expression simple pour le pronom réfléchi. Pour y suppléer, elle emploie le mot $\text{P}^{\text{Tc}^{\text{e}}}$, qu'on décline comme un substantif féminin et dont la signification première paraît avoir été l'isolement, l'a parte. Elle se sert en vérité de la forme (Jercxe à toutes les personnes du singulier et du pluriel, par exemple $\text{9aa } 8 \text{ fit } \text{PcTt}^{\text{f}}$ je me dis à moi-même, $\text{9e fxc } ^{\text{ht}^{\text{t}}}$ tu te dis à toi-même; $\text{6avc lu } ^{\text{irt}^{\text{t}}}$ ils se dirent à eux-mêmes; et on n'ignore pas que le sanscrit en use de même du pronom possessif sva (2). Mais on n'a qu'à ouvrir la grammaire de M. de Rada : on y verra que lorsque la notion de l'identité s'applique à la deuxième ou à la troisième personne, on ajoute très-volontiers au mot vette $\{i^{\text{ire}}\}$ les (1) Beafey, 11, 49, dit que $\text{cts/}\}\text{o}\varsigma$ est pour $\text{hnp}\text{o};$, scr. antharas^* (2) Bopp, *ibid.*, 26. /

— 106 — pronoms personnels respectifs. C'est ainsi que de Rada traduit moi-même par vetle mee [aspect déterminé vettemia), génitif t;a/tem^6 (aspect déterminé veitem^es)^ etc. De même toi-même vettejolt (aspect déterminé vetlejottia)^ etc. Mais pour la troisième personne il n'y a pas d'autre forme que vetteyee (1) (aspect déterminé vettexea) ; seulement, dans les cas obliques, nous rencontrons, à côté des formes régulières, comme une seconde déclinaison irrégulière, étrange, qui vaut la peine d'être signalée. ASPECT INDÉTERMINÉ. Formes régulières. Sing. Génit. Të vettex^h» Datif. Vetiey^JQ, Ace. Vettexeye. Loe. (Manque). Ablat. Prêt vettexeye. Formes irrégulières. Të vettejuu Vettejuu Vetiejue. Nde vettejue, Prei vetiejue. A l'aspect déterminé nous trouvons de même vettejûes et vettejûm à côté de vettexees et vettexeen. Nous passons au pluriel : ASPECT INDÉTERMINÉ. Formes rég. Formes irrég. ASPECT DÉTERMINÉ. Formes rég. Formes irrég. Nom. Veitexea, Vettejûa, Vettexeat, Vettejuat. Génit. Të vettex^'oe. Vettejtiash. Të vettexevet. Të vettejmet. Datif. Vettexeve, Vetiejue. Vettexevet. VetteJHvet. Ace. Vettexea, Vettejûa. Vettexeat. VettejûaJt. Loe. Nder vettexea. (Manque.) Vettexeashit. VettejmhiU Ablat. Vettexeashi. VettejwH. On sait que les langues aiment à faire ressortir Tidée (1) De Rada, p. 31, 82.

— 107 — de ridentité le plus souvent par le superlatif

(cçùtototoç, ipsissimus): T albanais le fait par la répétition du mot, au lieu de p/rc il dit PctPctc, à l'aspect déterminé PctPct^{^*}» sellas intima. C'est ainsi que dans vettejue, vetlejui il nous semble que la même idée est exprimée deux fois, car Vu {oti) des avant-dernières syllabes nous paraît être le même qui sert à former le passif de l'aoriste et de l'impératif (ou îupxo3« je fus cherché, x«pxoou sois cherché), et cet ou il y a longtemps que Bopp l'a identifié avec le pronom sanscrit sva (1). Nous-même nous avons soutenu que la première syllabe de Pm se retrouvait dans la forme Qexive du pluriel (3e, que les deux syllabes réunies n'étaient que la même forme à l'aspect déterminé, En effet, la notion de la séparation, de l'isolement, sert à expliquer le génitif des déclinaisons aussi bien que le passif ou le moyen des conjugaisons. Puisque Lecce écrit um pour PcTc, le passage de «c à ov ne présente plus de difficulté. Bt aussi bien que o[^]j sont ramenés à sva soi, par Bopp. Or, ce sva, pronom sanscrit, devient se en latin, et sBy dans cette dernière langue, est tantôt pronom réfléchi, tantôt préposition composée avec des verbes comme segrego, se-cernoy se-paro[^] tantôt lorsque le d de l'ablatif archaïque vient s'y joindre, conjonction, sed signifiant mais. Le mot Pt indiquant une existence séparée, indépendante, Pêtc sert à désigner aussi tout simplement l'idée de personne ou d'individu. Sa jStrc jovc veut dire : combien de personnes sont-ils? Réponse : ^jere ^trt dix personnes (2). Ceci nous amène à poser une dernière question : (1) Bopp, p. 20. (2) Nous traiterons un peu plus loin de l'origine présumable de la dernière partie du mot pi-nx*.

— 108 — L'ou qui désigne le pronom de la première personne seraitnl autre chose que le pronom réfléchi ou qui sert à former l'aoriste passif, autre chose que le sva des anciens IndouSy ce sva qu'on employait à toutes les personnes? Quoi de plus naturel que de se désigner soi-même, le geste aidant, par un mot signifiant l'individu, le même? Cela rappelle quelque peu le oZroç des Grecs, le hic des Latins, N'est-ce pas en effet à la première personne que le sujet et l'objet se confondent dans le même être? Enfin cet ou qui, à l'instar du sva sanscrit, peut désigner toutes les personnes au sens réfléchi, ne peut-il pas expliquer du même coup le pronom enclitique iu leur, à eux, abrégé quelquefois en ou comme dans l'exemple cité par de Rada : E^e ai ou pergjegj e ou Qa attire et il répondit et il leur dit, à eux (1). (1) De Rada, p. 35.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. Le verbe albanais a conservé un bagage synthétique plus considérable, non seulement que celui de toutes les langues néo-latines, mais de la plupart des langues indoeuropéennes. Il possède des formes simples pour le présent, l'imparfait et Taoriste, à l'indicatif aussi bien qu'au subjonctif. Il en possède pour la voie moyenne au présent et à l'imparfait. Puis, comme à l'instar d'autres idiomes modernes, il a recours aux verbes auxiliaires avoir et être pour la création d'autres temps et modes, ce verbe présente une variété et une complication de formes qui ne laissent pas d'étonner un peu à première vue. Ce qui ajoute à ces difficultés, c'est que les désinences des personnes et la formation de temps entiers, comme par exemple celle de l'imparfait, diffèrent considérablement d'un dialecte à l'autre. On peut remarquer, néanmoins, que l'albanais.

— no comme toutes les langues qui commencent à se civiliser, a aussi dans la conjugaison une certaine tendance à se simplifier, à adopter une marche plus régulière et plus uniforme. Cette tendance paraît surtout sensible dans le grand tableau dressé des différentes conjugaisons par M. Rossi, dans son *Vocabolario italiano-epirotico*. Les anomalies s'y trouvent en moins grand nombre que dans la Grammaire de Hahn, et — chose notable — on n'y rencontre pas de moyen. Faudra-t-il en conclure que les Albanais catholiques sont sur le point d'y substituer les formes analytiques du passif, comme ont fait déjà à peu près toutes les nations d'origine aryenne ? Bopp avait déjà reconnu, avec sa sagacité habituelle, que c'est surtout dans la conjugaison que les points de contact de la grammaire albanaise avec celles d'autres idiomes indo-européens sont nombreux et fréquents. Il suffit, en effet, d'un simple coup d'œil jeté sur cette conjugaison pour se convaincre que l'on n'y retrouve pas, comme dans les langues finnoises, l'emboîtement dans un seul mot d'une foule de syllabes exprimant tous les modes imaginables de la notion verbale, modes concessif, optatif, substantif, négatif, etc., ni la variété de formes modales propre aux langues sémitiques : kal, niphâl, piel, puai, hiphil, etc. Le concept verbal s'exprime en albanais par des formes grammaticales, ou identiques ou analogues à celles des langues de l'Europe occidentale. Voilà pourquoi on peut dire que l'albanais a réellement le caractère d'un idiome européen; mais on fera bien de ne pas aller au-delà. Lorsque, pour établir un rapprochement entre l'albanais et le sanscrit, Bopp cite les désinences pronominales, il paraît oublier que ces désinences se rencon[^]

. — 111 — trent pareillement dans les lances ougro-tshoudiques. Nous allons, pour éclairer nos lecteurs, placer sous leurs yeux le présent de deux verbes finnois : Saan je prends. Sanon je dis. Saat tu prends. Sanot tu dis. Saa il prend. Sanoo il dit. Saatntne nous prenons. Sanomme nous disons. Saattâ TOUS prenez. Sanotte tous dites. Saavai ils prennent. Sanovat ils disent. L'imparfait de ces deux verbes fait sain et sanoin à la première personne singulier, sait et sanoit à la deuxième, et ainsi de suite, les désinences pronominales restant constamment les mêmes. Toutefois, à l'optatif, la seconde personne singulier prend un s : saakos, abrégé saaos^ voudrais-tu bien prendre? — et la troisième personne pluriel prend t: saakotj etc. (1). CHAPITRE II TABLEAU GÉNÉRAL DES DÉSINENCES VERBALES Que l'on compare maintenant aux paradigmes finnois le tableau des désinences pronominales du verbe alba^ nais : (1) Grammaire de la langue finnoise, par Hersberg et Ujfalvy.

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

H2 — PRÉSENT. ACTIF. Indicatif. Sing. 1. -n; 4. -n.) 3 Plur. \. '(e) mi, {e) m. 2. '(e) ni. 3. -(5)noutn5(l). Subjonctif. i. -ty ou thème. 2. -sA^ Is/^ 3. -njouj, ou th. allongé, -r^ dans qq. verbes irrég. Ilahn : xe/sxo-je, 7r)^x-ejt. 1. 2. J Gomme à rindicatif . 3. IMPARFAIT. ACTIF. Indicatif. Sing. \. -nja, 2. -nje. 3. -w^; ou y, j. Souvent le th. nu ou -te, Plur. 1. -nj/m. 2. -wj/^ 3. -njin. Subjonctif. 1. 'ja. 2. 'je. 3. -n; ou /;, /. 1. -jim. 2. -jt7. 3. -jin. AORISTE. ACTIF. Indicatif. Sing. 1. -a. 2. e. 3. i ou ov. Plur. i. m. 2. < (fe) (3). 3. n (n^) (3). Subj. (ou optatif présent). 1. 'Sha{tsha) (3). 2. -s/i^ (

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

— 143 — IMPÉRATIF. ACTIF. PASSIF. SiDg. 2. -j oa thème nu. 2. ou. Plur. 1. -mt. Plur. 1. ému 2. -ni. 2. ëni ou syncopé en t. PARTICIPE. -re {-ne chez les Guègaes). ADJECTIF VERBAL. -etë 't (1). Désinences de l'imparfait dans le dialecte dê[^]Scodra, d'après Rossi, Sing. 1. -(i) shna ou ishem. Plur. 1. -s[^]m ou shna, 2. -(0 s/a[^]. 2. 'Shi. 3. -^{^^} ou ete. 3. -5[^]n. CHAPITRE m EXAMEN DES DÉSIGNENCES PRONOMINALES. Les trois personnes du singulier à l'indicatif. §1. Le tableau ci-dessus prouve, si nous ne nous trompons, que la ressemblance entre les formes de la conjugaison albanaise et celles des langues indo-européennes est sensible, surtout à l'aoriste; au présent indicatif, à (1) De Rada, p. 77. à

— 114 — rimpératif, au participe, au présent et à Taoriste moyen, l'albanais paraît avoir suivi sa propre voie. En effet, lorsque le thème se termine par une consonne, les trois personnes du singulier restent invariables au présent. Dans trois verbes seulement Tm, exposant primitif de la première personne du singulier, a été conservé; ces verbes sont jam je suis, kam j'ai, et Oom je dis. Le latin, en vérité, n'a conservé ce même m que dans inquam et dans sum et ses composés. Lorsque la langue shkipe veut établir absolument une différence entre les trois personnes du singulier, c'est à la première qu'elle semble vouloir donner une certaine prédominance. Ainsi, dans les thèmes qui se terminent par une voyelle et s'allongent par l'insertion de la lettre n, ou dans ceux qui, terminés par une consonne, s'adjoignent la syllabe m, cet n se mouille à la première personne du singulier. On dit xcpxovj je cherche, xtpxov tu cherches, xtpxov il cherche (thème xcpxo) ; de même Ijipenj je demande, deuxième et troisième personnes Ijipén (4). Dans d'autres cas c'est l'apophonie qui établit une distinction marquée entre la première personne et les deux autres ; comme dans &nn je donne, deuxième et troisième personnes cwir tu et il donne; Qo^x ou Qtit je dis, Gova tu dis, dort il dit. Ce 6otc paraît être la traduction littérale de notre dil-il répondant au latin inquit, à en juger d'après la terminaison tc qui n'est, selon toute apparence, que le pronom démonstratif « (pour «rc). Ajoutons, pour compléter la série, Sox j^ vois, deuxième et troisième (i) Ce j, signe de la première personne, a souvent tellement absorbé la nasale, que les grammairiens ne la trouvant pas, l'ont omise. Hahn écrit constamment xepxoty, de Rossi xc/}xq£. De Rada seul a vu qu'il fallait conserver Vn.

— 415 — personnes ot[^]; doua je veux, deuxième et troisième personnes d3; — enfin kam j*ai, ke ou chee tu as, ka il a, r— jam je suis, je tu es, ishte ou eshte (ou ee) il est. §2. On pourrait dire peut-être que les désinences des trois personnes du singulier au présent ont fini par tomber à peu près comme en français, où elles se distinguent encore par l'orthographe et où leur différence n'est plus sensible à l'oreille que dans les liaisons (par exemple je prends une plume, il prend une plume; vous louez-il)? (1). On pourrait même ajouter qu'elles ont dû être retranchées, afin que le présent de l'actif et celui du moyen ne se confondissent pas au singulier, car, quant au pluriel, c'est à peine si, dans des verbes qui, comme irXjax, ont un thème terminé par une consonne dure, une différence subsiste encore entre les deux voies. Que l'on compare : PRÉSENT DB L'ACTIF. DU PASSIF. Plur. 1. TrXjoxepsnous vieillissons. 1. TrXjaxe[^]t nous sommes vieillis. 2. ;r>j«xvt. 2. TrXjooctt. 3. TrXjoxivc. 3. TrXjoexevc. Cette différence semble presque disparaître dans les (i) Bij je viens, et pj je suis assis, se placent dans la catégorie de verbes comme xs/sxovj. Car [^]i] se dit pour [^]evj, deuxième et troisième personnes du singulier pjev. Quant à pi] qui paraît raccourci de joevj, il fait à la deuxième et troisième personne du singulier régulièrement />tv. Mais on peut laisser les trois personnes invariables, et alors leur forme commune est /)£.

— 116 — paradigmes que nous offre de Rada, surtout aux deux premières personnes du verbe Ijagchinj je baigne. ACTIF. PASSIF. Plur. 1. Ijagché'mi (abrégé de Ijagchenjé'mi 1. Ijagehemû ou Ijagchenjem). 2. Ijagché'ni. 2. ijagcheni. 3. Ijagchenjen. 3. Ijagchen. En effet, dans les formes actives Ve paraît muet ; il est entendu dans les formes passives. Il ne faudrait pourtant pas se laisser tromper par les apparences. La langue a, pour marquer le passif, les lettres x ou ^ qu'elle insère entre le thème et les désinences pronominales; et si, aujourd'hui^ on a laissé tomber quelquefois ces lettres dans des thèmes terminés par des consonnes, par négligence ou par paresse, Bopp a prouvé qu'anciennement on ne reculait pas devant le cumul des consonnes pour exprimer clairement sa pensée. C'est ainsi que les Guègues disent encore a£fAuvx«fA je tombe malade, Pav^ï/x je suis fait fio, bptvxv^t ils se rongent (bptiy je ronge) au lieu de c£ixvp£it., j3cv£|ui, formes employées par les Tosques (1). §3. Le prétérit albanais paraît s'être formé sous l'influence simultanée du parfait et des aoristes grecs. Va de la première personne répond par conséquent quelquefois à l'a du parfait grec et à la même désinence du parfait (1) Bopp, Ueber dos Albanische, p. 22. L

— H7 — sanscrit, d'autres fois à un am sanscrit ou latin (comme dans les prétérīts en va = latin ham). La seconde personne n'a conservé qu'une terminaison bien mutilée — e (1); — mais dans la troisième qui est i, les Albanais doivent reconnaître leur pronom démonstratif i^ puisque, à l'exemple de ce qui se passe dans la déclinaison, cet (se permute dans une foule de cas avec ou. L'imparfait, à l'instar du prétérít, forme, d'après de Rada, sa première personne singulier en a et la seconde en 6. À la troisième il se contente très-souvent du thème nu, par exemple vi^ il pillait, shchit il glissait. Dans les verbes à thème vocalique il prend un j à la troisième personne, par exemple rhij il était assis, douaj il voulait ; autrement l'insertion de Ve est requise, par exemple dans shitt-e-j il vendait. D'après Hahn, la troisième personne singulier de l'imparfait est formée soit par le thème, soit par l'addition du pronom démonstratif tc, par exemple xfp_{xov} ou xcp_{xov}Tc il cherchait, irXjax ou irXjoxTc il vieillissait. La même formation se rencontre souvent dans les verbes irréguliers; ôo^r' et Oo^ tc il disait, cirrc il donnait, prv et PçvTc. il allait, etc. (1) Déjà, dans rancien haut allemand, on trouve bugi =: scr. bubâug*tfay et dans le vieux slave bûdi = scr. abôd'is, de abôd'is'am. f

— H8 — CHAPITRE IV LES TROIS PERSONNES DU

SINGULIER AU SUBJONCTIF. Nous n'avons plus à examiner que les désinences que les trois personnes du singulier prennent au subjonctif. Celles de la première personne ne diffèrent pas de celles de l'indicatif. Mais la seconde joint partout sh au thème : te Ijaash que tu laves, të Ijag[^]esh que tu te laves, iè Ijagchesh que tu baignes, te Qouash que tu dises. La troisième d'après Hahn prendrait -je dans les verbes réguliers (ir>jax-e-jc,x€pxoji); d'après Rossi, lorsqu'elle n'est pas semblable à la première, elle aurait un n pour désinence; te kendon qu'il chante, te li\$en qu'il lie, te ban qu'il fasse, te piin qu'il boive, te ndiin qu'il sente. De Rada nous assure que dans les verbes à thème vocalique qui insèrent nj au présent et à l'imparfait, ainsi que dans des verbes dont les thèmes se terminent en s comme skès je vends, ncàs je touche, la troisième est semblable à la première, exemple : 1. Të Ijaanj que je lave. 1. Të vedès que je meure. 2. Të Ijaash que tu laves. 2. Të vedesh que tu meures. 3. Të Ijaanj qu'il lave. 3. Të vedès qu'il meure. La désinence sh de la seconde personne se rattache au

— H9 -^ verbe être (probablement *jeshe^* tu étais?) et désigne le passé. Le passé en effet peut être employé pour marquer l'incertitude. C'est ainsi qu'en français la particule *si* est suivie de l'imparfait à l'indicatif. Reste à expliquer l'*r* de la troisième qu'on trouve dans les verbes irréguliers. *Bie* je tombe, fait au subjonctif présent : 1 *té bie^* 2 *të bieshe^* H te *biere^* et à l'imparfait 1 *bjere*, 2 *bjere^* 3 *\binje* De même *vè* je place : Subj. prés. 1. *Tëvê*, Imparf, 1. *vère*. 2. Te *vësh*, 2. *vèrê*. 3, *Të vere*. 3. [*vfj* ou *vin*], *Zee* je commence, *Ijee* je laisse, *shtie* je jette, se conjuguent de la même façon. Dans tous ces verbes on a emprunté, comme dans les autres, les formes du passé pour marquer l'incertitude au présent à la seconde personne (*vesh*) et à la troisième (*vère*); puis, pour éviter la confusion, il a fallu trouver une nouvelle forme pour la troisième personne singulier de l'imparfait. Eh bien I cette forme, lorsqu'elle n'est pas celle du thème même (*irXjoji*, *xcpxov*, *dilj*)^ est empruntée elle-même à la première et deuxième personne de l'imparfait du verbe être (c'est-à-dire *ij*, *ej*, pour *Vija^ fije*). Mais quel est le sens de cet *r* qui désigne la troisième personne subjonctif présent des verbes irréguliers cités plus haut? Il marque lui-même le passé, et nous le retrouvons non seulement au participe, *a ripe* jeté, *pape* tombé, ^«*pç* vu, *yXjcpe* ou *yXjcToupc* ayant dormi, mais encore dans la formation d'aoristes comme *x"-f-«* j'entrai (à côté de *yynTQi*), *îpoL* à côté de *cct«*, etc. Si les désinences *sA*, *y*, /«*, r*, propres au subjonctif, ne

— 420 — désignaient pas à l'origine la personne, il y a des verbes pourtant où la différence des personnes est marquée au subjonctif présent par des désinences vraiment pronominales. Ces verbes sont kam j'ai, qui fait au subjonctif présent hëm, kêsh, két; jam je suis, qui fait^m, jeesh, jet et Qom je dis, qui, d'après de Rada, fait Qom ou Oêm, Oottrash, Qeet (1). Nous savons déjà que kam^ jam et Bom ont conservé au présent indicatif, en partie au moins, les formes de la flexion sanscrite ; mais ce sont les seuls verbes de cette espèce. Faut-il y voir des types abandonnés plus tard par le génie de la langue, ou plutôt des formes exotiques qui auraient pris la place d'expressions indigènes? C'est un point à examiner plus tard. Il ne serait pas impossible que la désinence* -^ de la seconde personne du présent de la conjugaison grecque eût agi sur l'imagination des Skipétars familiarisés avec la langue de leurs voisins plus civilisés, en sorte que leur propre désinence sh leur aurait semblé en être la reproduction. Dans les thèmes se terminant par une consonne, soit qu'ils restent invariables au présent, soit qu'ils prennent la syllabe formative enjy la troisième personne, d'après de Rada, différencierait de la première par l'allongement de la voyelle : të vieS que je pille, te vieSësh que tu pilles, të vieceS qu'il pille; tëcursënj que j'épargne, të curseenj qu'il épargne. Enfin comme nous venons de le voir, il y a un petit nombre de verbes primitifs, irréguliers, tels que Kfie je commence, bie je tombe, Ijee je laisse, qui font la (1) Quant au subjonctif të riye, que M. de Rada traduit ch'ei stia, et qu'il nous signale comme une forme irrégulière, nous avouons que nous ne pouvons rien y découvrir d'anormal. >

— 121 — troisième personne subjonctif présent en r, par exemple te Ijeer, te l[^]eer, te hier. Il est clair que la désinence sh ne répond pas plus en albanais à un pronom de la deuxième personne que celle de ;e, de n ou de r à un pronom de la troisième. Autre remarque : Toptatif est formé du thème de Taoriste lorsque le verbe conjugué a deux thèmes, par exemple bie je tombe, raa il tomba, optatif rasha; shogh (vox) je vois, paa il a vu, optatif pasha; m je suis assis, aoriste endenja, optatif ndenjesha; kam j'ai, pat il eut, optatif pafsha, pasha, paccia (1). Il en résulte que les Albanais, pour exprimer le doute, l'incertitude, le conditionnel, le non réel, ont recours au passé. Il nous paraîtra donc naturel d'admettre que le sh de la deuxième personne du singulier du présent du subjonctif ne doit pas différer essentiellement du sh de la deuxième personne du singulier optatif (ou subjonctif de l'aoriste). Selon toute apparence, ce sh n'est que le reste de la racine as être, avec laquelle cet optatif paraît composé; il n'indique donc pas la personne. Exemple : 1 irXjax

— 122 une forme écourtée et plus simple : trXj«x, xcpxov, *iXj. A côté de trXjax, xcpxov, Ilahïi cite une autre forme wXjow-rc xtpxovTc. Quant k TrXjoocTc, on le retrouve à la troisième personne du singulier de l'optatif (trXjaxTc pour irXjaxaVe), — mais dans xcpxov, l' n'étant qu'une lettre épenthétique^ la troisième personne de l'optatif sera xipxov^rc, avec suppression de la consonne formative. De Rada forme la troisième personne singulier imparfait indicatif ou subjonctif du verbe Ijaa laver, Ijanej (l); du verbe Ijee laisser, Ijeij ou Ijeej. Comme le sh de la deuxième personne^ le te de la troisième est probablement un dérivé de l'antique racine as être, ish en albanais, signifiant : il était, esht ou eshte il est. La désinence i;ô, ej, j se rattache elle-même, comme nous l'avons dit plus haut, à une forme abrégée de l'imparfait subjonctif du verbe substantif; seulement le même fait singulier se reproduit : t'ija fije que je fusse, que tu fusses, désignent la première et la deuxième personne; la troisième de l'imparfait du verbe jam je suis, comme nous venons de voir, est ish, pour l'indicatif aussi bien que pour le subjonctif, REMARQUES SUR LES EXPLÉTIFS YC ET ho. M. Giuseppe Spata, dans son aperçu des Studj etnolo' gici de Nicolo Chetta, nous apprend (2) que seule de toutes les colonies albanaises de la Sicile celle de Palazzo Adriano conserva la particule explétive re en usage dans la (1) De Rada, p. 72. (S) Giuseppe Spata, p. 70.

— 423 — Morée. Oa en faisait suivre les pronoms personnels u, na, tif ah en disant : wre, nare, tire, dire. Une autre particule du même genre qui n*aurait cours, d'après M. Caraarda, que dans les colonies albanaises de la Sicile, serait vo ou (3o. Je trouve dans les chants publiés par ce savant (1) : D% xU Ôowcja x^wi f ptc-po je voulais l'appeler lune, nouvelle ; puis à la même page, quelques vers plus bas : D% r\ Oowcja, p«w f p«-po je voulais l'appeler jeune fille. Je lis, p. 438 : Tpi/iifâ' I f)cc p© un jeune guerrier. Je citerai encore (2) Tq\ va aéXc xcT^-po *pcTt (toi) qui nous a envoyé cette lumière, et v^^J^H^ P*p» ^«-^o f*»î>fj« tc xtvdiv dors (mon) fils pendant que (ta) mère chante pour toi. La particule pe, si elle signifie quelque chose, ne peut être que le substantif pt ou pcc, dont le sens est men^^ antmus, par exemple Pc pc animum adverto. Les expressions ure^ ^irc, moi-âme, toi-ârae, pourraient bien être comparées aux locutions hébraïques >İ/S3 mon âme, pour moi, İTİ/S3 ton âme, pour toi, etc. Quant à Po je crois y reconnaître une autre forme pour Pc, pcTc seulement, séparément; cette particule pourrait être rapprochée pour son emploi du grec y*. Mais, dirat-on, 1*0 peut-il remplacer ainsi un e primitif? Je citerai précisément le mot Po qui, dans le dialecte des Guègues, paraît se substituer à Pc œuf (aspect déterminé PHa) dont le pluriel déterminé est Perc Il est à remarquer que l'addition de la syllabe re aux pronoms albanais trouve son analogue dans deux idiomes caucasiens : Tabchase et le tsherkesse. Dans l'abchase, (1) Gamarda, appendice, p. 130. .(%) Gamarda, appendice, p. 180 et 186.

— 124 — moi se dit sa + ra^ toi wa + ra, nous ha + ra, vous sha + ra, et dans le tsherkesse nous trouvons pour sara les formes ser, sse^ sa; pour wara : uor, uo; pour hara : dehrr; pour shara : fehrr. Lui dans cette langue se dit arr, le pluriel (eux) achir^ acher (1). — C'est plutôt pour mémoire que je crois devoir ajouter que dans l'idiome des Abchases les noms de nombre de deux à dix prennent la syllabe ba (2). Elle ne fait pas partie du radical, et elle se retranche lorsque le nom de nombre est suivi de l'objet dont la quantité doit être déterminée. Le substantif exprimant cet objet est alors suivi de la syllabe ke, ainsi svi'ba deux, chu-ba cinq, s'wa-ba dix, etc., mais s'wa monatké dix roubles. Nous ne prétendons nullement établir un rapport direct entre cette particule ba et l'albanais bo. CHAPITRE V LES TROIS PERSONNES DU PLURIEL. La première personne du pluriel a, d'après de Rada, la, terminaison mi (Lecce me) au présent, laquelle, à l'im(i) Rosen, Ueber dos Mingrelische Suanische nnd Abchasische, p. 74. (2) Rosen, ibid., p. 76.

— 125 — parfait et à l'aoriste, s'abrège en m ou {i)m (1). La désinence de la seconde personne est ni (quelquefois i) au présent, te ou t k l'imparfait et à l'aoriste, et enfin celle de la troisième {é)n (Hahn ene) au présent, et in (Habn ine) à l'imparfait et à l'aoriste. Nulle difficulté pour la désinence mi de la première personne. Elle se compare au grec fi

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

— 126 — européennes, se termine en t (c'est-à-dire sanscrit tha, latin tis[^] grec tc) (1), est m au présent actif et passif dans l'albanais; elle est ni, non seulement à l'indicatif, mais encore au subjonctif; elle est ni aussi à l'impératif actif et passif. J'ajouterai que dans le tableau synoptique dressé par M. Rossey la seconde personne pluriel de l'imparfait et de l'optatif appelé par lui imprecativo se forme également, sinon en ni, au moins en t. De kendonj je chante, Rossi forme : IMPARFAIT. 1^{re} pers. sing. kendoiscna ou kendoiscem. plur. kendoiscitn, 2. kendoisci. 3. keodoiscin. De banj je fais : 1^{re} pers. sing. baism ou baismem» plur. baiscim ou baiscna, 2. baisci. 3. baiscin. OPTATIF (AUTREMENT SUBJONCTIF AORISTE). 1^{re} pers. sing. kendofscia {une moi). 1^{re} pers. plur. kendo fscim (na). 2^e pers. plur. kendo f m (ju), 3^e pers. plur. kendo fscin (atà). De banj je fais : 1^{re} pers. sing. bafscia (une). 1^{re} pers. plur. bafscim (na). 2^e pers. plur. bafscin (atà), 3^e pers. plur. bafscin (atà). (1) Il n'y a qu'une exception, celle de la seconde personne pluriel du parfait sanscrit, par exemple tul'ud'a vous avez frappé, de la première personne singulier tutôda. ^

— 127 CHAPITRE VI DE LA SECONDE PERSONNE DU PLURIEL. La désinence ni n'est pas la seule caractéristique de la seconde personne du pluriel; elle se distingue aussi quelquefois par Vapopbonie, ce qui était arrivé déjà à la seconde personne du singulier, par exemple : shës je vends, première du pluriel shessémi, deuxième shilteni; ngas je chemine, première du pluriel ngassemi, deuxième ngchinni; app je donne, première du pluriel appemi, deuxième ipni; éo et éo^{^^} je vois, première du pluriel so[^]emiy deuxième éix[^]i ou sini, troisième éoxene; doua je veux, première du pluriel douami, deuxième doni ou ctoi, troisième douane; vê je pose, première du pluriel vèmi, deuxième viri ou vini, troisième vé7ie (4); enfin kam j'ai, première du pluriel kemi, deuxième kîni, troisième kâne, et jam je suis, première du pluriel jérni, deuxième jmi, troisième jâne. Bopp essaie d'expliquer Vn de la seconde personne du pluriel comme une corruption d'un t primitif (2). A cette fin il cite le nom de nombre neuf qui, dans le lithuanien, se dit dewyni, dans le slave devanlj. Un exemple ana(1) Hahn, p. 80 et suiv. (S) Bopp, p. 11.

— 128 — logue, emprunté à Talbanais même, est cité par Camarda (1). Le tosque v(îc<7c ou Si^t ou ^cVe j'allume, fait viZ dans le dialecte de Scodra. Puis Bopp propose une autre conjecture. La première forme de la seconde personne du pluriel aurait été tani, teni, puis Uni ; elle aurait été mutilée et, après la suppression de la première syllabe, m seul serait resté. Le dialecte védique présente, en effet, à la place des désinences iha et ta, les formes allongées de thana, iana (même thanâ, tanâ). Tha ou ta étant tombé, na se serait affaibli en ni, comme ma en mi. Des suppressions de syllabes entières n'ont rien qui doive nous étonner dans un idiome comme l'albanais. Vn même de la seconde personne du pluriel disparaît quelquefois comme dans doi, vous voulez, pour doni; Ooc vous parlez, pour Oove ; dans kjaji pleurez, pour kjani (2). D'après Hahn, la deuxième personne du pluriel au présent du passif se formerait même toujours en ii pour ini, avec suppression de Yn intermédiaire, peut-être par analogie avec la seconde personne singulier qui n'a pas d'n et se forme en ie (3)? L'élimination du t, qui constitue un changement bien plus violent, se rencontre aujourd'hui dans plusieurs dialectes italiens. Ainsi, le peuple dit à Florence fahe et dihe pour fate et dite, remplaçant le t par une simple aspiration, tandis que le Bolonais dit mettii pour mettete (4-). On pourrait admettre l'une ou l'autre des explications de Bopp s'il y avait un seul, un unique exemple d'un t (1) Gamarda, p. 258. (2) Id., ibid. (3) Hahn, p. 65. (4) Gamarda, p. 302.

— 129 — conservé à la seconde personne du pluriel présent, comme il s'est réellement conservé dans les deux prétérits de la langue. Or, cet exemple n'existe pas, et c'est ainsi que croule tout l'échafaudage de preuves péniblement accumulées par le célèbre indianiste pour établir Torigine indoeuropéenne de la conjugaison albanaise. En effet, cette origine, comme nous venons de voir, ne saurait être prouvée pour les trois personnes du singulier ni pour la troisième du pluriel. Quant à la désinence de la seconde personne du même nombre, elle appartient à l'albanais seul. Reste la première du pluriel en -mi que cet idiome a en commun non seulement avec les langues de souche sanscritique, mais encore avec celles de nombre de peuples de race finnoise. Ce n'est pas tout. Les désinences pronominales ne s'accordent nullement en albanais avec les formes primitives des pronoms personnels. A l'exception de quelques verbes qui forment la première personne singulier en -m et la troisième en te, ni le j de la première dans les thèmes vocaliques, ni l'apophonie qui se fait jour dans la deuxième et la troisième personne de quelques verbes qui du reste sont réguliers, ne rappellent les formes des pronoms indépendants au singulier : ou ou oune, H ou tij, aï ou alij. De même les désinences plurielles mi m, ni i, ne n, n'ont guère de rapport avec les na, les yu ou you, les atà et les chetà des pronoms indépendants ou, H, aï au pluriel. Il est inutile d'ajouter que la concordance n'est pas non plus absolue dans les langues indo-européennes. Rappelons seulement que des différences considérables se remarquent aussi entre les formes des pronoms et les désinences de la conjugaison dans les idiomes finnois. Que l'on compare : 9

— 190 — PRONOMS PERSONNELS AU SING. DÉSIGNENCES
DU VERBE AU SING. PRÉS. 1. mi-nà moi (1). 1. Saa-nje prends. 2. si-nà
toi. 2. Saa-t tu prends. 3. hà-n lui et elle. 3. Saa il prend. PRONOMS
PERSONNELS AU PLUR. VERBE. DÉSIGN. PLUR. AU PRÉS. 1. me
nous. 1. Boa-mme nous prenons. 2. te vous. 2. saa-tte vous prenez. 3. he ils
elles. 3. sao-vatt (2) ils prennent. En magyar les formes des pronoms
personnels sont : en moi, le loi, 6' lui ; mi nous, H vous, 6k ils. Voici
maintenant le paradigme d'un verbe magyar au présent (aspect indéfini) :
Sing. 1. var*o-J(r j'attends (3). 2. var-sz tu attends. 3. mr il attend. Plur. 1 .
var-unk nous attendons. 2. var-tok vous attendez. 3. var-nak ils attendent
(4). La concordance paraît plus sensible dans l'aspect défini (conjugaison
objective) formé par l'addition des pronoms possessifs. On dit en magyar :
Atya-m mon père. Aiya-nk notre père. Atya-d ton père. Atya-tok votre père.
(1) Grammaire finnoise, par Ujfalvj et Herzberg, 1876. (2) Saavat rappelle
«le participe saava prenant, comme [^]fTovrt rappelle [^]7&>v pour Xsyovr.
(3) Ujfalvj, Éléments de grammaire magyare[^] p. 52. (4) Le k est signe
distinctif du pluriel en magyar, comme dans d'autres langues finnoises. \

- 131 — Aiu^ son père. Atya-yok leur père. Alya-im mes pères. ' Alya-ink nos pères. Atya-id tes pères. Atya-itok vos pères. AtyO'i ses pères. Atya-ik leurs pères (1). Que l'on compare avec ces désinences celles de la conjugaison objective : Sing. 1. var-om-lak }e l'attends. 2. var-od tu l'attends. 3. var-ja il l'attend. Plur. 1. var-juk nous Tattendons. 2. var-jatok vous l'attendez. 3. var-jak ils l'attendent. Dans la langue des Ossètes, il y a très-peu de rapports entre les pronoms personnels et les désinences du verbe ; dans celle des Suano-Colques il n'y en a pas du tout (2). Faut-il croire que ces langues avaient deux ordres de pronoms, l'un destiné à indiquer les personnes d'une manière absolue, l'autre à desservir, pour ainsi dire, le verbe? Faudra-t-il admettre quelque chose de semblable pour l'albanais? En attendant que d'autres fassent connaître leur avis sur cette question, nous allons ouvrir le nôtre,, qui n'est encore qu'une conjecture. A l'origine, les Skipétars ne semblent pas avoir éprouvé le besoin de donner des désinences aux verbes et avoir préféré exprimer la notion de la personne par les pronoms personnels indépendants. Mais lorsque, plus tard, ils commencèrent à subir l'influence de la grammaire indo-européenne, ils auront introduit la flexion même dans les temps qu'ils ne lui em(1) Ujfalvy, p. 43. (2) Rosen, Ueber dos Mingrelische, etc., p. 61 et 65.

— 132 — pruntèrent pas ; seulement cette flexion devait avoir un caractère original. Ils auront eu recours à la fois à l'apophonie dont se servent les langues teutoniques généralement, le grec et le latin fréquemment, — et à des suffixes nouveaux qui devaient désigner — au pluriel au moins — la notion du verbe aussi bien que celle de la personne. Ces suffixes, ils pourraient bien les avoir choisis parmi les particules qui marquent le lieu (et même le temps), en raison du lien intime qui unit ces petits mots aux pronoms primitifs. C'est ainsi que nu veut dire là, mi juste au moment, vjou v et vJé v là, voici, n et vavc maintenant, vjo et vjoTTa ecco! Anni a le même sens (1). On peut y ajouter ja certainement, ou encore ja, jajSova voilà (2); enfin l'interjection i, ii qu'il ne faut pas séparer absolument, croyons-nous, du pronom de la troisième personne ou de l'article masculin. On comprend fort bien que cet t, avec sa vertu démonstrative bien connue, uni à Xn adverbial (s'il est permis de s'exprimer ainsi), ait pu désigner la seconde personne du pluriel, surtout au présent, comme p pourrait servir à indiquer la première. On comprend aussi que Vi se soit affaibli en e à la troisième personne du pluriel, les individus ou objets n'étant pas désignés du doigt. Puis la particule ja, réduite à un simple j, a pu donner du relief à la première personne du singulier dans les thèmes vocaliques qu'on avait fortifiés par la liquide n. Enfin cette liquide elle-même, qui servait à la formation d'un si grand nombre 0) Girolamo de Rada, Poe\$ i alhanesi, p. 7!2, Anni Vi veite^ traduit ora ora ecco parti» (2) Gamarda, p. 311 et 324.

— 133 ^ de présents, ne marquait-elle pas d'abord la durée, n'était-elle pas une forme mobile et variable sans doute, abrégée assurément de l'adverbe ni, nani, dont le sens est maintenant? (Comparez encore ta-ni, vjifu, etc., etc.)

CHAPITRE VIII DE LA FORMATION DES TEMPS ET DU CLASSEMENT DES VERBES. De l'Imparfait. C'est, selon nous, le mérite de M. de Rada d'avoir fait connaître la vraie forme de l'imparfait et d'avoir rendu possible ainsi l'explication d'un des points les plus obscurs de la conjugaison albanaise. Cet imparfait prend à l'indicatif les désinences suivantes : singulier 1. nja, 2. nje, 3. nej ; pluriel 1. njim, 2. njit, 3. njin^ et au subjonctif singulier i.ja.^je, 3. nej; pluriel l.jm, 2. Jiï, 3. ;m. Comment se fait-il donc que Hahn ne connaisse qu'une seule et même forme pour l'indicatif et le subjonolif, et que cette forme se trouve être celle que de Rada assigne au subjonctif de préférence? Que l'on juge : l'imparfait chez Hahn se conjugue de la manière qui suit : Sing. 1. TrXjox-t-ji. 2. TT^jox-i-je. 3. ttXJox ou 7rXj«x-t-j«/i. Plur. 1. 7rXJ«x-t-j«/i. 2. 7r)j«x-t-J6Te. 3. 7rXj«x-e-j«vi. /

— 134 — Hahn n'avait pas une connaissance aussi intime des vieilles formes de la poésie des Skipétars que le savant Albanais de Demetrio Corone, et il ne se rendait pas assez compte de l'action corrodante exercée par la voyelle i sur des liquides comme l et n. D'un autre côté, on comprend fort bien que l'instinct de la langue se soit servi de la différence qui s'établissait avec le temps entre des formes entières et intactes qui tout d'abord avaient été réservées à Vindicatif, et les formes amollies par deux j exprimant si bien le vague du mode de l'incertitude. Si l'on veut se faire une idée juste de cette différence, il faut comparer l'indicatif et le subjonctif du verbe jam je suis, tels que ces modes ont été constitués à l'imparfait par M. de Rada, d'après les formes en usage chez les poètes et prosateurs albanais : IMPARFAIT INDICATIF. IMPARFAIT SUBJONCTIF. Sing. 1. ishënja ou jesh j'étais. Sing. 1. të i\$hëja, jeshia ou ija. 2. ishn^e onjeihenje» 2. të ishie ou ije, 3. ish. 3. t*ish. Plur. 1. ishenj'm OM jeshim. Plur. 1. fiskëjim, jeshim ou iim. 2. ishënjiU 2. fishëjit ou iit, 3. ishënjin. 3. fish^in, ijin ou Un. M. de Rada a soin d'ajouter que les formes secondaires du subjonctif imparfait prennent, dans le langage usuel {parlar commune) ^ la place de l'indicatif, et il cite deux exemples où iim signifie « nous étions », et Un « ils étaient » :> (1). Nous reproduisons maintenant les trois paradigmes que M. de Rada nous donne de verbes à l'imparfait : (1) Ne citons ici qu'un seul des deux exemples: Shuufn vasha të mira Un, mots que de Rada traduit : Moite fanciulle nobili erano.

The text on this page is estimated to be only 19.24% accurate

— 135 — l«r thème. ^ Ljaanj je lave. Impératif Ijan-j, SiDg. 1. ^jà-^ja ou Ijâ-ja (lavava ou lavas»), 2. Ijâ-nje ou (/à-j^ 3. Ijà-nej. Plur. 1. /jd-n/ttn ou Ijà^jim, 2. ^a-r^'M ou {;a-;it. 2. Ijâ-fijin ou Ijâ-jin, 2« thème. — I(;«d je laisse. Impératif Ijé, Imparfait. Siog. 1. {/^-n/'a ou Ije-ja (lasciava ou to^ciassi). 2. //ë-îyV ou (;^;-;>. 3. Ijë'ij ou (;^tf-y. Plur. 1. Ijë-fijim ou Ijë^im, 2. ô'^^i^ ou (;ë-ji(. 3. îjê'njim ou (/^jj'm. 3« thème. — X)a(; je sors, delj tu sors. Impératif dilj sors. Imparfait Siug. 1. àUj-ë-nja ou dilj'ë-ja (usciva ou usctssi). 2. dilj'ë-nje ou âUj-ë-je. Plur. 1. dilj'ë'njim ou dilj'è-jim. 2. diijë'njU ou dHj'ë-jiU 3. diljënjin ou dilj-ë-jin. • CHAPITRE IX LES VERBES FAIBLES. Notis sommes convaincu que l'insertion de la lettre n suivie d'un j a eu pour but d'ajouter la notion de la durée à celle du passé; car cette insertion ne se retrouve pas à é

— 136 — Taoriste, tandis que les désinences pronominales de ce dernier ne diffèrent guère de celles de l'imparfait. Nous avons déjà dit plus haut que les deux lettres nj nous paraissaient se rapprocher des particules nani, ni, njen, etc. On comprend alors comment ces mêmes lettres[^] ajoutées au thênâe du verbe simplement ou à Taide de la ligature e ou i, aient pu, après suppression des désinences pronominales, servir à marquer plus fortement la notion du présent, par exemple Ijipenj je demande, taxinj je promets. On n'est pas étonné de voir que cette amplification se soit étendue ensuite à tous les thèmes verbaux terminés par une voyelle, par exemple frii-nj je souffle, riuinj je regarde, shchelkenj je resplendis, kerkonj je recherche; c'était un moyen de les soutenir, de les protéger, de les revêtir. Tous ces thèmes font partie de la classe des verbes qu'on pourrait appeler les verbes réguliers ou faibles, leur voyelle radicale restant la même à l'aoriste, à l'impératif et au pat*ticipe, et n'admettant pas l'apophonie au présent. Il y a, bien entendu, beaucoup de verbes qui, sans prendre les lettres nj au présent, se trouvent dans le même cas, par exemple irXjax je vieillis, gjas j'imite, et le nombre si considérable des thèmes en os et is tirés de l'aoriste des verbes grecs en ow, ovw, tw, «î[^]w, etc. La plupart de ces verbes sont, comme de raison, d'origine relativement récente (1). (1) M. le consul Dozon cite dans sa grammaire (p. 25i) des verbes qui peuvent prendre la forme simple ou la forme revêtue : x[^]p ou x[^]P^{^^}J je monte, Ijip ou Ijipenj je mendie. Il n'aurait pas dû leur assimiler ikenj je pars, sous prétexte que ce verbe fait ika à Taoriste ; la désinence enj n'appartenant qu'au présent et à l'imparfait. Il n'y a pas de forme ikj au présent.

— 137 Remarque. — La forme que Rossi donne à l'imparfait albanais n'est autre chose que le thème du verbe composé avec l'imparfait du verbe substantif conjugué par lui de la manière suivante : Sing. 1. iscna ovLJscm. S. isce. 3. iset. Plur; 1. iscim ou iscna. 2. Uci. 3. iscin. De là du thème kendo ^ présent ketidonj je chante : Siog. 1 . kendo-iscna ou kendo-iscem, 2. kendo-isce. 3. kendo-ike ou kendO'te, Piur. 1. kendO'iscim ou kendo-iscna, 2. kendo-isci. 3. kendo-iscin. Ou bien du thème ba^ présent banj je fais : Sing. 1. baiscna ou baiscem. 2. baisse. 3. ba-ike ou baa-te. Plus. 1. baiscna ou baiscim. 2. baisci. 3. 5aisdn. Deux choses frappent dans l'imparfait de Rossi : le maintien de l'ancienne désinence ni à la seconde personne du pluriel, dont il a été question plus haut, et l'étrangeté de la désinence ike alternant avec celle de -te à la troisième personne du singulier. On peut considérer ce te comme le reste de isht ou ishte il est, ou encore comme le pronom démonstratif. On se souvient que Hahn aussi admet deux formes pour la troisième personne singulier du même temps : wXjax et TrXjaxrc (1). Quant à ike il se dit certainement pour isht. Ce qui le prouve, ce n'est pas seulement la permutation admise quelquefois dans l'albanais entre s et k, par exemple ^des je meurs, aoriste dikja, participe dekoure. C'est encore la conjugaison de l'imparfait (1) Hahn, p. 69. i

— 138 — dans le grec moderne, au moins dans un de ses dialectes les plus anciens, le tzaconien (1) : Sing. 1. [^]fxa j'étais. 2. eaa. 3. exn pour vivn. Plur. 1. êfiaV. 2. erTaï. 3. rjyxn ou vifoïM pour [^]vnj. D'après Deville, le r se change fréquemment en k dans ce dialecte devant n ou i. Rappelons pour mémoire que la troisième personne pluriel du présent est inà dans la langue des Ossètes, et que cet in[^] paraît s'être substitué à un inti, anti plus ancien encore (2). Voici le paradigme d'un verbe ossète au présent, par exemple du thème kdn faire : Sing. 1. fc*antn je fais. 2. k*ani\$, 3. lc*ani. Plur. 1. k*anam. 2. k*anut\ 3. k*aniné. Il n'y a plus que peu de chose à ajouter pour caractériser la conjugaison du présent des verbes faibles. 1° La désinence -7ii de la deuxième personne du pluriel se joint directement au thème. La raison en est simple. Parler à quelqu'un à la seconde personne, c'est presque l'apostropher; or l'apostrophe lient du vocatif et quelque peu de l'impératif, et comme telle elle affectionne les formes les plus courtes. 2® La première et la troisième personne du pluriel ajoutent leurs désinences mi et {e)n à celle de la première du singulier. La conjugaison complète du pluriel est donc : i. Ijipenj-ê'Mi, 2. Ipp-'é-ni, 3. Ijipenj-e-n. Seulement à la première personne du pluriel nj peut être retranché, et on peut dire Ijip'ë-mi au lieu de Ippenj-ë-mi, (1) Deville, Étude du dialecte tzaconien, p. 1H. (2) Rosen, Veher die Ossetische Sprarhc, p. 16, 17.

— 139 — Nous présentons maintenant quelques paradigmes du présent des verbes faibles : Sing. 1. Ijachrê^j ou Ijagehi9^e Siog. 1. shkof^e e patte (1). baigne. 2. }jagch-èn. 2. zhkon. 3. Ijagch'èn, 3. ihkon. Plur. 1. Ijagchenj-ëmi, ^jagchenjem 1. shkorij-ëmi, 8hk(mjemovL ou Ijagch'ëmù shkommù 2. Ijagch'ëni. 2. shkonni. 3. Ijagchenj-en. 3. shkonjen. Sing. 1. TrXjox (2) je vieillis. 1. lùjoat. 3. Tr^jjox. Plur. 1. làjotx-tiu (plutôt ëmtf). 2. TT^jjax-ve. 3. frXjoex-evc (plutôt m pour enef), » 3. L'aoriste des verbes faibles peut se former sans doute à l'aide de désinences qui, malgré leur extrême simplicité, indiquent à la fois la personne et la notion du passé (sing. -a, '6, 'i, plur. m, t{e}ⁿ[e]). Toutefois il se forme encore, notamment dans des thèmes terminés par une voyelle^e moyennant l'insertion avant les désinences indiquées d'un T, d'un v ((3) ou d'un r. Mais la voyelle radicale du verbe ne cesse pas de rester la même; elle n'est pas sujette à l'apophonie comme celle des verbes forts. (1) De Rada, p. 70. (2) Hahn, p. 69. f

— 140 CHAPITRE X DES VERBES FORTS. Le groupe considérable en albanais des verbes forts renferme trois subdivisions : 4 . La première est celle des verbes qui changent leur voyelle radicale à l'impératif en i et à l'aoriste en o. L'apophonie atteint en même -temps plusieurs personnes du temps présent; mais il est difficile ici de fixer une règle. Les thèmes se terminent par toutes les consonnes possibles, surtout par X, p, ô, x — même par ^; mais ce sont là des cas rares. La voyelle radicale de ces verbes au présent est généralement la diphthongue « ; mais on y trouve aussi a. Si l'on considère que les thèmes en X et p peuvent former le pluriel de l'aoriste en ova en place d'o, on arrive à ce résultat que ces verbes parcourent dans leur conjugaison presque toute l'échelle des voyelles. Voici un petit tableau de quelques-uns de ces verbes et des modifications que leur fait subir l'apophonie : PRESENT. Mbiel je sème. Piel j'enfante. Vielj je vendange. IMPÉR. AORISTE. PARTICIPE. mbiel. mbôla, mbjéle. pilj, pôla(!^\,poualrà pjéle. eijf^olm). vilj, vola. rjéle. >

— 141 — • PRESENT. IMPÉR. AORISTE. • PARTICIPE. Vier je suspend. Diegch je brûle. Piech je fais rôtir. Dre[^] je tords. viir. digj. pik, drtS. vâra. dôgja. pokja. drô[^]x. vjerre. degjoure. pekoure. dre[^]oure. Dalj je sors (2« p. (fe(/). Marr je prends (2« p. tnerr). dilj. mirr. dôla. môra (pi. arme.) moudalljeeXdalljoure, mare et môre. Voici les paradigmes ie cette classe de verbes au présent d'après Hahn (1) et M. de Rada(2) : Sing. i. pid j'enfante {oune). 2. piel {H). 3. piel (aï). Plur. i. pjelême. 2. pilni ou pt7t. 3. pjelêne. Sing. 1. dre[^]ie tords (oune). 2. dre[^] (ti). 3.[^] dre[^] (aï). Plur. 1 . dreZëmi ou dre[^]ém. 2. drtSëni. 3. dreSên. 2. La seconde subdivision des verbes forts est formée par la curieuse classe des thèmes en as et en es. Ces verbes changent au singulier Vs de la première personne en ty et au pluriel l'[^] disparaît à la seconde personne. La voyelle a des verbes en as devient e à la deuxième et troisième personne du singulier, i à la deuxième du pluriel. L'impératif des verbes en es prend i, par exemple shit vend, shersit frappe. Ceux en as peuvent également prendre i; mais à côté de formes comme ngchit chemine, approche, de ngas et de vril tue, de vras, on trouve nga, vra. C'est ainsi que ngas peut faire[^] à l'aoriste ngava et ngitta; mais vras fait seulement t;rat;a. 0) Hahn, p. 71. (2) De Rada, p. 7i.

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

— 148 — Voici la manière de conjuguer le présent des verbes en as et en es : Sing. 1. n^os j'approche. 2. ngchèt. 3. ngchet. Plur. 1. ngassémoungassem* 2. ngchinnû 3. ngassen. Sing. 1. 5⁵ je vends. 2. shet, 3. shet. Plur. 1. êhessënUonshessem. 2. shittëni. 3. \$he\$\$en. Pour se faire une idée juste de ces verbes, il faut comparer leurs présents à leurs aoristes et à leurs participes (1). PRÉSENT. Verras je bêle. Vras}e tue. Bertàs je crie. Bljegras je bêle. Qërràs (ou Serrés) j'appelle. Këlàs j'enterre. Kertêàs je retentis. Ngas j'approche, je touche. Pellàs je rugis. Peltsds je crève. Shkàs ou shJçjés je glisse. Phljds je parle. X0t

PRÉSENT. hjés (caco). Dshrés je deseends. Pies ou jpyés je demande. Prés j'attends. Prés je coupe. Shés je Tends. Ghersés je frappe. - 443 — Verbs on es. AORISTB. PARTICIPE. ijeva, Ijere, dshritta. dshrittoure. pyetta. pyeUoun. pritta* prëva. shilta. chersitta. prittoure. prère. shUture. chertittoure. IMPÉRATIF. dsbrit. put (1). prit, prit. shU. chersit. Un coup d'œil jeté sur les verbes en-as phljas, yoximbas et perkas, vous instruit que leurs véritables thèmes sont phil onphalf youmb, perk ou prek; que la syllabe as^ a, par conséquent, un caractère purement forraatif, c'est-à-dire qu'elle sert, exactement comme Yn joté (nj) précédé des voyelles a a e i, k distinguer le présent et l'imparfait de ces verbes de leurs aoristes et optatifs. Vs lui-même ne paraît être qu'un t adouci, adoucissement qui fait ressortir davantage la première personne, quoiqu'au pluriel Vs ait gagné aussi la troisième personne. On peut donc supposer qu'à l'origine on disait non seulement pheljatf xo^^bat, perkat, mais encore bertat, kelaty etc. Celte syllabe at est d'origine pronominale; elle signifie celui-ci, ceci, comme ate dans atsy^ere dans ce moment-ci, tout de suite, ou comme dans atje, aiyy là-bas. Lorsque l'a s'est transformé en ^ et le / en s, la signification primitive du pronom s'était perdue depuis longtemps. La syllabe as constituant le dernier déterminant du verbe, a attiré l'accent sur elle et a affaibli souvent et fait disparaître la voyelle (1) De Rada présente de pies je demande, les formes suivantes: aor. piejtay impér. piej. 11 voit dans pies, piéj un verbe faible.

— 144 — radicale du thème. Cela est manifeste non seulement dans phljas, aoriste pholja[^] mais encore dans kelâs pour kulâSy aoriste kalla ou kalta, pellâs pour pallâSy aoriste pala; peltsâs pour palsâs ou mieux platsâsy aoriste pljasa (comparez l'allemand platzen), Qerrâs ou Qerrés pour Qyrrâ[^]y aoriste dyrra ou Oyrta. Dans vrâva de vras et ngâva de ngasy la suppression de l'[^] semble indiquer que vra et nga étaient les thèmes primitifs de ces verbes. Il en sera de même des verbes en- es Sjes caco et prés je coupe (grec wpc»). Quant à ceux qui forment leur aoriste en -/a, un doute peut subsister. Le t est-il radical, et dans ce cas Va de la désinence ne serait-il pas la seule désignation de l'aoriste ? Ilahn a fait figurer à tort parmi les verbes en [^]es les thèmes [^]des ou des mourir, et Ses allumer; car le premier fait à Taoriste dikja et au participe dekoure ; le second présente les formes Seza, Sezoure. M. Camarda fait, en outre, remarquer justement (1) que les verbes en -es qui ne transforment pas leur s en t k Taoriste le conservent pareillement au présent. Ce sont des verbes d'origine grecque tels que irapxaXéc (gr. cxaXiaa), iyxakécÿ même cv[^]tcç, scod. tvtt[^] (gr. cvtyîfii) je pardonne. C'est ainsi que sos je termine, kjass j'aborde, formant à l'aoriste sosa, kjassa[^] gardent naturellement leur s à toutes les personnes du singulier et du pluriel. Il en est de même de la plupart des verbes en ic et o? venant des verbes grecs en -/w, -tÇw, -o«, etc. Cependant M. Camarda cite 6peç, qui fait à la deuxième et troisième personne du singulier Opcr et XjaGt; qui, aux mêmes personnes, faitXjaGir. Il est vrai que pour (1) Camarda, p. 252.

— 145 — Hahn, ce dernier verbe s'écrit XjoOcV en tosque ; — il réserve XjaiSiç (sic) pour le dialecte guègue. Les verbes en -oç sont réguliers, à l'exception de : 1 . mvUç je mène paître, 2. xouXor, 3. xojXot, pluriel 1, xouXoacfAc, 2. xouXoTvc ou xouXovi, 3. xouXo7(7cv. L'aoriste et le participe sont réguliers : xouXora, xouXoroupc. D'après Hahn, Xjoç je joue, forme son présent et son impératif comme xouXoç ; mais son aoriste, son participe et son passif dérivent du thème Ijouainj. DE l'imparfait DES VERBES FORTS. • L'imparfait des deux classes de verbes forts examinées par nous subit l'apophonie à la troisième personne singulier et pluriel. 11 présente de plus aux autres personnes, à côté des formes régulières, des formes syncopées. Nous donnons ci-dessous les paradigmes de l'imparfait des verbes piel j'engendre, et vrasîe tue. Formes pleines* Form. syncop. Formes pleines. Formes sync. S. 1 . pjelinja ou pjelija. pjéla . S . 1 . vrasinja ou -ija . vrasa . 2. pjelinje ou pjelije. pjéle. 2. vrasinje ou ije, vrase. 3. pil ou pille. 3. vris. P. 1 . pjelivjem ou pje- pjelem . P. 1 . vrasinjem ou ijem, vrasem . Ifjem, 2. jijelinjet onpjelijeL pjelle. 2. vrasinjel ou -ijeL vraste. ^,pUne. S.vrilne. « TROISIÈME CLASSE DE VERBES FORTS. Cette classe comprend plusieurs groupes de verbes réellement irréguliers. Le premier est celui des thèmes 10

— 146 — qui se terminent par deux voyelles (1); tels sont Ijee je laisse, Çee je commence, shtie^e jette, shpie^e conduis, vee je place. Ils restent invariables au présent indicatif, et ils prennent un r à la troisième personne singulier du présent subjonctif. Ces verbes subissent Tapophonie à l'aoriste : vee, zeCj shtie, shpie prennent la voyelle u (ou) et font vourUf[^]oura, shtoura (ou shtiva)y shpoiira. Mais Ijee fait Ijashe, doua j'aime fait dèsha; enfin OofA je dis, dont Tm n'est pas radical, fait Qee ou Qashe. Le second groupe est celui de verbes à thème double. Tels sont : bie^e tombe, aoriste ree ou rashe; vii je viens, aoriste er^a; sho ou sho-[^] je vois, aoriste pee ou pashe[^] patshe; app je donne, aoriste \$ashe; x

— 147 — voyelle radicale est flottante {e ou o[^]) fait à l'imparfait [^]she (1). Vee je place, forme la deuxième du singulier de l'impératif de l'aoriste vourra; il fait vourre; mais la deuxième du pluriel est identique à celle du présent, vini ou viri. L'impératif de bie, au contraire, à la deuxième personne du singulier, est formé exactement comme l'imparfait : bjere; la deuxième du pluriel ne diffère pas de celle du présent : bini ou biri. L'impératif de cSouaje veux, est: sing. 2. douaij, plur. 2. douani ou doni; celui de Oom je dis : sing. 2. Oom}', plur. 2. Bouani, Qani ou Qoi, enfin celui de i;}}* je viens, est formé d'un autre thème {eo, «V), sing. 2. ea, eja; plur. 2. êni, êjani. La plu& étrange, sinon la plus irrégulière des conjugaisons, est peut-être celle du verbe vête je vais (latin bitere, qui se retrouve dans arbiter). PRÉSENT. Sing. 1. 2. 3. me. 1. vèmi. 2. vèni, 3. veiM. DIPARFAIT. Sing. 1. veja (pour venjaf), 2. veje. 3. mn ou vente; vij ou vijte. Plnr. 1. vejem. 2. t7[^]>(« 3. vijne, AORISTE. Sing. 1. vaita. 2. vait[^]. 3. vaf[^]. Plor. 1. vaitm ou t?am. 2. vaitUe ou vato. 3. vaitine ou van[^]. (t) U en résulte que l'imparfait a les allures d'un aoriste, au moins ({uant au singulier. Dans ce cas, la modification de la voyelle radicale constitue la différence principale entre les deux temps.

— 148 — L'impératif est formé d'autres thèmes. Thème et\$. Sing. 2. etse. Plur. 2. etseni. Thème x^{td}. Sing. 2. x^{ide}. Plur. 2. x^{iⁱ}Gomme on vient de le voir, nous avons placé la plupart des verbes irréguliers dans la troisième classe des verbes forts. CHAPITRE XI DE L'AORISTE. L'aoriste des verbes de toute classe affecte des formes différentes. Dans les verbes faibles il conserve intacte la voyelle radicale ; dans les verbes forts il la modifie généralement, lorsque le présent, l'imparfait ou l'impératif ont été atteints de l'apophonie. A cette règle on ne trouvera qu'un petit nombre d'exceptions, telles que x^{~~~~~}j[^] perds, aoriste x^{~~~~}ba; puis parifii les verbes en as et ea eSf ceux qui prennent « exclusivement j[^] va k l'aoriste, comme vras, vrava; ^jes, \$jêva, près, prêva. Lorsqu'oa fait abstraction de l'apophonie, on remarque que l'aoriste peut se terminer en -a, en -to, en -va et en -ra. Nombre

— 149 — de verbes peuvent, comme nous verrons plus tard, prendre indifféremment deux de ces formes -ra et -ta, ou bien va et ta^ etc. En considérant ensuite que ce sont surtout les thèmes terminés par une consonne qui prennent la désinence simple 'uÿ que les thèmes terminés par une voyelle sont enclins à s'adjoindre deiuc lettres {ta, va, ra) à l'aoriste et deux autres au présent (nj), on est arrivé à faire de la désinence du thème le critérium du classement des verbes. Malheureusement beaucoup de thèmes qui se terminent par une consonne n'en prennent pas moins au présent la syllabe formative inj, par exemple taxinj je promets, aoriste taûoa; veshinj j'habille, aoriste vesha (1); d'un autre côté, des verbes tels que vras, ijes, près, prennent -va à l'aoriste, sans parler d'autres verbes en as et es dont on ignore si les aoristes sont formés en a ou en ta (voir plus haut, p. 144). § 1.

— DES AORISTES EN a ET EN ta. Le classement des différentes formations et la conjugaison même de* l'aoriste présentent d'autres difficultés. A première vue on serait disposé à admettre que la désinence d'aoriste ta n'appartient qu'aux verbes qui, au présent, se terminent en nj précédé d'un a ou d'un i accentués, par exemple friinj je souffle, aoriste fritā; ruanj je regarde, aoriste ruata; maanj j'engraisse, aoriste maita; porsinj j'ordonne, aoriste porsitta. Il est vrai que de Rada donne cette désinence aussi^ au pluriel du moinSy à une foule de (1) De Rada, p. 62.

The text on this page is estimated to be only 28.80% accurate

— 150 — thèmes qui se terminent par une consonne. Si on ne le tait pas, la première et la troisième personne pluriel de Faoriste et du présent ont grande chance d'être confondues, tellement leurs formes sont semblables. Que l'on compare chez Hahn : PRÉSENT. AORISTE. Sing. 1 . 7r>jax je vieillis. Sing. 1 . 7r)jax-a j'ai vieilli. 2. TrXjax. 2, 7r)jax-s. 8. 7r)joex. 8. 7r)jax-£ OU frXjocx-ou. Plur. 1. 7r>jaxtp«. PluP. 1. 7rXj«x-ftt. 2. TrXjax-vt. 2. 7r)jax-T«. 3. TrXjoxeve. 3. TrXjaxvs. Dans son tableau synoptique des verbes albanais, Rossi ne conjugue pas différemment le présent et l'aoriste du verbe li^ je lie. PRÉSENT. AORISTE. SiDg. 1. 2. 3. liS. SiDg. 1. laoi. 2. Be. 3. li\$î. Plur. 1. lihm, Plur. 1. li^em, 2. Bini, 2. Bete. 3. Bin. 3. Ben. Rossi conjugue d'après le même système patta ou pacc (sic), aoriste du verbe auxiliaire kam j'ai, différemment de M. de Rada, qui introduit au pluriel la désinence ta. Que l'on compare : Rossi. De Rada. Sing. i. pam ou pacc j'ai eu. Sing. 1. patta onpash. 2. patte. 2. patte. 3. patti ou pat, 3. patti ou pat* Plur. 1 . patme ou pattim. Plur. \ . patte-t-im. 2. patU. 2. patte-t-it. d. pctne ou patin. 3. patie-t-in.

— 151 — M. de Rada est d'accord avec tous les grammairiens albanais dans la conjugaison de Taoriste des verbes dont le thème se termine par une voyelle; il conjugue, comme eux¹ Ija-ita je lavais, 2« pers. Ija-ite, 3« pers. Ijaiti; plur. i. Ijaitim, 2. Ijaitit, 3. Ijaitin (1). Il conjuguera, comme eux, le singulier de l'aoriste du verbe Ijagch baigner : i. Ijagcha, 2. Ijagche, 3. Ijagchi, mais au pluriel il dira: 1. Ijagch'ë'iim, 2. Ijagchëtity 3. Ijachëtin, et non simplement : Ijagchim, Ijagchit, Ijagchin. Faut-il citer d'autres exemples? De shës je vends, il forme avec tout le monde l'aoriste : 1. shittUy 2. shitte, S. shitti, mais au pluriel il conjugue (2) : 1. shitt-ê-timy 2. shitt-è-tity 3. shittetin. De même de vie\$ îe pille, aoriste vo^a, 2. voie, 3. voit ou voi; plur. 1. voi-ë-tirriy 2. voi-ë-tity voi-è-tin. Il en faut conclure que de Rada conjugue aussi taxa j'ai promis (de taxinj)y 2. taxe, 3. taûmi;p[uv. 1. tax-ë-tim, 2. tax-ê-tit[^] 3. taX'ë'iin, et probablement : pljaka, pljake, pljaki ; plur. pljaketimy pljaketity pljaketin. Disons que le consul Dozon, dans sa grammaire shkipe (1), se range du côté de Rossi et de Hahn (2). Mais les formes que nous trouvons dans les paradigmes de M. de Rada sont empruntées par ce dernier à des passages tirés des auteurs nationaux, des chants nationaux, etc. On peut en conclure que ces formes sont très-anciennes ; que les formes syncopées adoptées par les autres grammairiens sont le résultat d'une corruption née d'une certaine paresse de prononciation, peut-être aussi de l'absence de bonnes traditions sco(1) De Rada, p. 75. (2) Id., ibid. (3) Dozon, p. 228. (4) Hahn, p. 63.

— 152 — lairos. Nous sommes d'autant plus disposé à croire à Tancienne existence, même pour le singulier, de formes iH^{nune} (/«irA-Wfl, tax-è-ta, pliak-è-ta, qu'on peut employer r^{Uement} à l'optatif, qui n'est qu'un subjonctif de IVuîsie, deux formes, dont l'une renferme encore le t primilifi et dont l'autre l'a rejeté ; Sing. 1. $7ck\}ooL-r(T^*a$ ou $7r)ja\gg-a^*a$. 2. $TT^{jox-Tff^*}$ ou $7r)jax-o"$. 3. $7r>jax-T\ll$ (fonne unique). Plur. 1 . $7r)jax-Ta'c^{\wedge}$ ou $7r>jax-0"cfA$. S. $TrXjax-Tff't$ OU $TrXjox-a-i$. 3. $TT^{jax-Tff'tvE}$ ou $7r)jax-o"ive$. Peut-on conjecturer que les formes syncopées doivent leur origine à l'analogie, fausse sans doute, des aoristes grecs en -aca, -« a , -oxja, dont un si grand nombre a passé sans changement dans la langue albanaise à la première personne du singulier au moins, et en tenant compte de l'augment désormais absent? On connaît le grand nombre de verbes existant dans cette dernière langue, se terminant au présent en a;, (ç, o?, etc., et dérivant de verbes grecs en «îw, aÇw, oCw ou ovw, etc. 11 ne faudrait pas aller trop loin et se laisser induire à croire, par des formes comme dogjetim (de dogja $^{\wedge}$ présent diegch je brûle) ou vo\$etim {de voSa) vie\$ e pille, que tous les verbes forts qui changent leur voyelle radicale en o à l'aoriste forment leur pluriel à l'aide d'un t. Ce t cesse d'être nécessaire dès que Vo peut se transformer en ouay ce qui arrive lorsque la dernière consonne du thème est un / ou un r. C'est ainsi que de piil j'enfante, vient l'aoriste pola qui se conjugue de la manière suivante :

— 153 — Sing. 1. pôla. 2. pôle. 3. poli. Plar. 1 . poualm ou polm.
 2. poualte ou polte. 3. poualne, polne ou pôle. Marr ou moimrrîe prends, fait
 à Taoriste mai^a : Sing. 1. môra. 2. môre. 3. môri. Plur. 1. mouarm. 2.
 motiart^ . 3. mouarne. m Voici comment Rossi fléchit l'aoriste de siel
 j'envoie : Sing. 1. \$olla. 2. solle. 3. suulL Plur. 1. soulem, 2. soulete. 3.
 sou/w. Il ne nous parait pas probable, toutefois, que le / qui, d'après de
 Rada, se rencontre au pluriel de l'aoriste de tous les thèmes verbaux
 terminés par des consonnes autres que les liquides / et r, ait un caractère
 purement euphonique. La dentale sert à marquer le passé dans presque
 toutes les langues caucasiques, telles que le géorgien, l'ossète, le laze, par
 exemple géorg. swern-da il but; oss. /IgquS'ta il entendit; las. or-tu il était.
 Dans l'idiome des Tsiganes on trouve : pen-dom je parlai, per-dom je
 tombai (1). Bopp rattache cette dentale avec beaucoup de vraisemblance à
 tin participe passé qui a généralement une signification passive, mais qui
 peut avoir aussi, notamment dan^les verbes neutres sanscrits, une
 signification active, par exemple gatô 'smi je suis allé. Dans le persan,
 berdeh (sanskrit brta) peut signifier aussi bien « porté » qu' a ayant porté (2)
 n . (t) Bopp, Die kaukasischen Glieder des indo-europäischen
 Sprachstammes, Berlin, 1847, p. 46 et suiv. (2) Signalons encore quelques
 analogies empruntées aux langues caucasiques qui peuvent avoir une
 certaine importance au point de

— d54 — 11 semble résulter de ces observations que dans les verbes forts en as et es dont il a été question plus haut, qui forment l'aoriste en ta ou tta, la langue a fini par considérer ce t comme radical, puisqu'elle a senti la néces- . site, pour exprimer plus nettement le prétérit, d'y ajouter un second t au pluriel : shitla je vendis ; plur. 1 . shittètım nous vendîmes, etc.

§ 2. — LES AORISTES EN VU. La plupart des verbes albanais forment leur aoriste en -va. Cette désinence appartient à la plupart des thèmes qui se terminent par une voyelle accentuée ou par un s qui ne figure qu'au présent et à l'imparfait et qui, par conséquent, ne saurait être considéré comme radical. Le V de la terminaison va disparaît à la troisième personne du singulier et aux trois personnes du pluriel, ou plutôt elle se fond avec la voyelle radicale en la modifiant. Nous donnons ci-dessous les paradigmes des trois séries de verbes dont l'aoriste prend la terminaison -va : vue de l'ethnographie. La conjugaison mingrélienne prend la désinence di à l'imparfait, par exemple blachndi je battais, tandis qu'un simple t lui suffit pour Taoriste, par exemple hlachi } e battis. Le suano-colque suit le même système. De p's'f louer, il forme le présent chwap*8*t*i je loue; l'imparfait chwap*s*Vudi, Enfin, l'abchase ajoute an à l'imparfait (cp. l'alb. -nja) et it au parfait. Exemple: (fwi\$1 aller à cheval. Imparfait sc'wis'lany parfait sc'wU^Ut, (Rosen, p. 54, 66, 79.) En finnois* la dentale sert à la formation du passif; saadaan y signifie ;> suis pris; sanO'taan je suis parlé. (Ujfalvy et Herzberg, Grammaire finnoise, p. 42.) Il en est de même en magyar : var-ok y signifie j'attends, vara/on» je suis attendu. (UjfaWy, Grammaire magyare, p. 52.) ^

— 155 — Thème [^]Sré (présent Ijere[^]j je ThAme dergkô (présent derkonj relâche). j'envoie). Sing. 1. Ijeréva. Sing. 1. dergkôva, 2. Ijeréve. î. dergkôve, 3. fjeréou, 3. dergko-u Plnr. 1. Ijer-iem. Plur. 1. dergkuam. 2. Ijer-iei. 2. dergkuaU 3. Ijer-ien. 3. dergkuan. Thème n[^]a (présent !• pers. n[^]os je chemine, 2* pen. ngit. Sing. 1. fi[^]ava. 2. ngave. 3. n()fa-ou. Plur. 1. nga-am. 2. nga[^]t. 3. n[^]a-an (1). L'optatif, qui n'est autre chose que le subjonctif de l'aoriste, a pour désinence -fsha, lorsque va est celle de l'indicatif. Que l'on compare : INDICATIF. SUBJONCTIF. Sing. i. defgkO'Va. dergko-fsha. 2. dergk(H>e. dergko-fsh, 3. dergko-i. dergko-fte, PJur. 1. dergkuam, p. dergkovem. dergko-fshim, 2. dergkuat (e), p. dergkovet (e), dergko-fshi. 3. dergkuan {e}, p. dergkoven {e}. dergho-fshin (e). Nous croyons avec Bopp que Vf du subjonctif a la même origine que le v de l'indicatif. Mais en admettant que ce savant ait pu douter si Yf était un v affaibli ou le i; un / affaibli, ce doute n'existe plus pour nous ; l' est certainement un V renforcé : des formes comme daskaleps de [^]a(7xaXeua), paps de irauw, en fournissent la preuve. Dans dergkuam, kerkuam (nous cherchâmes), comme dans pi-ou (i) De Rada, p. 74, 75.

— 156 — il but (de piba je bus), il est difficile de méconnaître un v vocalisé (1). Les lettres f, v, u (ou) paraissent être les restes d'un ancien verbe auxiliaire qui a servi à former des parfaits latins comme ama-vi, mon-ui, potui, etc. Aux yeux de Bopp, ce verbe auxiliaire n'est nul autre que la racine bhu, lat. fUy lithuan. bu, lequel, transformé en terminaison, a été fortement mutilé. Nous verrons que le verbe jam je suis, a fourni aussi son contingent de formes pour compléter la conjugaison du verbe albanais. Il reste pourtant un point obscur pour nous dans la comparaison que nous venons d'essayer de faire après Bopp entre les formes latines et albanaises. Il se pourrait fort bien que kerkova, dergkova, kendova ne dérivassent pas du parfait, mais bien de l'imparfait latin. Ces deux temps expriment, il est vrai, deux nuances très-différentes de la notion du passé. Mais il ne faut pas oublier que les emprunts ne se font pas toujours < en connaissance de cause >, comme on dit, d'une langue à une autre, et que les Skipétars surtout n'étaient pas des linguistes bien raffinés. Voilà pourquoi on pourrait, comme Bopp l'a déjà proposé, placer l'albanais dans ce cas spécial au même rang que l'italien en face de l'ancien latin. En effet, kendova a presque le même son et renferme à peu près les mêmes lettres que cantava. Les cantavamoy cantavate^ cantavano du pluriel ressembleraient suffisamment aux kenduam, kenduante, henduan(e) des Skipétars. Inutile d'ajouter que si kendova répond à cantavi, cantabamy kendofsha kendofshim rappellent cantavisseniy cantavisser mus (ital. cantassi, cantassimo), etc. (1) Bopp, p. 19.

— 457 — § 3. — LES AORISTES EN Ta, La désinence ra sert à former l'aoriste non seulement d'une série de verbes irréguliers, comme shtoura de shiie je jette, peKoura de percée je poursuis, voura de vê je place, — ^mais encore d'un certain nombre de verbes réguliers dont le thème se termine en e (couvert) et en v, par exemple e-ra du thème ê s'enfler; de-ra de de griser ; y^-ra de yv entrer, etc. Il est vrai que ces verbes peuvent former leur aoriste aussi en -ita; ainsi on peut dire e-itaje m'enflai, de-ita je grisai, x^-ita j'entrai. L'intercalation si fréquente de la voyelle i entre le thème et la désinence laisse subsister quelque doute sur son origine. Cette voyelle estelle purement euphonique, ou bien faut-il la considérer comme le reste de l'ancienne racine i aller, qui paraît avoir survécu dans quelques formes isolées, comme ea et €ja viens, eni et èjani venez ? Mais Yr de la désinence -ra n'a-t-il pas lui-même un caractère euphonique ou, pour mieux dire, purement phonétique? Ce qui est sûr, c'est qu'il ne persiste pas au pluriel. Ce dernier fait voum, voûte, voun de vourra; shtoum (ou shtym?), shioxite^ shioun de shtoura; — èm, êtey ên(e) de era; xj/wi, xyt(e), xvM^ de xj/^t. Le pluriel se conjugue diffleremment lorsque la désinence ra' est remplacée par celle de ita. Au lieu de ém, ête on dit alors eitim, eitite^ eitinc ; de même xyitim, xV^^^^f xV^^f^J au lieu de xV"^^, etc. Il peut arriver aussi que le pluriel ait deux formes quand il n'en subsiste qu'une seule pour le singulier.

-- 158 — C'est ainsi que le verbe irrégulier vête je vais, fait au singulier de l'aoriste : 1. vaita, 2. vaite, 3. vaii; mais au pluriel : 1. vaitim ou vdm, 2. vaitit(e) ou vâie, 3. vaitin{e} ou van{e}. Les formes vam, vate, van semblent rappeler les fonnes grecques ^aprv, porc, Pav. Nous n'en persistons pas moins à croire que le choix de Vr pour désigner l'aoriste n'est pas l'effet d'un pur hasard. Nous savons déjà que la terminaison re ou ra sert à former quelques imparfaits ; nous la retrouvons dans les participes passés en -re, -oure et -toure. Vr de cette désinence est remplacé dans le dialecte guégue par un n, conformément à une régie de la phonétique albanaise. Là où les Tosques disent pashoure, pare (vu), dashoure (aimé), dempyre (endolori), les Guégues emploient les formes de paêhoune, pâme {m pour n), dashoune, damyne. Quelques verbes irréguliers ne forment leur participe qu'à l'aide de la désinence -ne et n'admettent pas la permutation avec la lettre r, circonstance qui semble parler en faveur d'une antiquité plus haute de la liquide n au participe passé ; exemple : véne posé, ngréne mangé, théne dit, ienne donné (1). On peut donc affirmer que Bopp a vu juste en rattachant ces participes albanais aux participes sanscrits et germaniques en -na, comme hhu^-nas courbé, goth. bugan(a)s. Il suppose que l'a intercalé dans ces langues entre le thème et le suffixe s'est affaibli en u (ou) dans l'albanais. Cet a, comme Vou qui lui a été substitué, n'aurait eu qu'une valeur phonétique : les deux voyelles (1) Vê je place, qui fait vaurra en tosque, fait en gnègue vouna. Ce dernier, d'après Rossi, se cojugue comme soit : Sing. 1 . vouna, 3. voune^ 3. vouni ou vouou. Plor. 1. votiotim, S. vououte, 3. vououn. \

— 159 — auraient été destinées, à l'origine, à faciliter seulement la réunion de la racine et de la désinence. Il compare avec beaucoup d'à propos le grec $c(\hat{^-}o\hat{^-}vo\varsigma$ de coG/w à des formes comme $(rruyvo\varsigma, cipo;$ d'un côté, et à des participes gothiques comme $itanfajs$ mangé, de l'autre. § 4. — d'autres formes doubles. Nous venons de parler des verbes qui peuvent former leur aoriste à volonté en ra ou en ta ou ita ; beaucoup de verbes en aj et en $ouaij$ ont le choix entre va et ita . C'est ainsi que $gatouanj$ je prépare fait $gatova$ ou $gatomita$. $Gatova$ se conjugue comme $kerkova$ de $kerko7ij$. De même $ndanj$ fait $ndava$ ou $ndaïta$. Naturellement le v disparaît au pluriel de $ndava$, comme Vr disparaît dans les aoristes en $-ra$. C'est ainsi qu'on peut dire : Sing. 1. $ndava$ ou $ndaïta$, 2. $ndave$ ou $ndaïte$, 3. $nda-ou$ ou $ndaït$ L Plur. 1. $ndcHfn$ ou $ndaïtim$, 2. $nda't\{e\}$ ou $ndaïtit(e)$. 3. $nda-nie\}$ ou $ndaïtin(e)$. Nota. — Les verbes en inj qui forment leur aoriste en va perdent aussi leur v au pluriel, quand bien même ce V aurait fait partie du thème comme dans $arriva$ j'arrivai Nous donnons ici les formes de cet aoriste : Sing. 1. $arriva$ j'arrivai. 2. $arri-ve$. 3. $arri'Ou$.

— 460 — Plur. 1. arri-m, 2. arri'iië. 3. arri-n(e). Ce verbe étant manifestement emprunté à l'italien, les formes arrim, arrit(e), arrin(e) du pluriel doivent être considérées comme syncopées. On peut supposer, cependant, que les Albanais ont cru reconnaître dans le verbe arriva, au présent, un ancien aoriste de leur langue, et qu'à cause de cela ils l'ont traité, comme tous les autres aoristes, en -i;a. M. Dozon fait remarquer d'ailleurs qu'à côté A[^] arriva il y a un aoriste arrita et un impératif arrit. Une remarque au sujet du verbe 5A/Î6 je jette. Il forme son aoriste à volonté en va ou en ra. On peut dire shtUra, pluriel shtâm[^] ou bien shtiva, shtivi, shti-ou, pluriel shtim, shtit(e), shtin(e). § 5. — LES AORISTES EN shé. Ces aoristes sont peu nombreux, mais leur formation est très-intéressante, puisqu'elle semble nous ramener aux premières époques de la langue albanaise. Ce sont les aoristes de bie je tombe, de douaîe veux, de s'ox ou s'âje vois[^] de app'je donne[^] de Bom je dis, et de Ijee je laisse : i . bie, aor. rashe ouratshe. 2. re, 3. ra. Pl. 1. ram. 2. rat{e), 3. ran(e). 2. doua, aor. dêsha se conjugue régulièrement. 3. s'ox, aor. pashe ou patshe. 2.pê. 3. pâ, Pl. i,pâm, 2,pât{e). 3. pân(e). 4. app, aor. [^]ashe, 2. [^]ë. 3. \$â. Pl. 1. \$âm. 2. [^]ât{e). 3. hân(e). 5. Ooï», aor. Qashe ou Batsh. 2. Bé. 3. Qâ. Pl. 1 . Bâm, 2. 0â/([^]). 3. Qân(e). 6. /;>[^], aor. /;as/^{^^} ou Ijee. 2. /yë. 3. ijâ. Pl. 1 . (;awi. 2. /;a/(É;). 3. /;an([^]).

— 461 — N'oublions pas de faire remarquer que bie signifie aussi je porte, el que, lorsqu'il a cette signification, il emprunte son aoriste à une troisième racine : Sing. 1. prouva ou proiira je portai. 2. prouve ou proue. 3. prou Plur. 1. proum. 2. prout{e). 3. proun{e). Pour trouver le sens du singulier suffixe shc qui, d'ailleurs, ne se trouve à l'aoriste qu'à la première personne du singulier^ il suffit d'examiner l'imparfait de Oom je dis : Siog. 1. Boshe, 2. Boshi. 3. Bosh ou Boshte, Plur. 1. Qoshm. 2. Boshete, 3. Boshne. puis de comparer cet imparfait à l'ancien imparfait dejam je suis et de kam j'ai : Siog. 1. jesheyéiBis, Sing. 1. ^««^^ j'avais. 2. jeshe. 2. keshe. 3. ish. 3. kUh. Plur. 1. jeshem. Plur. 1. kishem, 2. jeshete. 2. kishete. 3. ishne. 3. kishne. Entre BashCy première personne de l'aoriste, et Boshc, première personne de l'imparfait, la seule différence est dans la voyelle. On voit que le génie de la langue a hésité entre les éléments à l'aide desquels il comptait constituer les deux temps. Kam, jam et Qom sont les seuls verbes dont l'imparfait ait été formé sur le même moule, assurément le plus ancien, c'est-à-dire que jeshe de jam je suis, a entraîné à sa suite keshe j'avais, et Ooshe je disais. — Quant aux autres aoristes en she, ils n'ont emprunté au verbe suhs

— 162 — lantif, comme nous venons de le dire tout à Theure, que la forme de la première personne. Voilà pourquoi Bopp (1) compare la première personne de ces aoristes aux aoristes grecs en -<7a et les autres personnes à celles du second aoriste. Il a soin d'ajouter cependant que les formes albanaises se rapprochent moins des formes grecques que des formes sanscrites. Dans c^wv, ctrr^jv, ro^jv, Ya antique s'est modifié, afTaibli ; mais dans l'albanais l'a du sanscrit s'est conservé : Sâj tout mutilé qu'il soit^ se trouve sur le même rang qu*adat, gr. r^w, \$âm qu'adâma, gr. Wo^, \$dt qu' adâ/a, gr. c^otc. Dans ces formes l'aoriste albanais semble avoir le pas sur le présent sous le rapport de l'ancienneté, ou au moins ne pas le lui céder. On comprend que la plupart de ces verbes aient formé leur présent d'un autre thème. Au moment où ils commencent à se développer, la grande trame de la conjugaison albanaise n'était pas débrouillée encore. Si les imparfaits en -she se sont arrêtés à un si petit nombre, c'est que le génie de la langue comptait se servir de la terminaison -she pour le passif. C'est ainsi que l'imparfait passif de irXjax est irXjax-Ky'c j'étais vieilli. Or cet imparfait du passif ressemble dans bien des verbes, parmi lesquels figure précisément le verbe w^ow, singulièiwient au subjonctif de l'aoriste actif, dont nous avons & traiter maintenant* Que l'on compare : SUBJONCTIF. AORISTE. INDICATIF. IMPARFAIT. Aotif. Pa«uf. Sing. 1. pljak'Sha. SiDg« i. fd'ak^Atf. 2. pIjak'Sh. 2. pfiàk'eshe^ 3. pljak'te. 3. pijak-eij. (1) Bopp, p. 17.

- 463 — SUBJONCTIF. AORISTE. INDICATIF. IMPARFAIT.
 Actif. Passif. Plur. 1. pljak-shm. Piur. 1. pljalc-eshm, 2. pljak'Shi. 2. pljak-eshitie). 8. p^jak-shinie). 3. pljak'eBhin{e) (1). Pour expliquer cette ressemblance bizarre» il faut peut-être admettre avec Bopp que, dans des verbes comme irXjoX) la lettre figurative du passif /ou n a été sacrifiée à une euphonie mal entendue, et cela peut-être par simple paresse de prononciation. Mais pourquoi les formes légèrement modifiées de l'imparfait du verbe être (jam) servent-elles à indiquer le subjonctif de l'aoriste? C'est que l'incertitude est rendue volontiers dans toutes les langues^ et plus particulièrement dans l'albanais par le passé. En effet, le subjonctif aoriste des Albanais est à la fois optatif (Rossi dit imp^ecativo) et conditionnel. Mais si nous faisons suivre dans notre langue française la conjonction si de l'imparfait indicatif, le Skipétar n'hésite pas à introduire^ comme nous l'avons vu plus haut, le signe figuratif du passé jusque dans le singulier du subjonctif présent. § 6. — LE SUBJONCTIF DE L' AORISTE OU OPTATIF. Les désinences de ce subjonctif — sha, shcy të pour le singulier, et shim, shit, shin{e) pour le pluriel — indiquent bien réellement par elles-mêmes le passé. La preuve (1) Uahn, p. 69. ifi

— 164 — en est que la langue les attache volontiers directement au thème du verbe, thème qui, dans les verbes faibles, est le même au présent et à Taoriste, mafs qui, dans les verbes forts, voit sa voyelle radicale transformée par Tapophonie. Ainsi du thème Ijagch baigner (présent Ijagchinj, aoriste Ijagcha), Toptatif est Ijagch-ë-sha. De Ijâ laver (prés. Ijânj^ aor. Ijaita)^ Toptat. est Ijâsha ou Ijaisha. De vie\$ piller (prés. vie\$y aor. voèa)^ Toptat. est vied-è-sha. Mais la notion du passé renfermée dans la désinence exerce quelquefois sur le thème une action assimilatrice et finit par lui substituer les formes de l'aoriste. Gela arrive, d'après de Rada (4), aux verbes dont le thème est terminé par une voyelle pure ; ils ajoutent, pour former la troisième personne singulier du subjonctif aoriste^ un ^ à la même personne de l'aoriste indicatif. Ainsi de Ijaiti il lava, se forme directement par l'adjonction du t : Ijaitit qu'il lave, de rouati il vit, rouatit qu'il voie. Des verbes comme vio cacher, Ijee laisser, qui forment à l'aoriste subjonctif les deux premières personnes du singulier en sha, she {viosliay vioshe; Ijeesha, Ijeesh) et la troisième en ft : Ije-ft, vio'flj paraissent avoir été conjugués à l'origine : viofsha, viofshë, vioftë; Ijefsha, Ijefshe, Ijeftë. C'est ainsi que dans Halm nous trouvons kerkofsha, kerhofshe, kerkofte. Puis par paresse de prononciation on aura laissé tomber Vf dans la première et la seconde personne. — Les verbes forts qui prennent la voyelle o à l'indicatif aoriste conservent au subjonctif la voyelle primitive du thème, mais ils introduisent entre la dernière lettre (1) De Rada, p. 76.

— 165 — du thème et la désinence sha, etc., la figurative'^ du passé, par exemple marrie prends, aoriste mora, subjonctif aoriste mar-t-sha; dalj je sors, aoriste dolha, subjonctif aoriste dolj-t-sha; djek je brûle, aoriste dogja, subjonctif aoriste djéh-t-sha, etc. Voici maintenant quelques paradigmes destinés à bien expliquer la formation du subjonctif aoriste : 1. Thème Ijagch baigner. Prés, ^agchinj, aor. Ijagcha, Subj. aor. S. 1. ijageh-ë-sha. 2. ^agch-ë'Zhe. 3. Ijagch'è'të. P. 1. Ijagch'ë'Shim. 2. Ijagch'ë'ShU. 2. Ijagch'ë'Shin. 3. Thème t^t^ pillar. Prés, vie^y aor. vo^a. Subj. aor. S. i. m^ë-sha, 2. viè'^ë'She. 3. vie'^ë'të. P. 1. vie'^ë'Shim. 2. vié'^ë'Shit. 3. vie'^ë'Shin. 5. Thème niar prendre. Impér. mirr. Prés, marr, aor. mora, Snhj. aor. S. 1. mar-t-sha, 2. mar-Ushe, 3. mar-ië (pour t-té), P. 1. maT't'Zhim. 2. llar-^«^t (2). 3. mar-Uihinie). 2. Thème fc brûler. Prés, djeky aor. (fopj'a. Subj. aor. S. 1. djek-t-sha, 2. djek-t'She. 3. dje^-Zé* p.

— 1(5(5 — Enfiñ les verbes forts irrég^uliers forment leur optatif presque tous de Taoriste, que ce dernier dérive du ibènie primitif ou d'un autre thème. C'est ainsi que vê plac^{er} fait voufsha ou vouftsha (aoriste voura ou vouna) ; vête aller, vafsha ou vaftsha (aoriste vaita) ; xoua vouloir, dafsha ou datsha (aoriste dêsha) ; ôom je dis, ^asha et Batsha (aoriste Qashe), Parmi les verbes à double tbèrae, nous trouvons rafsha et proufsha de bie je tombe ; artsha ou arQsha de vij (aoriste er^a) ; pàsha ou pâtsha de sho ou shox ; to/i/ia ou J^atsha de opp (aoriste iashe) ; enfin ndenjts^ha ou ndenjsha de r^a ou n^h' (aoriste ndenja). C'est ainsi que de |9aWa, aoriste de fcam, vient l'optatif pafsha, pasha ou patsha (1). D'après M. de Rada, l'optatif de Ijê laisser, ne serait pas Ijênisha, comme Hahn le veut, mais Ijêsha, deuxième personne Ijêshe, troisième personne Ijeft, On voit que Ijeft est formé comme étant dérivé d'un aoriste en -va ou en -m. En effet, les doubles formes des aoristes engendrent des formes doubles à l'optatif; à côté de xy^a et de xyi^{^^} i^{^^}us trouvons x2/A^{^^} ^t xî/*^{^^} / à côté de ndava et ndaita leurs deux dérivés ndafsha et ndaitsha, etc. L'hésitation du génie de la langue se manifeste surtout dans les thèmes de quelques verbes forts terminés par une liquide précédée de la diphthongue ie. C'est ainsi que de p'e/ j'engendre, poto j'engendrai, on peut forf^{er} à volonté les deux formes suivantes de chaque personne de l'optatif ; (1) De Rada, p. 77.

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

— 1(37 — Sing. 1 . poltsha ou pjeltsha, S. poUsh ou pjeltsh, 3. poUe ou pjelte, Plur. 1. poltshim ou pjeUshim. 2. pol/s^t ou pjeltshi, 3. pol(sAtn(«) ou|t/«tt«Atn(«). CHAPITRE XII LE PASSIF. L'imparfait du passif étant, comme nous venons de voir, composé avec l'imparfait du verbe être, on en peut conclure que le présent du passif sera composé avec le présent du même verbe. C'est en effet ce que Bopp a déjà démontré (1) en plaçant le présent de jam je suis en regard du présent passif de nda partager. Que l'on compare avec lui : SJDg. 1. ;am je suis. Sing. 1. nda-x-em je suis partagé. 2. je. 2. nda-x-e. 3. ishte, eshte. 3. nda-x-ete. Plur. 1. jémi nous sommes. Plur. 1. nda-X'^ff^i* 2, jini. 2. nda-x-^ni ou -««. 3. jàne, 3. nda-X'^^i^)* (1) Bopp, Ufiber dos Albanischê, p. 21.

— 168 — Mais la forme ndayem du thème nda nous fait connaître un second caractère de la voie passive dans la langue albanaise. C'est la consonne X que de Rada rend tantôt par[^], tantôt par gh. Son insertion entre le thème et la désinence ne saurait être déterminée par des raisons d'euphonie. Ce X est vraisemblablement, comme Bopp le pense, le reste du pronom réfléchi vetexCy dont la dernière syllabe rappelle le zend kha soi et même le sanscrit sva. Mais peut-être vaut-il mieux recourir à une étymologie albanaise (4). Quoique vetexe désigne naturellement la troisième personne, il peut s'employer aussi pour la seconde et la première, puisqu'on dit — comme nous avons vu plus haut — Qashe me vetexe j'ai dit à moi-même, Bane me vetexe ils dirent à eux-mêmes. Il ne faut donc pas s'étonner que le X de vetexe puisse être l'exposant de toutes les personnes, comme Vr, reste du pronom réfléchi se, l'est de toutes les personnes dans le passif de la langue latine, par exemple amo-Vy amatu-Vy amamiiiio-r, etc. La première syllabe de vetexe (ve) paraît avoir eu à l'origine le sens de seul, séparé, puis l'article défini te étant venu s'y joindre, elle a pris le sens de le même, soi(1) On sait que vetex(s (et veie pareillement) peuvent se décliner comme de véritables substantifs. On dit vetexeja le soi. C'est là ce qui fait naître le soupçon que la seconde partie de ce composé pourrait bien être xe ombre (aspect déterminé x^{^^J^})*^{^^^} Albanaise auraient-ils considéré Tombre d'une personne comme la marque de son identité ? Cette idée serait moins heureuse que celle des Hébreux employant le mot âme pour remplacer le pronom réfléchi {nephesh & me, naphshi mon âme, c'est-à-dire moi-même). Notre hypothèse au sujet du sens primitif de la syllabe x[^] est fortifiée par la singulière locution des Skipétars : me ka x}e une chose me va, me convient, s'adapte à ma personne, à mon être comme mon ombre. Notez que vetex[^]. signifie aussi naturalia, probablement la plus secrète partie du corps humain.

- 169 même. Ce *ve* abrégé en *ou* [*v* s'étant vocalisé et *e* ayant été retranché) se place devant toutes les personnes de l'aoriste et leur donne le sens du passif. Nous croyons que cette manière de former le passif est plus ancienne que celle que nous avons trouvée au présent et à l'imparfait de la conjugaison albanaise. Voici le paradigme de l'aoriste passif comparé à celui de l'aoriste actif : AORISTE ACTIF. AORISTE PASSIF. Sing. 1. *ndava* ou *ndaita*, Sing. 1. *oti ndava* ou *ndaita*, 2. *ndave* ou *ndaite*. 2. ou *ndave* ou *ndaUe*. 3. *ndaùu* ou *ndaiti*. 3. ou *nda*. Plur. 1. *ndam* ou *ndaitim*, Plur. 1. ou *ndam* ou *ndaitim*. 2. *ndat(é)* ou *ndaitit(e)*. 2. ou *ndat{e}* ou *ndaitit{e}*, 3. *ndanie)* ou *ndaitin(e)*, 3. ou *ndan{e}* ou *ndaitin(e)*. En effet, l'aoriste passif conserve toutes les désinences de l'aoriste actif, excepté celle de la troisième personne du singulier qui se retranche. Cela se comprend : la troisième personne étant suffisamment exprimée par le pronom réfléchi, n'a pas besoin d'être indiquée une seconde fois. On à*i* par conséquent à l'actif *shitti* il vendit, et au passif *ou shitt* il se vendit ; *Ijodi* il fatigua, ou *Ijod* il se fatigua. Il y a une particularité à noter pour les thèmes en 0 : on dit *shcroi* à l'actif, il guérit (du médecin traitant le malade), mais au passif *ou shcroua* il guérit (du malade, au passif). De même *sgjoi* il réveilla, ou *sgjoua* il fut réveillé. On sait que les Albanais aiment à dissoudre la voyelle *o* en la diphthongue impropre *oua*. Ce sont les verbes dont les thèmes se terminent par une voyelle autre que *e* ou *o* qui insèrent presque tous un *x* avant la désinence. Les thèmes en *e* ou *o* substituent un *n* aux; *siiiisi x6e* retourner, fait au présent du passif *xôc-v-cf**

— 170 — je me retourne, à Timparfait x9fv«[^]\; ««pxo chercher, au présent passif y.tpxo-j-tix[^] imparfait xepxo-[^]r[^]e. Bopp fait très bien remarquer que cet n est identique à celui du présent actif singulier. 1, xepxovj, 2, xcpxov, 3, xepxov, et ne saurait nullement être considéré comme exposant de la voie passive. Il allègue comme preuve que, dans le dialecte guègue, le y[^] se rencontre quelquefois après Yn en question, qu'on le trouve même non suivi de cet n dans les thèmes en o, comme dans fiaprox-efA je me marie, tandis que les Tosques disent pwpTo-v-c/i, de ptaprovj, fwtprov. Bopp cite (1) comme exemples des deux consonnes simultanément employées [^]eiivy[^]tix je tombe (je me rends) malade (tosque fffpivpipi), iav>[^]i[^] je suis fait (tosque fccvcfi), bp[^]v[^]eve ils se rongent, de bçjci'j] je ronge, etc. Ce qui semble prouver encore que le y[^] n'est pas une simple cheville euphonique, c'est que les thèmes en oua présentent à la suite d'une métathèse bizarre la désinence yjxtti, au lieu de a;)[^]«fji ; c'est ainsi que de yaroua je prépare, se forme le présent passif yoLxoyjyoLt[^] je suis préparé, au lieu de yaTouap[^]ejtA. Enfin, par l'effet de cette paresse de prononciation dont nous avons parlé plus haut, propre surtout à des populations qui n'ont pas de culture littéraire et dont l'idiome n'est pas entretenu par de fortes traditions[^] scolaires, il a pu arriver que l'exposant du passif ait été le plus souvent retranché dans des thèmes terminés par une consonne. Au moins dit-on irXjaxepi je me fais vieux, pour -wXjaxxcf*, TTfAf/Ji je suis né, pour '7rtX;[^]epi. Il y a d'autant moins lieu de s'étonner (te cette suppres(i) Bopp, p. 22.

The text on this page is estimated to be only 25.31% accurate

-- 171 — sion, qu'un certain nombre de thèmes qui se terminent en ^ perdent cette consonne dans la conversation familière ; ce sont xpcx je peigne, Xjcx j'aboie, vypo;^ je chauffe, v^e^ j'aide, pa;^ je frappe, y^'«x J6 cache, «pTo;^ je refroidis, et même

COMPOSÉS. § 1. — DU FUTUR. Le futur est, dans la langue albanaise, comme dans la plupart des langues modernes, un temps composé. Les Tosques le tournent par l'auxiliaire *do* vouloir, qui reste invariable à toutes les personnes du singulier et du pluriel, et qu'avec Bopp on peut traduire : on veut. Il est suivi du subjonctif du verbe que l'on conjugue, précéda ou non de la conjonction *te* que. Ainsi on dit *do te jëm* ou *dojëmje* serai ; *do te jëmi* ou *dojëmi* nous serons ; *do ie këmi* ou *do këmi* nous aurons ; *do te pljaksh* ou *do pljaksh* tu vieilliras, *do te pljakinje* il vieillira. Ce futur rappelle distinctement celui des Néogrecs, dont les Tosques sont les plus proches voisins ; en effet, on dit en grec moderne : *Qk ip9w* je viendrai, *6à yaç* tu mangeras, *6à irapev* nous marcherons. Ce *Oà* paraît une forme abrégée du verbe *6A* « je veux. Mais le futur peut se former aussi, comme dans les langues romanes, à l'aide de l'auxiliaire *kam* j'ai, suivi (d'après Lecce) de l'infinitif du verbe que l'on conjugue ; ainsi *kam me dashoune* j'aimerai, c'est-à-dire j'ai à aimer. C'est là la manière de procéder des Guègues. Mais

- 173 • dans les colonies italiennes un autre mode d'exprimer le fatur paraît avoir prévalu, qui tient le milieu entre le fatur des Tosques et celui des Guègues. On y adopte pour verbe auxiliaire kam, mais on le fait suivre de ti avec le subjonctif. Nous trouvons chez de Rada le paradigme suivant (i) : Sing. i. cam te Ijaanj je laverai {ho da lavare). 2. chee te Ijaash. 3. caa te Ijaanj, Plur. 1. cheem te Ijàmù 2. chimi te Ijànû 3. caan te Ijànjen. § 2. — PARFAIT, PLUSQUEPARFAIT, ETC. Les verbes auxiliaires kam et jam sont naturellement employés dans les temps périphrastiques du passif et du passé. Ainsi on dit (4) ounejam dashoune je suis aimé, comme on dit kam pljakoure j'ai vieilli, keshe pljakoure j'avais vieilli, kam pasoure ou patoure j'ai eu, kam kjene j'ai été. Je dois faire remarquer, toutefois, qu'aux yeux de M. de Rada, l'imparfait et le défini (aoriste) suffisent à épuiser la notion du passé chez les Skipétars, et que les temps composés du parfait et du plusqueparfait auraient chez eux un sens dubitatif. C'est ainsi qu'il traduit kam Ijaar par avrô forse lavalò, kam keen Ijaar par forse sarô ^tato lavalò ; patta Ijaar par fui per lavare, et patta keen Ijaar par fui per essere lavato, etc. (1) De Rada, p. 85.

La seconde personne singulier de l'impératif actif présente assurément toujours une forme très-courte ; mais on ne saurait affirmer, comme le fait de Rada, que cette forme est identique au thème. Lui-même fait une exception pour les thèmes ea*a et i accentués qui ajoutent unj à l'impératif. En effets friinj je souQle fait à l'impératif friij; ruanj je regarde, rua; /moanj j'engraisse, maaj. Je considère ce j comme le reste de la consonnance nj affaiblie en i à cause de la rapidité avec laquelle se donnent les ordres. Cej se retranche après a et o accentués : dreitonj je redresse, impératif dreitô; shcheljkmj je resplendis, impératif shcheljké. Lorsque, comme dans taxinj je promets, veshinj j'habille, la syllabe formative du présent et de l'imparfait n'est pas accentuée^ elle disparaît à l'impé^ratif ; par conséquent on dit tax promets, vesh habille. Le / lui-même est supprimé à l'impératif des verbes qui ont l'habitude de le prendre^ lorsque ce mode est suivi d'un pronom enclitique, comme par exemple dans Ijoa-mi lave-moi, rua-na regarde-nous. Dans les verbes forts l'impératif se réserve le plus sou

— 175 — vent la voyelle la plus courte et la plus légère de réchelle apophonique^ c'est-à-dire Yi. Mais cette voyelle n'est pas nécessairement la voyelle primitive du thème. Ainsi dans les séries marr je prends, aoriste moia^ impératif mirr; doi; je sors, aoriste dola^ imi^érdiiiî dilj ; slies 'Je vends^ aoriste shitta, impératif shit ; vras je tue, aoriste vràva, impératif vra ou vrit^ ce n'est pas l'i, c'est l'a (et une fois Yé) qui paraissent être les voyelles radicales. Dans des formes comme shtiir jette (présent shtie, aoriste shUmra)^ bjer^ tombe (présent &ie, aoriste rashe)^ Yr parait ou se rattacher à la troisième personne du singulier subjonctif ou être identique avec le suffixe ra que les Albanais de la Sicile placent quelquefois après les pronoms personnels : mira moi, nara nous, etc. (Voir p. 123.) L'impératif passif se forme à l'aide de la particule oil qui vient se joindre au thème nu du verbe ; ainsi xcpxo cherche, xcpx»-ou soit cherché. Cette particule n'est que le (NTonom réfléchi qui sert à former le passif de l'aoriste. Elle se place avant l'impératif lorsqu'il est précédé de la négation mos^ par exemple mos ou Ijod ne te fatigue pas. Au pluriel passif, Yè mi-muet de l'actif devient un e ouvert, par exemple l/odéni fatiguez, Ijodéni fatiguez- vous. Cette seconde personne du pluriel est abrégée quelquefois par la syncope : mas trembi ne craignez pas, pour mas trembéni (1). § 2. — PARTICIPES ET INFINITIFS. Le participe passé se termine dans le dialecte tôsque le plus souvent en cure. Si l'on considère qu'il y a un certain (1) De Rada, p. 82.

— 176 — nombre de verbes forts, tels que vê, shtie, per[^], qui prennent otira à Taoriste, on pourrait être tenté de croire que le choix de la voyelle ou n'est pas indifférent. Toutefois, cette voyelle ne se trouve en général que dans des thèmes qui se terminent par une consonne; elle n'existe pas dans les thèmes vocaliques, ou dans ceux qui ont perdu leur consonne finale, par exemple pare vu, pire bu, vrâre tué (vras). Souvent, cependant, le besoin de clarté paraît avoir »mis en usage, à côté de la forme primitive plus simple, la seconde forme plus complète en oure ou même en taure, par exemple ngare et ngaiioure touché (ngas), ndare et ndaiioure partagé (nda), même dêre et deitoure enivré (de). Après un l là liquide du participe est retranchée[^] par exemple pSjAc semé. Quelques verbes irréguliers prennent m au lieu de re ; tels sont vene posé, ngrene mangé, Qene dit, Sene donné. Nous avons déjà dit plus haut qu'il faut reconnaître dans ces formes les participes les plus anciens de la langue, d'autant plus que les Guègues ne connaissent pas de participes en -re, qu'ils disent pâme vu pour pare, ^amoune endolori pour ^empoure. De Rada fait précéder ces participes de l'article i, en retranchant Ve après Vr de la. désinence. Il écrit iljagcmr baigné, i dre[^]our t0)du, i enour appris, i Zshittour vendu, i fritour soufflé; puis i Ijaar lavé, i shcouar passé, i ngar touché, i Ijeen laissé. Sans article, toutes ces formes sont à ses yeux des infinitifs. Cela prouve que les Albanais des colonies italiennes ont comblé la lacune que laisse .voir la grammaire tosque, qui ne paraît pas avoir d'expression[^] pour ce mode. On y supplée tant bien que mal par un substantif formé du participe passé. Ce substantif a le plus souvent la désinence d'un féminin, par

— 177 — exemple tremboure-a la peur, ikoure-a la fuite, bljere-a Tachai. L'infinitif peut occuper le rang d'un substantif dans le dialecte des Albanais de l'Italie; seulement ce substantif sera neutre. C'est ainsi que de Rada écrit tè Ijagcourt, tè der[^]ourt, et qu'il traduit : il hagnare, il lorcere. Ce savant nous signale encore un autre participe terminé en m; il cite i Ijagchêm, ishamam, i sjêlem (de sjëlj tourner), i [^]ênem, et il traduit : qui peut être baigné, passé, tourné, appris. Ce participe, précédé de la préposition me avec, peut tenir lieu de gérondif. De Rada traduit me Ijaam par ad essere lavaio, et il ajoute : *significante la possibilia*. Il emploie la même préposition pour former ce qu'il appelle le supin : mè Ijaar à laver (nécessité), et aussi le supin passif me ou Ijaar à être lavé (a lavarsi). Le participe en m cité par de Rada est emprunté à la grammaire du dialecte guègue. Lecce, dont l'ouvrage concerne ce dialecte surtout, donne comme exemple : i lezuemi \}, e lezum[^]ia lue (1). Les Tosques ont des substantifs abstraits comme bljëmi l'achat, qui s'y rattachent. Bopp, en comparant au tosque bljemi la forme guègue bljem[^]ia, prétend que le sens primitif de ces mots aurait été emptus, empta. Il [^]oit dans Y m de la désinence une mutilation du suffixe sanscrit mana, grec favo, latin minu (amamini, præfamino). Il mentionne le suffixe lithuanien du participe passif en mu : dûda-mas = (îc[^]cvoç, et il ajoute que dans l'albanais du Nord « je suis acheté » se dit [^]am hlêm. Cet m serait-il donc le même qui, dans le dialecte guègue, sert si souvent à désigner l'infinitif? Rossi, dans (i) Bopp, p. 27. 12

— 178 — son tableaa synoptique des verbes albanais, écrit en effet me kenduem chanter; Bopp» de son côté| probablement d'après Lecce, kam me kenduen je chanterai, kam me paaune j'aurai. Cet m ne nous paraît, en effet, qu'un lapsus de la langue confondant ainsi les formes de l'actif et celles du passif. Nous reproduisons ci-dessous la liste des infinitifs d'après Rossi : Me paaoune ou passoun avoir, me ken être» me keniouem ou knoue chanter. Me ^^ouem ou ^^oue ropipre, me lHoum ou KSotm ou ftS lier, me baam, baa, bamoun faire. Me nzierre, nzier ou zier délivrer, me ielle on siel envoyer, mepHm ou pii boire. Me vououm, vovou placer, me tuHeem^ ndije, nnje sentir» me ngram, ngran ou hangher manger. Me kên dasctoun être aimé. Les premières formes de tous ces infinitifs sont identiques aux participes passés : passoun, kên, kendaum, \$^ouem, liSoum^ baam, nzierrCy sielle, pUm, vououm, ndiêm, hangher ou ngrane, dasctoun. Dans la liste des gérondifs passés introduits par la particule toiAC ou Um pendant, durant, que Rossi énumère, on voit reparaître quelques formes écourtées, telles que Ui, vouou, ndiê (1); mais il est aisé à voir par tout ce qui précède que l'infinitif est une fonction encore naissante dans la langue des Skipétars, et qui ne semble pas avoir trouvé son expression adéquate et définitive. Le plus étrange de tous les infinitifs cités plus haut est baamoun. On dirait qu'en le formant (1) Ce sont ces formes écourtées qui m'ont fait penser quelquefois que la désinence m de Tinfinitif pourrait bien n'être que la préposition me elle-même, posée une seconde fois et agglutinée au thème du verbe.

— 179 — la langue a considéré *bdm* comme le thème du verbe, et qu'elle a ajouté une seconde désinence à la première (*m*), qui ne lui paraissait sans doute pas assez significative. Le dialecte des Guègues possède un participe présent qui manque aux Tosques ; il se termine en *s* ou en *si*, lorsqu'on y joint *Tarlicle*. Ce participe est décliné comme un substantif, c'est-à-dire qu'il n'est pas précédé de l'article prépositif *i*, *e*, *te*. On dit *kjouest* celui qui lit, génitif *lej&uesit*, accusatif *lejouesin*^ féminin *kjotêeH*^ génitif *l^ouesese* (1). Bopp essaie d'expliquer cet *s* en le considérant comme le reste d'une désinence de participe indoeuropéen en *vT* ou *v9* ; seulement en albanais *le* (ne se serait pas détérioré uniquement au nominatif, mais aussi dans les autres cas. Il rappelle les formes grecques *A^ou^a* pour *XfyovTCOc*, (*OToc*, *cora^a*, *^c(xvu*(, *^cixvuaa*, etC. Ufl Seroit tombé comme dans le sanscrit *bharalaSy* latin *ferentis*, comparé à *bharantam* = latin *ferentem*. Dans le tableau synoptique de Rossi nous trouvons : *Kendoues*, *^ues*, *li^e\$*, *bans*, *nziers*, *sielU*^ *piis*, *Golui che canta*, *rompe*, *lega*, *fa*, *libéra*, *g[ira*, *beve*, *^wmoui*, *ndiees*, *x^** *Golui che pone*, *sente*, *miogia*. De Rada considère comme de véritables adjectifs verbaux une espèce de participes ayant pour désinence *té*, *cômm i* *Ijagchêtë*, *i* *Ijaat*, *i* *mbieltj i raat*. Il traduit ces formes : *che trovasi bagnato*, *lavatù*, *raccolto*, *caditUo*. Il y Ajoute : *t Ijœte* liquide, et il fait la remarque « que ces (i) Bopp, p. 27 et 28.

— 180 — adjectifs indiquent Vabito passive (2). > Mais il ne nous apprend pas si l'on en peut former de tous les verbes. C'est que la plupart des adjectifs albanais en te marquent la matière dont un objet est fait, comme açi-rt aur eus, ;ffxup-Ti ferreus, yvpn lapideus, dpwqrt ligneus; il est vrai qu'on y trouve aussi up-re esuriens de vp«-« famés. Quant à -irXjoTc, Bopp croit y reconnaître un ancien participe analogue aux participes sancrits en ta, par exemple haiâs tué, tyaktas abandonné, etc. De Rada comprend parmi les noms verbaux aussi des substantifs, comme Ijagchetaar baigneur, Ijaiiaar blanchisseur, gchenetaar trompeur, vie^etaar pillard, etc. Nous en avons déjà parlé dans un des premiers chapitres de cet ouvrage. CHAPITRE XV DE LA FORMATION DES VERBES AUXILIAIRES KAM ET JAM. D'autres savants ont été frappés, comme nous, de l'extrême ressemblance qui existe entre les formes de ces deux verbes, notamment au présent et à l'imparfait (indi* (1) Giuseppe de Rada, p. 59.

— 181 — catif et subjonctif), et même à l'impératif. Nous ne reviendrons plus sur l'imparfait : il est évident que celui du verbe avoir est entièrement calqué sur celui du verbe être. Voici maintenant le présent des deux verbes, d'après Hahn et de Rada : HAHN. xaf*. j«fA. s. 1. xap. 2. xt. 3. xa. S. 1. jafA. 2. jt. 3. t^Vt (t'^rs). P. 1. xspu. 2. xivc. 3. xovt. P. 1. jcfu. 2. jtv. 3. joevt. DE RADA. Cam, Jam. S. i. cam. 2. chee. 3. ca. S. 1. jam. 2, jee. 3. esM (ée), P. 1. chemmi, 2. chinni, 3. caan. P. 1. jemmi. 2. jinni, 3. joan. Au présent et à l'imparfait, les deux verbes auxiliaires sont manifestement conjugués de la même manière et • pour ainsi dire coulés dans le même moule. Il n'en est pas de même à l'aoriste. Celui du verbe kam est formé à l'aide du thème pa qui a un sens analogue dans l'ancien grec (ica/xae, ciraaai}v). Voici comment ce temps est conjugué par de Rada : AORISTE INDICATIF. AORISTE SUBJONCTIF. S. 1. patta ou pash. 2. patte, S. i. patta ou mfsha, 2. pash 3. patte ou pat. ou pafsh, o. past ou pafi. P. 1. paUetim. 2. pattetit. 3. pat- P. i. pasfUm ou vafshim. 2. pa5teHn. hit ou pafshit. 3. pashin ou pafihin. Voici le même paradigme d'après Hahn : AORISTE INDICATIF. AORISTE SUBJONCTIF. S. 1. TTCeTfff. 2. TWCTt. 3. TTOTl, TTOTt. S. 1. TrOTO-'a. 2. TrOTff. 3. 7r«0Te. p. 1, TroertfAy w«ja. 2. woeti . 3. Ttarvg. P. 1. Tror^c^ . 2. ttcto"* . 3. ttot^cvi.

The text on this page is estimated to be only 26.63% accurate

— 182 — Enfin nous rept^oduisons, . d'après Habn et de Rada, raoriste indicatif et subjonctif du verbe être : • mmcATiF. De Rada. Hahn. Sing. 1. keva, kieva ou kesh. Sing. 1. xjWf. 2. keve oa cJUeve» 2. xjî. 3. kè, chiè. 3. xjî. Plur. 1. keem, chi\$em. Plur. 1. xjffx. 1. keet, ehiêet. 2. xjfn. 3. kên, ehiên. 3. igcvf . 1 BURIONCTIF. De Rada. Hahn. Sing. i . kiosha ou kiofiha. Sing. 1. Tuof^a, ou xtofiv^{ae}. 2. kioihe ou kiofÉhe. ' 2. xto[^]. 3. X? io/« ou kiofte. 3. XlO^f. Plur. 1. JI[^]ioifttm ou kiofschim u Plur. i. xiofo'tft. 2, kioihit ou kiofshit. 2. xio[^]ffc. 3. Arios^m ou kiofshin. 3. xio[^]ff'cvf. Qui ne voit que nous avons affaire à l'ancien aoriste du verbe kam qui remplace l'aoriste absent du verbe être? Si l'on en doutait, nous n'aurions qu'à rappeler que l'infinitif de jam se dit kenowr, keen, le participe passé i, e, t^e hmouVy le participe futur (futurus) i, e, te kenem; rinfiititf du verbe avoir[^] au contraire, d'après de Rada, qui donne ici la préférence aux formes tosques, est passaur, le participe passé i, e, lé passour, et le participe futur passif t[^] e, tèpasiem (latin hubendus). Il est vrai que la première personne singulier keshe est composée ellemême avec une forme du verbe jam[^] comme Oa[^]c, iwfl, paat ; mais il nous paraît évident que la forme la plus usitée a été keva; cela paraît ressortir de la forme de Toplatif kiofsha. Même on peut conjecturer qu'à l'origine

— 183 — on disait kava au lieu de keva, Vo de l'optatif nous ramenant plutôt à un a qu'à un e primitif. Le j qui s'est glissé après le k dans toutes les personnes de l'aoriste peut être attribué sans doute à l'influence du verbe jam lui-même ; chez les Albanais de l'Italie, ce j a entamé le fc et en a fait une palatale {eh ou sh). D'ailleurs le j du verbe jam n'est lui-même pas radical : les Skipétars l'ont en commun avec les anciens Slaves de la Bulgarie. Que l'on se rappelle les formes du présent du verbe auxiliaire être chez les Bulgares : Sing. 1. jeime[^] 3. jesi, S. jesti. Plur. 1. jesmUj 3. jeste, S. s[^]i. Puisque l'aoriste de kam a pu prendre la place de celui de jam, la signification des deux verbes n'a pas dû différer essentiellement à l'origine. Dans beaucoup de cas» en effet, elle est presque identique dans la plupart des lan* gués indo[^]européennes. Que l'on se souvienne de tournures grecques comme nStç r[^]ciç; ou bien (xrc/Aao[^]c jf[^]u, du latin habere et se habere, de l'albanais 9 xa at ai c'est invraisemblable (mot à mot : non est quo modo)[^] et enfin des locutions françaises /a t froid, fai chaud, il y a, etc. Le verbe jam a exercé sans doute une influence considérable sur la formation de la conjugaison albanaise en généra. Après avoir aidé à constituer l'imparfait des verbes ham et 60m, il paraît avoir servi à créer l'optatif ou subjonctif aoriste, ainsi que l'imparfait et le présent passif de tous les verbes. Et pourtant, au moment où il contribuait ainsi à élargir le système de la conjugaison albanaise, il rencontrait à côté de lui un autre type, qui ne paraît pas rentrer dans le cadre des flexions sanscrites. Les verbes albanais paraissent avoir été à peu près invariables au singulier présent, ou bien avoir eu recours surtout à

— 184 — l'apophonie, pour distinguer les personnes. Cette apophonie elle-même est trop irrégulière pour pouvoir être expliquée par la suppression des désinences, comme cela a eu lieu souvent dans les langues teuloniques; elle est virtuelle et non pas simplement phonétique. — Si kam a subi l'influence de jam à la première personne du singulier et du pluriel, à la seconde personne c'est le contraire qui a eu lieu : jini s'est moulé sur kini; il en est peut-être de même de je formé comme kê. Quoi qu'il en soit, le parallélisme des deux verbes auxiliaires, au présent et à l'imparfait, est certainement un fait étrange et peut-être unique dans le système de toutes les grammaires existantes. Une dernière question à poser serait si le verbe kam n'aurait pas son analogue dans la langue grecque. Il se prête merveilleusement à l'explication de la désinence xa du parfait des verba pura et de l'aoriste premier des verbes t/O»^, ^«(îwfxt, «u/uk, puis des terminaisons -x«, -xov dans des formes verbales comme ipuxu, àXu9xa%, c<7xov, enfin des adjectifs si nombreux en -xoç. Peut-être même, en cherchant bien, trouverions-nous sous le déguisement qui la dérobe à notre attention la vieille racine albanaise elle-même. Qui ignore que les Grecs ont fortifié quelquefois une consonne initiale, surtout ir et x par l'insertion d'uu T purement euphonique? Nous citerons seulement irroXcç, irr^Xc/MÇ à Côté de ttoXcç, ttoXc^oç, irrepva à Côté de irépva, ?xavov à Côté de xTcévw. Beufey fait venir xrépta du sanscrit kshar et le rapproche de xccpea, comme il fait dériver xTVTTToç du sanscrit kou (1). Dans xr (sanskrit (1) Benfey, Griech. Wurzellexicon, I, 202; II, 186.

— 185 — kshan) et xctp» pour xrcépw, xr^{ea}, le T aurait appartenu à la racine. Ne pourrait-on pas supposer que xrao^{ac} posséder, xTiifvoç bétail, c'est-à-dire possession, sont des variantes de formes dans lesquelles le r n'aurait pas figuré? En tout cas, ka-ou le bœuf se rattache fort bien à kam j'ai, je possède. A quelque opinion que l'on s'arrête sur l'origine de kam, on n'approuvera pas Bopp rattachant kjeshe à une racine xT = scr. s'i = gr. xcTpxe, ni M. Camarda rapportant le même verbe auxiliaire au siculo-albanais xcXkvj dont l'aoriste très-usité est «cXc^a (1). M. Camarda ne manque pas d'identifier ce verbe avec le grec -iréXo), wsXo/uwx, troisième personne imparfait ffirXero (2). (1) Camarda, p. 295. L'aoriste xsXs^a y est conjugué comme suit : 2« pers. xeXsPs. 3. xsXt. Pl. 1. xXssp. 2. xXsers. 3. xXcev. (2) Ce paragraphe était écrit avant que nous eussions pris connaissance de la grammaire shkipe de M. Dozon. Ce qu'il dit des temps € admirative > formés par Fadjonction au thème du présent et de Timparfait du verbe auxiliaire c avoir » (kam et keshe) vient à l'appui de notre conjecture sur l'origine du parfait grec en xa. Voyez d'ailleurs à ce sujet les observations présentées dans l'appendice I.

— 186 LIVRE V CHAPITRE PREMIER PARTICULES Nous n'avons pas jugé à propos de soumettre à un nouvel examen la longue série des particules (prépositions^ conjonctions et adverbes). Si importante que soit cette classe de mots, nous ne pensons pas que, dans l'état actuel de nos connaissances linguistiques, elle puisse fournir de bien vives lumières sur le plan général de la langue shkipe, ni sur la famille à laquelle elle peut appartenir. Bopp rattache fx^{c} , v^{e} , $\text{v}(\text{5fp})$, ira , $/\ll$, $-\hat{\text{irpawa}}$, iroorri , irip , $\text{Pp}\text{f}\text{v}(\hat{\text{ia}})$ sans peine, à des formes grecques et sanscrites (1), sans parler de xov^{pi} et atircp , qui peuvent se passer d'explication. Il ramène à des pronominaux de provenance indo-européenne les adverbes $\text{xJu}\omega$, $\text{xj}\ll\text{a}$, a^{a} , xou , xrrov , AdVov , vouxf , v^{c} , xjc , irotp (2). Si quelques-uns de ces petits mots, comme xov^{pc} et

— 187 — • aujourd'hui, fçFjcr (guègue «ipijir) cette année, sotnenat ce matin (de Rada), ^ovrc cette nuit, semblent, par leur forme et les éléments dont ils sont composés, remonter à la plus haute antiquité de la langue (!)• En somme, le nombre de ces particules est très-considérable, et leur explication, tentée quelquefois avec succès par M. Gamarda, laisse encore beaucoup de marge à une étude nouvelle. Une chose à remarquer est la multiplicité des particules négatives dont se sert le skipétar. Outre vovxc déjà cité, il y a «ç (abrégé o) dont il sera traité dans le chapitre prochain, puis nuvc qui en paraît une forme allongée (pour durow?) (2);jo, qui ne se rencontre jamais devant un verbe (est-ce «ù grec muni du jota slave ?), y^ç répondant pour le sens au fui grec, puis les variantes dialectales de voust, V0UX9V vi9yx< et yxc, CHAPITRE II DES MOTS COMPOSÉS 11 y aurait peut-être un long chapitre à écrire sur la formation des mots en albanais. Disons-le : cette forma(1) De Rada, p. 89; Bopp, p. 2. Ce dernier rappelle les formes grecques ariiispovy o^ts; et le moyea haut-allemand hint pour hi-naht, c'est-à-dire : dans cette nuit. (2) Gamarda» p. 311-312.

— . 188 lion est ce qu'iry a de moins connu; avant d'en traiter, il faudrait posséder un dictionnaire tant soit peu complet de la langue shkipe, comme M. Dozon nous semble en promettre un. Les invasions et les mélanges des races et des langues qui en ont été la conséquence ont dérobé apparemment aux Albanais l'intelligence des origines de leur idiome, et ont épuisé en grande partie sa force créatrice. Sous ce rapport, les Skipétars se trouvent sur la même ligne que tous les peuples néo-latins. Ils sont peu capables de former, chose si facile aux Slaves et aux Germains, des mots nouveaux et des mots composés à l'infini. Ceux dont M. de Rada nous entretient semblent appartenir surtout aux poètes : *fiaalj-ljee* d'un parler doux, *sii-ZeéZ* aux yeux noirs, *buv[^]-gièrshii* aux lèvres de cerise, *x^{^^'^^^^}P* qui dévore les os, etc. (1). Il n'est que juste d'ajouter que les particules négatives *pa* et *as*, ainsi que la préposition *per[^]* servent à former bon nombre de verbes et d'adjectifs composés. Mais à tout prendre, on fera bien de se ranger à l'avis de M. de Rada : *Per larghe che sieno le fonti aperte alla creazione degli attributivi[^] il número v! è ancor a troppo scarso nella lingua; e vi supplisce il genitivo de' nomi ; invece di manico ligneo not diciamo mërui druri c manico di legno, > etc. (i) De Rada, p. 49, 50.*

— 189 — CHAPITRE III CONSTRUCTION ET ORDRE DES MOTS § !«'. — TENDANCES ANALYTIQUES. Nous avons fait observer que la grammaire albanaise, tout en gardant beaucoup de propriétés des langues synthétiques, a fait cependant de grandes concessions au principe de l'analyse. Quelques-unes de ces dernières sont communes à l'albanais et au grec, même au grec classique ; c'est le besoin de parler plus clairement qui les a provoquées. La plus importante de toutes est sans doute la création de l'article qui n'existe dans les poèmes homériques qu'à l'état latent, et qui est resté inconnu aux Latins. — M. Dozon distingue deux espèces d'articles (1) dans le shkipe ; il appelle l'un article prépositif, l'autre article conjonctif. Voici, selon lui, la déclinaison de ces articles : MASCULIN. ■ Singulier. Prépos. Conj. Nominatif. U t. Gén. et dat. tœ, \$œ. Manque. Accusatif, tœ {të). e. Pluriel» tœ pour tous les cas et genres du prépositif. e pour le nominatif et Taccusatif du conjonctif. (1) Dozon, p. 201. FÉMININ. NEUTRE. Prépos. CoDJ. Prépos. Conj. e. e. tœ (té), (tœf). tœj \$œ. Manque. tœ, sœ. Manque. tœ. e. tœ. {e)1

— 190 — On peut dire que les deux articles ne sont pas absolument distincts ; le conjonctif ne paraît qu'une forme affaiblie du prépositif. — Il s'emploie volontiers dans la rapidité du discours familier. Lorsque le génitif d'un nom indéterminé est uni au nominatif qui le régit d'une manière tellement intime qu'il en fasse nécessairement partie, le signe du génitif *tè* ou *se* (M. Dozon écrit *tœ* et *sœ*) peut être supprimé : *nde njê deegch trentafiljie* sur une branche de rosier (1). M. Dozon supprime l'article chaque fois que le substantif recteur est au génitif ou au datif : *bririt lyopcesœ* de ou à la corne de la vache ; *brirevet lyopœsœ* des ou aux cornes de la vache. De même *Iffirit lyopoèvet* de ou à la corne des vaches (2). Nous avons parlé déjà plus haut de phrases comme celle-ci : *calji i trimit t'abêresh h Tnnoç h roZ vcovéou àXSavcxoi^*. *Nzori skeep e creout sai ixpttXtv 60W t^ t?ç yntpaXiSç*. *I se biljêS h T?ç Ooyorp^ç, e se biljêS ii r9[ç Ouyarp^ç*. Nous avons exprimé l'opinion que ce genre de construction pourrait bien appartenir en propre à l'albanais et avoir été emprunté très-anciennement par les Grecs aux ancêtres de nos Skipétars (3). Ce qui contribue à nous fortifier dans cette manière de voir, c'est qu'en albanais le génitif suit toujours le nom qui le régit (4) ; que le nom et son adjectif ne peuvent être séparés que par l'adjectif possessif, que la préposition précède toujours son régime, que l'auxiliaire précède (1) De Rada, p. 21. (2) Dozon, p. 203, 204. . ^) La Grèce avant les Grecs, p. 47. (4) Dozon, p. 321.

— 191 — immédiatement le participe . du verbe principal; ce sont autant de points fixes qui servent à rendre la phrase plus claire et lui donnent un caractère plus analytique. Ce qui rentre dans le même ordre de faits, c'est la répétition du pronom dans la même phrase exprimée une première fois avant le verbe sous sa forme abrégée, enclitique; — et une seconde fois après le verbe sous sa forme pleine, absolue : Tœ mœ merhte moua groua s'il me prenait moi (pour) ' femme. / thonœ atiy (ils) lui disent à celui-ci (c'est à celui-ci qu'ils disent). On peut même mettre la forme pleine en tête lorsqu'il s'agit d'appeler sur le pronom l'attention de l'interlocuteur. Moua mœ lyee moi (tu) m'abandonnes. Tu tœ lyee vetœm toi (il) te laisse seul.. Enfin, le substantif régime du verbe est souvent précédé du pronom abrégé qui l'annonce pour ainsi dire : / tha ariout derviçi à lui dit l'ours, au derviche. S*e lyà tsouposnœ tœ binte point ne la laissa-t-il, la jeune fille, tomber. M. Dozon fait remarquer que, dans ce cas, le pronom rappelle un objet dont il a été déjà question (1). C'est ainsi qu'en allemand le neutre du pronom de la troisième personne es annonce souvent un substantif ou une phrase entière qu'il s'agit de faire ressortir ;^ il est vrai qu'e^ est alors toujours au nominatif ou à l'accusatif. (1) Dozon, p. 801.

CONSTRUCTIONS SYNTHÉTIQUES Dans une foule de cas, l'albanais est resté fidèle à la synthèse antique. Il ne craint pas de faire attendre le sujet et de suspendre le sens jusqu'à la fin de la phrase, laquelle se termine ainsi, comme on dirait, en pointe. Cela n'arrive pas seulement dans des phrases incidentes, commençant par des adverbes ou des conjonctions comme celles-ci : Posa ouvra derhi quand eut été tué le sanglier. Pas nø tçikœ na vyen edhi dielhi après un peu (de temps) nous arrive aussi le soleil : Cette inversion se rencontre aussi dans des phrases principales : Kœtiy mbretit i erdhi koha à ce roi-lui vint le temps. Elle est saisissante, surtout dans l'exemple suivant : Nœ mes tœ oudhœsœ dialyinœ e mort ouria. Au milieu du chemin le garçon (accus.) le prit la faim. (La faim sabit le jeune homue au milieu du chemin.) Le sujet est même placé quelquefois après l'attribut : Tœ tœ vinœ i œmbely douhani. Afin que te vienne (paraisse) agréable le tabac.

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

— 193 ^ Pour mieux faire connaître la construction albanaise, nous empruntons à la grammaire de M. Dozon une plurase un peu plus longue^ munie d'une traduction juxtalinéaire : Çoumœ mirœ e koupeton çdoheri sisa i çtrotidhi gœmbœrœncœ MoqU bien le comprend chacun combien lui serra le cœur kœUy reçperU kœyo vdekiya e tœ çokyesœ tiya . à ce marchand ceUe mort celle de Fépouse sienne (1). LES ALPHABETS DE LA LANGUE ALBANAISE. Hahn, 1855. Rada, 1866. Miklosich, 1870 « a a t i t ou u u e e e 0 0 0 V -(2) û £ U e X h h n P P h b h f l f P V V (1) Dozon, p. Zn. (2) Dans sa Grammaire albanaise de 1870, M. de Rada supprime la voyelle u; mais à côté de Ve simple il admet un e h peu près muet, qu'il écrit è, et un autre dont le son ressemblerait à celui de Veu français, et qu'il écrit è, 13

The text on this page is estimated to be only 13.39% accurate

* , — 494 — Hahn, U55. Rada, 1866. Miklo8ich,1870. /* m m T
t 1 i i d a i, ss s Ç Ç z e 9 0 3 3 S A // > /\ PP rr P P r r V n n X c, ch k 7» '/
g. gh, gc, gh g Xj X X h • • m J V ih y •■-i gn t't "j k *• ■ti gki â 0" sh i • 0"
'a z tÇ iz ts c W

.% ^ — loe APPENDICE I DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR
LA LANGUE SHKIPE SUR LES DIALECTES DE LA GRÈCE
MODERNE. §1. Ce qu'il y a de plus robuste, de plus durable dans une
langue, c'est sa structure même, j'allais presque dire son ossature, c'est-à-
dire sa grammaire. Lorsque deux peuples d'origine diverse se rencontrent
sur le même sol, ils ont beau se mêler et se fusionner, et modifier leurs
langues par les contacts et par l'intercourse de fous les jours, les deux
grammaires ne sauraient jamais s'unir et se pénétrer; il faut absolument que
l'une triomphe et que l'autre cède le pas. C'est souvent celle de la race
vaincue qui l'emporte, parce que cette race, infiniment plus nombreuse que
les envahisseurs, finit par les absorber. C'est ce qui est arrivé en Perse, dont
l'idiome, malgré des milliers de mots arabes qui y ont pénétré, a conservé
son caractère indo-européen; c'est ce qui est arrivé aussi en Angleterre, dont
la langue a gardé sa structure tu* desque, en dépit de l'influence exercée sur
elle par le français qu'ont parlé pendant trois siècles une dynastie et une
noblesse normandes. En France, d'un autre côté, le

— 196 celte a été tout à fait évincé par le latin ; il a dû disparaître à peu près partout; mais là où il a pu survivre, il a conservé intacte sa grammaire. De même, en Espagne, le basque ne diffère pas essentiellement — on peut le croire au moins — de ce qu'il était il y a deux mille ans; mais la plupart des anciens Ibères adoptèrent bientôt la langue des maîtres du pays. Toutefois, le latin revêtit des formes différentes, suivant qu'il était parlé par la bouche du Celte ou celle du Basque. Dans le français et dans l'espagnol de nos jours, on retrouve les traces plus ou moins profondes des idiomes parlés des anciens habitants de l'ouest de l'Europe. N'en a-t-il pas été de même dans le grec classique? N'en est-il pas de même surtout dans les dialectes de la Grèce moderne? Ces derniers ne porteraient-ils pas quelques marques des langues barbares primitives appartenant à des peuples qui ont partagé et partagent encore avec les Hellènes le sol de leur pays? C'est là ce qu'il s'agit de rechercher.. On sait qu'un nombre incalculable de mots grecs ont pénétré dans l'idiome shkipe et y ont été naturalisés. Rien de plus naturel assurément, — mais ce qui a lieu d'étonner davantage, c'est que ce dernier idiome, à coup sûr peu littéraire, ait pu, à son tour, exercer une influence très-perceptible sur le langage, peu fixé encore, des Grecs modernes. Dans une étude très-bien faite du dialecte tzaconien, Gustave Deville a soutenu la thèse, très-vraisemblable d'ailleurs, que ce dialecte n'est autre que l'idiome parlé jadis par les Lacones dans les mêmes localités. S'appuyant ensuite sur les conclusions d'Ahrens, Deville fait remonter au-delà de l'invasion dorienne et jusqu'à l'époque où les

— 197 — Achéens occupaient encore Anriyclées, Pharis el Geronthrœ, où Hélos était encore habité par sa population primitive, les particularités du dialecte dont il a esquissé la grammaire. Il a insisté sur ce point que la Tzaconie, proprement dite, embrassant la côte orientale du Péloponèse entre Nauplie et le cap Malée, est isolée du reste de la presqu'île et en dehors des grandes communications de la Grèce. Il croit pouvoir assurer que l'invasion des Slaves, qui date de la fin du VI^e siècle, n'a pas atteint cette partie de la Morée ; il la considère comme un refuge par excellence. Lorsqu'au XIV^e siècle, des masses d'Albanais passèrent l'isthme, ils ne se seraient donc pas établis dans la Tzaconie? Deville fait remarquer que, lorsqu'à la fin du dernier siècle la retraite des Russes laissa le Péloponèse en proie à ces mêmes Albanais (1), la Tzaconie dut abriter les populations fugitives de l'Argolide, de la Tégéatide et de la Laconie. L'isolement même de la contrée, au cœur et au sommet d'âpres montagnes, a défendu de la civilisation, comme de la barbarie et des changements sans nombre du temps et des hommes, les restes encore vivants de la plus ancienne langue de la Grèce (2). Aussi Deville n'hésite-t-il pas à identifier, d'après le témoignage des chroniqueurs byzantins, Tzaconiens et Lacones, ou mieux, adoptant les vues de Thiersch, il déclare que les Tzaconiens sont les descendants des anciens Cynuriens (3). Hérodote dit de ces derniers $\text{I Kuvoupcot } \text{\$1 aorôyQovtç } \text{\$ovTfÇ } \text{\^oxcou(7t } \text{\^ouvoi } \text{cTvat } \text{\^iwvcç, } \text{h\$t\$i}\text{\>puwTOLt } \text{\$t.}$ Mais lorsque Thiersch prétend ratta(1) G. Deville, Étude du dialecte tzaconien, Paris, 1866, p. 24. (2) Ibid., p. 6. (3> Hérodote, viii, c. 73.

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

— 108 — cher le dialecte des Tzaconiens à une souche pélasgique, Deville proteste. Quant à nous, nous inclinons du côté de Thiersch ; et cette opinion, nous allons essayer de la justifier par des preuves empruntées au dialecte tzaconien lui-même. § 2. —

PHONÉTIQUE. On connaît la prédilection de l'albanais pour la nasalation dans les syllabes initiales. M. Miklosich en a suivi les traces dans le roumain, par exemple norke =* latin vipera, ne[^]iire = latin venemim, mimeru = latin humérus; et jusque dans le roman de Choire, par exemple nuvigl, nuvill = latin ovile» Le grec moderne fournit à son tour quelques exemples, comme vocxoxuptç pour cUoxupt?, voupa pour oOpa, vw[^]ç pour wpç, Navarin pour Apapîvoç, puis v/Çcpoç et vou|3opoç venant des mots slaves jezero, obor (1). Mais c'est dans les formes pronominales du dialecte tzaconien que cette nasalation se fait remarquer d'une manière fort étrange. C'est ainsi que pour i5fi«v, y/fxaç on y dit vafiou, vo(|ji9ùvavc, au Ucu de [^]oû ffé, vrt et vre[^] enfin au lieu de v/i«v vfAuç, vujiAoo, vioufwv (daus le dialecte béotien on disait oûjji/«v) (2). C'est ici le cas de se demander si les différentes formes du pronom tzaconien h[^]e[^]i qui a le sens de ouroç (3) ne

(1) Miklosich, U, p. 82. (2) Deville, p. 108, 109. (3) La déclinaison de ce pronom est la suivante, au masculin et au féminin : Nom. maso, hhpi, fém. evSaV. Gén. masc. «vSoO, fém. Mâpu Accus, masc. evSîwe, fém. èv5«vvt ; plur. masc. evSit, fém. cvSaii.

— 199 — sont pas) elles aussi, nées sous l'influence d'anciens pronominaux albanais. On connaît [l'antique forme lacédémonienne et cypriote âv^a pour aur» que M. Camarda a déjà rapprochée de l'albanais âv^sc, âv^ai, toské moderne mta}€ de Vautre côté, là-bas. Dans les mots latins inde, unie {\}j et peut-être dans l'archaïque endoj la première voyelle est significative ; reste à savoir si dans ces mots Vn est autre chose qu'une consonne parasite, comme il paraît l'être dans les formes albanaises &^rj(à côté de oTff, v(iajo et vJaty à côté de dalt frère de la mère, et rfa«y (chez les Guègues) je partage, etc. Souvent la nasale triomphe alors de la dentale et l'élimine, par exemple vdav tc maintenant, chez les Guègues vaa'ri. C'est ainsi que les Guègues disent viyjocy pour vdiyjoiy . f écoule, viciy pour v^tety je pardonne, etc. Dans le dialecte napolitain aussi, nd peut devenir mi, par exemple nnillo pour in dicto, nnutto pour indu^clum, cannela pour candela, mennella ou bennetta pour vindicta. Miklosich rappelle l'assimilation curieuse de l'osque opsannam pour aperandam, et il est frappé, comme nous le sommes nous-même, de la coïncidence de ces particularités dans l'albanais et dans les dialectes de l'Italie méridionale. On n'ignore pas qu'une foule de mots albanais commencent par (^, fiir. Cet ^ se justifie quelquefois par l'éty. mologie ; alors il est le reste des prépositions iv ou

- 200 — d'autres fois il ne faut y voir qu'un affaiblissement du *ir* initial[^] par exemple *f*iroptij* «*î* pour *wiuxn pin*, *furowAi poing* (comp. *iroupfia* cité par Hesychius, et le grec moderne *^trouvea coup de poing*, latin *pugnm*). Nous ajouterons *pirpou* pour *irpcv* et *tfiwoota* parfait de *:rotS* je fais. — C'est ainsi que dans le dialecte néapolitain on trouve *ntiso* = *tntensum*, *mbiso* == *impensum*; mais aussi *mbresto* = *præsto*, *mbé* pour *bene*, *net* pour *ci*, *mperà* pour *perd* (1). On sait que l'albanais aime à introduire un *i* parasite après les consonnes *ly n, x, g, ^ 6/ z*. Il y a des exemples du même usage dans le dialecte tzaconien ; nous citerons *dcXXt^* pour le dorien *ôXX^* ailleurs, *xt^* = *trôu où?* *xxtaflta* pour *oxtotyt^a* = , *xpuirrcD* je cache, *y»ouxxoupi£ve* = *^uoxo/icvo;*, *ffioupou* = *avpai* je tire, *ortouatouptCou* = *a^upcÇco*, *avpéÇco* je *sifQe*. Dans *Xeouraacvou* = *oXtoôatW* l'*o* initial est tombé, *tj* est mis pour *oO* par inversion, et *cou* est pour *c*. Peut-être même faut-il attribuer à l'action de l'albanais le phénomène du *tsitacisme*, c'est-à-dire la substitution du son *T<7* au

— 201 — TCTatvw, irciTant pour rfrocoç, TaepjSouXc pOUr le CrétOÎS dtp^ih chaussure grossière, etc., etc: On pourrait mentionner aussi Tépaississement du îTcw manquer (prononcez chouté), etc. (1). Il ne pense pas que cette tradition soit bien ancienne; elle pourrait bien dater de l'invasion des Slaves. — Quant au sigma qui prend un son chuintant dans

phonique. Nous citerons, d'après lui, *irépowc* les rochers, *xiQTrouve* leS jardins, *errouve* (caroç) leS toileS, *rpaouvç* (rpôyoç) les boucs, x«3 qui, dans le dialecte tzaconien, suivent la première déclinaison, forment, d'après Deville, leur pluriel en a*e, ainsi : ô 7r/>KpiaTeux^, plur. 01 TTjOaptTJuTdtâi (xtj pour t*?). 0 (TSptlfxhy — ol o-SjOtTTaSe. 0 l{/&)^, — oi ^ItOL^S* 0 ^apâ, — 01 ^ (Kpà^e, 6 /iîdTVJ, 1 • ' — ol hiTCfk^e. (1) Manuel de la langue shkipe ou albanaise^ par le consul Dozon, Paris, 1878, p. 331. k

— 203 — Les masculins en ot^{pn} le forment en «^c, par exemple :
 ô nsp^{okipr}] jardinier, ol nspfiokipth, ô éikwnSLprn le balteur sur Taire, ol
 (xkmipth, Deville semble voir dans ces formes des métaplasmes, et il pense
 que a^c, i^c ont dû être abrégés de a^{cp}, i^{cp}. Passe pour le métaplasme;
 mais on ne comprendrait pas que les descendants des anciens lacones
 eussent choisi expressément une désinence qui désigne le pluriel de
 substantifs féminins (-«[;], A^{oç}; ^c, Woç). Nous ne croyons pas nous
 tromper en reconnaissant dans ces formes étranges la terminaison plurielle
 de la déclinaison déterminée des Albanais[^] par exemple mbreterete les rois,
 babalarite les parents, pashalarite les pashas, fikite les figuiers, zogkite les
 oiseaux. Aux pluriels grecs en -a^e répondent des pluriels albanais comme :
 trimate les pallicares, bourhate les hommes, ouyerate les eaux, grâte les
 femmes, Gegate les Guègues. Il est vrai que le passage de la tenue t à la
 moyenne

— 204 — détermine la formation des temps. En albanais[^] les radicaux à désinence vocalique forment le passé par l'adjonction des syllabes -ta, -va ou -ra. Dans le dialecte tzaconien, ces mêmes radicaux prennent au passé la syllabe -xou. Les radicaux terminés par une consonne ne prennent au passé qu'un simple a en albanais[^] mais ils modifient assez souvent la voyelle caractéristique. Il n'y a pas de modification de ce genre dans le dialecte tzaconien; mais comme dans l'albanais, les radicaux à consonne forment le passé en s'augmentant d'un a et en se faisant précéder en outre de Ve de l'augment. Exemples : RADICAUX A DÉSIGNENCE VOCALIQUE. Albanais : dreitô-nj je redresse, passé dreitô-va. frii-nj je souffle, — fri-ta, . shtie ' } e i e Xie, — shtu-na. Tzaconien : opoxt je vois, passé w/3axa. jcot^oy j'appelle, — exa^éxa. «TToXuoy je paie la rançon^ — ctTroXyxa. Il faut ajouter aux verbes purs les verbes dont le radical se termine par une liquide : Supov, passé eSi^pxa. Tnrttjoou (ar7rgi/3&)), — STrTret^xa. jxoepaévou, — l|xapayx« xtvoi», — lyxtxa, etc. RADICAUX TERMINÉS PAR UNE CONSONNE. Albanais : taonnj je promets, passé tax-a. vesh'inj je vêts, — vesh-a. marr je prends, — môr-a, dalj je sors, — dôl-a. (i) Deville, p. 122, 123.

— 205 — Tzaconiën : ytwpii[^]-o\jy passé èytwpia. (pour iyiiwpiccx). 5[^]fAwS-ou je cours, — eS/[^]apa. voàsyorj je secoue, — eflra>6v«. pPoccxx-ou je fais sortir, — ènPoccc. On remarquera que dans l'albanais comme dans le dialecte tzaconiën, il existe une tendance à renforcer la forme du présent pour mieux exprimer ainsi l'idée de durée qui est inhérente à ce temps. Les deux idiomes laissent volontiers tomber ce renfort au passé, afin de mieux rendre la notion d'une action rapide et passagère et réellement passée. Que Ton compare : albanais taxinj, iaxa[^] et tzaconiën opaiiivSoM, c[^]papa, cXirtCou, cXirta. Dans le grec classique on sent bien ce contraste dans povOavw e[^]aOov, Xa|ji|3av(i> cXoc|3ov, eup/axco cupov, ytyvou'jxtjiy e[^]vcov. Le tzaconiën semble profiter de toutes les circonstances pour rendre plus saisissant ce contraste entre les formes allongées du présent et les formes écourlées de l'aoriste. Ce dialecte, à l'exemple de l'ancien lacédémonien, élide volontiers un a placé entre deux voyelles. Les Spartiates disaient : M«a pour Moyexa, op«a pour ôpw<7a. C'est ainsi que les Tzaconiens ont supprimé invariablement Va non du futur (ôà yiouptVou, Goc ôa-j/Aocffou) , mais de l'aoriste (cytupta, itfxva pour cirxvaa, etc). Remarquons seulement que lorsque la voyelle du radical est un a, ce dernier se contractant avec l'a de la désinence, il naît des formes très-courtes dans lesquelles, le génie de la langue semble se complaire (1) :

(i) Deville, p. 123.

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

— 200 — wffToÇft) — ivuoTàa, contracté Ivu[^]ra. — èrpoyÀ. [^]iPpà. Par une hardiesse singulière, la langue a appliqué ce mode d'abréviation aux verbes en -«aa» -«ttw. Les traitant comme s'ils se terminaient en -«Çw, elle forme des présents [^]uXarrou, rapa^{^^}ou, irpa[^]joi», pioLçaoxà leS aoristeS IfvXdc, cTocpa, cirpa, cpta. Il est étrange au moins que l'albanais qui, lui aussi[^] possède un certain nombre de verbes en as, retranche au passé ou la syllabe intercalaire ou l'[^] de cette syllabe : peltsas je crève, aoriste plyasa, kelas je place, — Jcalha. flyas je parle, — folya. pelhds je mugis, — palka. gerças j'invite à la noce, — griça. La syllabe formative du présent est quelquefois supprimée, sans que la forme de l'aoriste soit raccourcie; ce dernier se termine quelquefois en -ita, kertsâs je craque, aoriste îcerts-ita. geltâê je rugis, — gelt-ita, bertds je brame, — bert-ita. D'autres fois l'[^] seul s'élide, et il est remplacé alors par le Vj consonne formative de l'aoriste : vrds je tue, aoriste vra-va. çkas je glisse, — çka-va. k

Il est bien évident que les verbes albanais dont nous venons de parler n'ont pas subi l'influence de la conjugaison tzaconienne. Ce serait donc celle-ci qui se serait ressentie de l'action exercée sur elle par un idiome barbare. Ou bien l'analogie que nous croyons remarquer entre les deux ordres de faits serait due au seul hasard. Nous devons dire pourtant que ces analogies sont plus nombreuses qu'on ne pense. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que dans le tzaconien le parfait et l'aoriste ne présentent plus de différence syntaxique. En effet, les verbes qui forment leur passé en x« n'en ont pas qui se termine en a (au lieu de <7ot, ancienne terminaison de l'aoriste I) ; ceux qui ont un passé sous forme d'aoriste en « n'en ont pas sous forme de parfait en xœ. Sous le rapport du sens, les deux formes du passé sont absolument identiques. Ce n'est pas tout. Le passé en -xa est bien précédé d'un augment comme le passé en oc simple, mais il ne prend pas le redoublement comme faisaient les parfaits du grec classique; ce dernier ne considèrerait pas non plus la désinence -xa comme l'exposant du seul parfait. Comment expliquer sans cela les aoristes Wwxa, ifdvjxa, W? Donc les deux passés du dialecte tzaconien ne seraient que deux formes différentes d'un véritable aoriste premier. Ici nous sommes arrêtés par Deville, affirmant que les verbes en ^w ont un véritable parfait second .• poyov, ypayow, rvtpov, Tpsyov, ttowpoM foUt aU paSSé î èp^a, lypa^a, M^a^ cTp«j3a, Ixioupa. Sont-ce bieu de véritables parfaits ? Ils ont l'augment de l'aoriste ; et qui nous dit que ce ne sont pas réellement des aoristes seconds qui, au lieu de l'ancienne terminaison -ov, ont pris par méaplasmè celle du premier aoriste « ?

— 208 — La terminaison de cet aoriste était sans doute jadis

— 209 — le grec $\gamma\alpha\kappa\omega$). L'albanais, aussi bien que le tzaconien, paraît donc avoir confondu le parfait et l'aoriste. Il y a lieu cependant de faire ici une réserve importante. Le consul Dozon, dans son Manuel de la langue shkipe {\f nous entretient de deux temps composés avec le présent et l'imparfait du verbe auxiliaire avoir {kam j'ai^ keçe j'avais) formsmt désinence. Exemples : Prés, lyith je lie, passé composé lyithkam, lytih-keçe. korh je moissonne, — korhkam, korhkeçe. mbielh je sème, — mbielhkam, mbiel-keçe. daljie sors, — daljkam, daljkeçe, çkrouan i^écris, — çkrouakam, çkrouakeçe. lyan je lave, — lyakam, lyakeçe, vras je tue, x — vrakam, vrakeçe, M. Dozon ajoute à cette liste encore : Prés, hâ (xfl) je mange, passé composé hengerkam, hengerkeçe . bie je tombe, — renkam, renkeçe, kam j'ai, — patkam, paikeçe. yam je suis, — kyenkam, kyenkeçe. Seulement M. Dozon se trompe en supposant que le radical déterminé par le verbe auxiliaire aurait la forme d'un participe apocope. Nous n'y pouvons découvrir que le radical lui-même, légèrement modifié dans henger-kam (redoublement) ou remplacé par un second thème (patkam), ou même par l'infinitif {kyenkam, renkam). Car de Rada voit dans keen être et lyeen laisser des formes de l'infinitif (2). (1) Page 226. 11 s'appuie sur les études de son maître Gristoforidis, Albanais de naissance. (2) Dozon, Manuel de la langue shkipe, p. 227. U

— 210 — M. Dozon paraît avoir été induit en erreur par les tournures latines *compertum*, *cognitum* composées avec *habeo*. Mais comment a-t-il pu désigner alors les formes *vrakam lyiihkam*, *vrakeçe lyiihkeçe*, par les noms d'imparfait et de prétérit, quand ce sont manifestement des parfaits et des plusqueparfaits? Citons, pour prouver que nous sommes dans le vrai, les' propres exemples de M. Dozon : 1. *Kuy kyenga ne miye hère mH mire nga ouné* : en voilà un qui vaut mille fois mieux que moi {*kyenga* pour *kye^ika* dans le sens de *tts^uxc*). 2. *Mbi gyithe te irendafilyii renka vesa si indjia* : sur les rameaux du rosier voici' que la ro^e est tombée comme des perles. 3. *Çpirii im paseka kyenoure çoutne i nderçim soi nde sut te tau* : ma vie a été aujourd'hui iTès-ho7iorée à tes yeux (c'est-à-dire tu Tas épargnée). M. Dozon dit d'ailleurs lui-même (1) : le premier (de ces deux temps composés) marque un passé dont l'effet dure encore, et en réalité le présent, parfois même un futur prochain (II). Ce parfait et ce plusqueparfait dont nous entretennent MM. Dozon et Cristoforidis ne se rencontrent malheureusement pas dans les chants nationaux et dans les écrits connus jusqu'à présent des Albanais. Hahn, Camarâa, de Rada n'en font nulle mention. Il faut donc admettre que les formes de ces temps composés ou se sont conservées dans quelque coin reculé du pays des Skipétars pour se répandre de nouveau de nos jours sur une plus grande (1) Dozon, Manuel de la langue Shkipe, p. 326, 2â7.

— 211 — étendue du pays ; — ou bien qu'elles sont d'une origine toute récente et qu'elles ont été créées pour ainsi dire sous nos yeux (1). Supposons, pour un moment, que cette dernière hypothèse soit la vraie ; nous assistons dès lors à la formation d'un temps qui nous paraît de tout point l'analogue du parfait grec. La langue albanaise a-t-elle réellement senti le besoin d'avoir un parfait véritable ? La formation de ce parfait serait alors une espèce de restauration. Nous avons cru reconnaître, en effet, dans l'auxiliaire *kam*, un ancien verbe pélasgique qui aurait pénétré dans la conjugaison du grec ancien et aurait donné naissance à des formes comme *tytpl'jxbiy cpuxw*, (3(|3p(»^xM, etc., et aux parfaits inexplicables jusqu'à présent en -*xa*. L'existence du nouveau parfait albanais semblerait venir sérieusement à l'appui de notre conjecture. Si, par impossible, les parfaits et plusqueparfaits signalés par MM. Dozon et Cristoforidis devaient être conservés comme faisant partie de la conjugaison albanaise depuis les temps les plus anciens, l'identité de ces temps avec les temps respectifs de la conjugaison grecque acquerrait un haut degré de vraisemblance. (1) Je viens pourtant d'en découvrir quelques exemples dans la *MÛKTva*. *kl^ocuLYTi*, recueil de chants et de récits albanais publiés en 1878, par M. Mitko, p. 165. *KtT^wjxe tto pwç v«* Utrri fuit hoc (ao) non fuit. Au commencement du second récit p. 166, la même tournure se trouve répétée. P. 176, *Kimorjpiiai m pi3ç va Usm*, C'est toujours la même tournure ; seulement *xti^voD/sxv?* est une forme composée du participe *x^YivoDp* {été), et de *xs*, troisième personne du singulier, présent de *am* j'ai. â

existe en grec moderne une particule &; qu'on place volontiers devant l'impératif et qui alors, dans le tzaconien au moins, souffre quelquefois l'apocope : « ftoXs; (à; tp\$ i))f Sy xoGffapf, aç xa0/<7o/w. On considère cette particule ordinairement comme née de l'impératif o^tç de oKftYint (1), L'albanais semble l'avoir adoptée pour certains cas, par exemple &ç tc (jxoVpt : passons. Mais cet «ç nous semble différer profondément de la négation açpas, point; on la redouble aussi &ç -«ç ni -ni. Cet aç est souvent abrégé par les Albanais, qui n'en laissent debout que la consonne : cxa^ q% a\ a ov, il ne mange pas, car il n'a pas faim. 2, KovXXexa vacho (grec moderne ytkoL^a). De ville compare x(».«Ç^ mot très-rare expliqué par Hésych. Poîiç rh h xépoL^ ÿtiv ^ (ccrrpapfAévov. Eu albanais îfrovXoT signifie paître. KiXXcxupcoi était le nom de l'antique population de la Sicile réduite au servage par les colons grecs. C'est elle qui devait cultiver les champs et mener paître les bestiaux. La désinence vp, oup a un caractère éminemment pélasgique. Syracuse fut fondée par Archias en 735, et le nom de cette ville s'explique par une étymologie . albanaise (

— 213 — RÉSUMÉ DBS RECHERCHES GRAMMATICALES.
DANS QUELLE FAMILLE DE LANGUES GON VIENT-IL DE PLAGER
LA LANGUE ALBANAISE? § 1. — ÉLIMINATIONS. Ceux qui auront lu
attentivement les pages qui précèdent resteront convaincus, avec nous, que
l'albanais, qui se présente aujourd'hui comme une langue mixte composée
d'éléments étrangers et même hétéroclites, n'en est pas moins un idiome
très-ancien qui a son originalité et pour ainsi dire son cachet à lui. Sa
phonétique, qui ne ressemble à nulle autre, ses déclinaisons bizarres, ses
conjugaisons édifiées apparemment sur une double base, ont sollicité les
méditations de philologues télébres comme Bopp, Pott, et tout récemment
encore de Miklosich. Mais les résultats de leurs savantes recherches n'ont
pas été jusqu'à présent bien concluants. Nous aura-t-il été donné de faire un
pas de plus que de tels devanciers? Ce seraient eux qui nous auraient
indiqué la route où il fallait continuer de marcher. Commençons par
résumer les résultats obtenus : 1. Il nous a semblé que la phonétique, la
déclinaison et même la conjugaison des Albanais, tout en subissant /

— 214 — Hnllii'inco des langues parlées des peuples environnants, avaient laissé à leur tour des traces très-visibles dans la grammaire des Roumains, des Bulgares, des Italiens du Midi et de la Sicile, et peut-être même dans celle du grec classique. 2. Nous avons hésité à classer l'albanais parmi les langues qui se groupent plus directement autour du sanscrit. Comment n'aurions-nous pas reculé devant une affirmation qui avait paru quelque peu téméraire non seulement à Polt, mais encore à Bopp, si disposé pourtant à découvrir dans toutes les parties de l'ancien et même du nouveau continent quelques membres égarés ou perdus de la grande famille des langues indo-européennes? 3. D'un autre côté, la langue des Skipétars nous présente des traits trop connus et une physionomie pour ainsi dire trop familière pour qu'il nous soit permis d'y voir un simple atca\$ ycvofuvov, le produit unique d'une race à paître. Pour essayer de découvrir ce que cet idiome pourra être, procédons par élimination ; disons d'abord ce que, à coup sûr, il n'est pas. Il n'est certes pas un idiome sémitique. Malgré quelques emprunts très-anciens et d'ailleurs isolés faits par les Albanais au vocabulaire araméen (comme gomar âne, hébreu "lîan etc., etc., peut-être Dt< mère ?) et quelques mots tirés de l'arabe et introduits dans le shkipe par les Turcs (par exemple ketab lettre, yjt^y^^ foule), la grammaire albanaise diffère toto cœlo de celle de l'arabe et de l'hébreu. Elle ne connaît ni les préfixes suffixes qui se joignent aux substantifs, ni le status constructus, ni les modes variés (itératif, factitif, etc.) de la conjugaison sémitique. \

— 215 — La langue des Skipétars a eu incontestablement des contacts avec les idiomes tshoudiques et tatars. La négation pç ou /Aw; rappelle le mas des Tshouvashes (dont l'albanais «; pourrait n'être qu'une forme raccourcie). Le mot xjov/xcoT lait, est évidemment le koumyss, le lait de jument dont se nourrissent encore aujourd'hui les Mogols (1). Enfin le pronom shoumë semble tirer son origine d'un substantif chamuq, charnu, gamy, gemu qui a le sens collectif de tous, ou de beaucoup (mot à mot : totalité) et qui appartient en commun aux Tshouvashes et aux Turcs, aux Mogols et aux Tongouses. Agglutiné aux noms des Tshouvashes, il en forme le pluriel (2). — Considérons maintenant que les Turcs ne se sont emparés de l'Albanie que vers la fin du XI V^e siècle. Skander-Beg, son héroïque défenseur, ne succomba même qu'en 1469 ; et pourtant le dialecte siculo-albanais, à peu près libre de mots turcs, montre déjà partout le pronom indéfini shoumë au lieu du rare bol (répondant peut-être au grec - ttoXuç). Il faut donc admettre que les Albanais ont été en rapport de bonne heure avec des populations de souche tshoudique et finnoise. En effets l'Épire a été envahie depuis le VI^e siècle par des Huns, des Avars et des Bulgares. Une partie de ces derniers se fixa même dans le pays à partir du IX^e siècle (3). Mais déjà ils étaient slavisés, c'est-à-dire qu'ils avaient échangé l'idiome tshoudique qu'ils parlaient" d'abord contre la langue désignée de nos jours sous le nom de bulgare ou de vieux slovène. On peut supposer enfin que dans une antiquité plus (1) Duncker, I, p. 729. (2) Revue de philologie cl d'ethnographie, vol. I, p. 120. (3) Hahn, p. 310.

— 216 — recalée, les Albanais ont été les voisins des tribus mogoles portant le nom de Skolotes et habitant entre les embouchures du Danube et du Don (1). Les relations ont pu durer assez longtemps pour que la langue shkipe s'en soit quelque peu ressentie. Il est au moins singulier que les idiomes finnois de l'Ouest aient exactement, comme l'albanais, la double déclinaison, déterminée et indéterminée. C'est ainsi qu'en finnois on dit à l'aspect indéterminé : kalà du poisson, pluriel kaloi des poissons; à l'aspect déterminé kala le poisson, pluriel A:aZa^^les poissons. De même (indéterminé) isé père, pluriel isi des pères ; (déterminé) isé le père, iset les pères. On remarquera que la désinence du pluriel défini en finnois t rappelle celle du même pluriel en albanais (2). Malgré ces quelques points que le shkipe et les langues ougro-tshoudiques ont en commun, le système grammatical de ces dernières est formé sur un tout autre plan que celui de la langue albanaise. Celle-ci est une langue à flexion comme toutes les langues indo-européennes et sémitiques; celles-là, au contraire, appartiennent à la classe des langues agglutinatives présentant cette étrange variété et complication des formes grammaticales qui les caractérisent d'une manière toute particulière. § 2. — l'ensemble des langues caucasiques. Il reste une dernière voie qui pourrait bien conduire à la solution véritable. Autour du Caucase et dans ses vallées (1) Duncker, p. 728. (2) Ujfalvj, Étude comparée des langues ougro-finnoises^I, p. 58.

— 217 — profondes séparées par des parois abruptes, demeurent de nombreuses peuplades parlant des langues très-différentes, quoiqu'on y remarque plusieurs groupes distincts. A cause de cette particularité même, le Caucase est appelé des Arabes la montagne à langues. Deux de ces dernières, l'arménien et l'ossète, sont considérées d'ordinaire comme faisant partie de la famille indo-européenne. Il n'en est pas de même du géorgien, du mingrélien, du laze, du suano-colque, de l'abchase et du tsherkesse. Tous ces idiomes ont leur caractère à eux, leur originalité, quoique dans leur vocabulaire et même dans leur grammaire on trouve les traces de l'influence des langues parlées par leurs voisins, Perses, Turcs, Russes. La construction arménienne a quelque chose de l'emboîtement de la phrase turque. La déclinaison turque pourrait de ^ même avoir déteint sur celle des Suano-Colques : en effet, le pluriel des substantifs chez cette peuplade caucasique se termine souvent en ar, el, al, et même en lar (comparez, suano-colq. kogho-lar cousins, au turc baba-lar pères) (1). A tout prendre et à certaines différences près, les langues dites caucasiques sont coulées dans un moule semblable à celui où se sont formées les langues des Aryâs; elles en constituent une branche latérale ou, si l'on aime mieux, collatérale. C'est pourquoi Bopp a cru pouvoir les considérer comme faisant réellement partie de la même famille, et qu'il a essayé d'énumérer les titres et degrés de cette parenté. Il n'a pas manqué de signaler la coïncidence qui subsiste entre les nominatifs et accusatifs (1) Rosen, Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische, p. 59.

— 218 pluriels en t*a de la déclinaison géorgienne, en ta de la déclinaison ossète, et le pronom démonstratif servant en albanais de désinence à l'aspect déterminé (comparez alb. malle-te les monts, à géorg. mg'wdel-t'a les prêtres, et à Toss. fidal't'a les ancêtres) (1). Nous avons été frappé nous-même de l'identité de la terminaison ta du prétérit albanais avec la terminaison di de l'imparfait géorgien, ou celle de t de l'imparfait laze, ou celle de la désinence dem ou tem du prétérit persan (2). Ce n'est pas tout. L'albanais forme le pluriel d'un trèsgrand nombre de noms en -era; le suano-colque en présente peut-être autant qui se terminent en ar ou ar (3). Dans la plupart des idiomes qui se parlent autour du Caucase, la numération se règle non pas sur le système décimal proprement dit, mais sur le système vigésimal; il en est de même, comme nous l'avons vu, dans l'albanais. Enlin les explétifs re et bo de la langue shkipe semblent trouver leurs analogues dans le m et ba des Abchases, . dont le premier se joint à quelques-uns de leurs pronoms, et l'autre s'ajoute aux noms de nombre de deux à dix (4). Si l'on réfléchit ensuite que des noms de villes et de montagnes léléges se rencontrent dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Halys et même au-delà, on ne s'avancera pas beaucoup en envisageant les Albanais comme d'anciens voisins des Arméniens et des Suano(t) Bopp, *Die Kaukamchen Glieder des indo-europ* Sprachstamms*, p. 16 sqq. (2) Bopp, *ibid.*, p. 47. (3) Kosen, *Ueber das Mingrelische, Suanische und Abchasische*, p. 59. (4) Rosen, *ibid.*, p. 74 et 76.

— 219 — Colques, et leur langue comme un idiome caucasique qui, tout en conservant son caractère original, s'est formé non pas à Taïde des mêmes éléments constitutifs, mais sur le même plan que ses langues sœurs, plan un peu bigarré d'ailleurs et dont plusieurs traits paraissent empruntés aux différents groupes de cette vaste tour de Babel qu'on appelle la famille caucasique (1). Il faut ajouter, toutefois, que l'albanais a été rapproché peu à peu surtout des langues indo-européennes, et notamment du groupe gréco-latin par la longue cohabitation des Skipétars avec les Aryâs de l'Occident. Bien entendu, nous ne prétendons pas que les ancêtres des Albanais aient été les seuls possesseurs du sol de la Grèce avant l'arrivée des Hellènes. De nombreuses peuplades s'y seront heurtées et mêlées, et bien des idiomes aujourd'hui éteints y auront été parties. On sait que l'Anatolie renfermait plus de langues que de provinces ; dans la seule petite république d'Énoanda on en comptait quatre. § 3. —

RAPPROCHEMENTS ET COMPARAISONS. Rappelons encore quelques témoignages en faveur de l'origine caucasique des Albanais. Insuffisants par eux-mêmes, on remarquera entre autres les traits suivants : dans Tabchase, la conjugaison a lieu surtout à l'aide de préfixes, les désinences restant à peu près invariables au singulier et au pluriel ; dans le suanocolque, ou *ou w* est souvent le caractère de la première personne du singulier (comparez l'albanais *ou, ounevci*) ; enfin, dans le mingrélien, le présent de l'indicatif peut ou non introduire un *n* dans ses désinences, et cet *n* pénètre ensuite dans l'imparfait qui est formé du présent (Rosen, *ibid.*, p. 64, 65). — On se souvient de l'importance de la nasale dans la conjugaison faible de l'albanais. /

— 220 — mêmes, ils peuvent[^] ajoutés aux considérations . que nous venons de présenter, donner plus de vraisemblance à notre opinion. On sait que l'Albanie est appelée Arbenia par les Guègues. Arba ou Arva était le nom d'une île de rillyrie qui s'appelle encore aujourd'hui Arbe. Là montagne qui séparait les Liburniens de la Pannonie est appelée aX[^]ovov V[^] par Ptolémée. Non seulement le nom des Alpes si répandu en Europe, mais aussi ceux d'Arben, des Jp[^]cra Kpi9, de la peuplade des Ap[^]ccç dans la Gédrosie, enfin celui d'Armenia et d'Armengh — (c'est ce dernier que se donnent les Vlaques (\) du Pinde), nous conduisent des confins de la Gaule jusqu'au pied du Caucase et au-delà. La rivière Arzèn, qui coule à trois lieues de Tyranna, rappelle l'Arsanias des Arméniens, qui s'écrit aussi ÀpÇriv. Encore aujourd'hui un affluent de l'Euphrate porte le nom d'Arsên (2). Faut-il rapprocher ce nom du mot tshoude ars'in mesure de longueur, suédois arshin, russe arsHn, et albanais «p[^]iv mesure de trois aunes (3)? Que nos lec[^]urs comparent et jugent. Dans l'Arménie aussi bien que dans l'Albanie, nous rencontrons un lac Lychnitis. Il y a dans le dernier de ces deux pays un canton Bolbene, et il y a un lac Bolbe dans la partie de la Macédoine occupée par les Bisaltes. Le nom d'un canton arménien Otene ou Hoïene ne diffère guère de celui des Chotti habitant près de Scodra. Comparons encore les Marcovo/ de la Médie appelés (1) Hahn, p. 231. (2) Id., p. 304. (3) Essai de Grammaire vèpse ou tshoude, dans la Revue de philologie et d'ethnographie, p. 4.

— 221 — Marcifivoé par Hérodote, et le nom de la rivière Mati qui coule dans TAibanie du milieu, puis celui du canton Mati, ainsi que celui de ses habitanls : Marjovc. — Le lac Van qui, comme on sait, est situé dans l'Arménie, s'appelait MovTtavTî >.(fxviî, et le sens de l'adjectif, d'après Strabon, aurait été vert de mer. — On connaît une province de la Médie qui porte le nom A'Elymals, qui est identique à celui de YElymeia de la Macédoine, où se trouvait une ville Elyma, et à celui des Elymi qui, d'après la légende, auraient quitté Troie avant sa chute pour émigrer en Sicile. Hahn signale une ville raédique du nom de Gaza dont le sens est « trésor j, et il fait remarquer que gastî en albanais signifie « joie i>, yc^oivj je réjouis. En turc aussi châsi signifie joie et chasiné trésor. — Enfin il existe dans la Médie une ville Zapotxa, dans l'Arménie un canton Supaxyîviî, dans THircanie un district îtpaxivTî, dans la Sarmatie asiatique une peuplade Scpaxc; ou Stpaxi^vot. On connaît le lac Sypaxw dont Syracuse tire son nom. Suppaxo est un chef-lieu des Vlaques du Pinde; un nom de village Sapaxtvixo se rencontre dans l'Albanie méridionale et sur la côte orientale de l'Eubée. Hahn (1), à qui nous empruntons cette nomenclature, a, pour expliquer un nom si répandu, pensé à aoppea corneille, d'où aoppoxou méprisable, honteux. A Bérat, le mot ^roppca est employé comme sobriquet. Ne vaudrait-il pas mieux rattacher tous les noms propres cités par nous plus haut, et qui pourraient bien avoir la même racine, à un autre mot albanais? Nous voulons parler de fftpe génération, espèce. Terminons cette longue liste par le nom des KipxiTat, (1) Hahn, p. 304. /

— 222 — peuplade du Caucase qui rappelle celui de nos
Tsberkesses et qui se répète^ ou à peu près^ dans les Cerceti Montes qui
bordent au nord le cours du Pénée. En albanais xjapxou signifie le cercle,
d'où le pluriel xj«pxfT<. rondeur="" et="" montagne="" sont="" des=""
notions="" presque="" corr="" habn="" cite="" tappui="" le="" nom=""
m="" du="" caucase="" qu="" rapproche="" lith.="" kiausie=""
cbarpente="" osseuse="" de="" la="" t="" scr.="" kau="" bouton=""
paume.="" l="" tous="" ces="" noms="" peuples="" villes="" cantons=""
lacs="" montagnes="" qui="" se="" reproduisent="" distance="" s=""
mer="" caspienne="" celle="" rionie="" a="" assur="" son=""
importance.="" elle="" ne="" donne="" pas="" certitude="" que=""
obtient="" inscriptions="" rbistoire="" ou="" seulement="" traditions=""
pieusement="" conserv="" par="" une="" longue="" g="" mais=""
toutes="" les="" opinions="" pourra="" mettre="" en="" avant="" sur=""
albanais="" nous="" venons="" d="" para="" probablement="" encore=""
plus="" plausible.="" p.="" />

ALBANAIS § 1. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES. Ceux rhéme qui ne possèdent qu'une teinte légère des lettres anciennes ont lu assurément avec plaisir le bel épithalame composé par Catulle, vraisemblablement d'après des modèles grecs où un chœur de jeunes gens et un chœur de jeunes filles alternent leurs chants, celui-ci célébrant la vie innocente et heureuse que la fiancée va quitter en même temps que la maison paternelle, celui-là invoquant l'astre du soir qui va combler les vœux du jeune et ardent époux. *Vesper adest^juvenes*, etc. On ne peut guère espérer trouver chez des montagnards rudes et presque barbares des fleurs d'une poésie aussi exquise et d'un art quelque peu raffiné. Mais enfin, si l'art des Skipétars est imparfait, l'élan poétique ne saurait leur être refusé. Puis, il faut le dire à leur éloge : ils restent fidèles aux traditions de leurs ancêtres, car, malgré la distance des temps et des civilisations, les chants

— 224 — que les Albanais de la Sicile et de la Calabre font entendre encore aujourd'hui, lorsqu'ils assistent à la célébration d'un mariage, ne sont pas sans avoir conservé une vague ressemblance avec ce produit si parfait de la Muse latine dont nous venons de parler. Les chants servent d'accompagnement aux différents actes de la fête, à un cérémonial fort compliqué, dont Hahn nous a fait connaître dans son livre les détails les plus circonstanciés, et dont M. Dozon semble nous transmettre la teneur authentique dans un texte albanais. Mais ce texte, recueilli à Pœrmet, est entaché manifestement de certaines corruptions qui s'y sont glissées à la suite de la fréquentation des Turcs et des Albanais. Puis l'épithalame lui-même y est singulièrement déformé et mutilé. Il paraît, au contraire, avoir conservé une pureté relative dans la bouche des Albanais de la Sicile et de l'Italie méridionale. Le souvenir de la patrie absente a constamment hanté leur esprit, et tout ce qui la rappelait a été religieusement respecté (1). Dans l'étude qui va suivre, c'est aux albanophiles italiens du Sud que j'ai cru devoir m'attacher, et parce qu'ils donnent la pièce plus complète, et parce que dans la répartition des personnes du chœur et dans l'alternance des chants, ce texte paraît avoir gardé les traces d'une antiquité bien plus haute.

(1) On connaît le chant naïf composé par les Albanais qui, forcés de s'expatrier après la mort de Scander-Beg, se fixèrent en Italie et. en Sicile. Leurs descendants le savent par cœur encore aujourd'hui, et le font entendre souvent : c 0 belle Morée ! depuis que je t'ai quittée, je ne t'ai plus revue. C'est là que j'ai mon vénérable père; c'est là que j'ai ma mère aussi ; c'est là qu'habite mon frère. 0 belle Morée ! depuis que je t'ai quittée, je ne t'ai plus revue. > (Gamarda, Appendice, p. 126.)

— 225 — Le premier qui, de nos jours, ait fait mention de ces chants, est Vincenzo Dorsa, dans son intéressant ouvrage {Su gli Albanesi ricerche e pensieri, Napoli, 1847). Il en reproduit quelques-uns dans une traduction italienne libre; mais il n'en donne pas le texte. Ce texte se trouve dans deux publications de la même année (1866) : l'une est due à MM. Girolamo de Rada et Niccolò Jeno De' Goronei {Rapsodie d'un poema Albanese, p. 54), et l'autre au savant Camarda {Appendice al Saggio di grammatica comparata sulla lingua albanese, p. 416). Toutes les deux ont puisé évidemment à la même source, car, malgré des variantes et des changements considérables dans l'ordre des vers et des chœurs, le texte est en réalité le même dans les deux ouvrages. Celui de M. Camarda est un peu plus court : des passages qui ont paru moins importants ont été retranchés ; les chants des chœurs ont été placés dans un ordre qui révèle, sinon un art-exercé, au moins une certaine méthode. Nous pensons que M. Camarda a procédé quelque peu comme les diascévastes des chants homériques, — nous sommes loin de l'en blâmer, — mais nous croyons le texte de MM. de Rada et Jeno plus ancien, non seulement parce qu'il est plus complet, mais aussi parce que, dans son ordonnance un peu confuse, semble percer une inspiration plus rude et plus primitive. C'est à ce texte que nous nous sommes attaché dans les pages qui vont suivre. Le texte des poésies nuptiales que nous rencontrons dans le livre de M. Dozon a un caractère absolument fragmentaire. — On doit en dire autant des *Xpavexà aa^ara ya/jiy*; Xea réunis dans le recueil de morceaux de prose et de poésie albanaises que M. Mitko vient de publier au 15

~ 226 — Caire (1). 11 y a cinquante-six petites pièces, dont la plus longue compte quatorze vers et la plus courte deux seulement ; mais elles sont sans connexité entre elles. Nous ne nous proposons pas d'étudier dans tous ses détails le cérémonial très-compiqué et très-varié d'un mariage albanais; on peut en prendre connaissance dans le livre de Habn (2). Nous ne nous occuperons que de ceux qui sont indispensables pour l'intelligence des chants ou qui peuvent fournir quelques données ethnographiques. § 2. — - LE CÉRÉMONIAL. MM. de Rada et Jeno nous apprennent que le mariage revêt encore aujourd'hui, dans les colonies italiennes, le caractère d'une fête publique. Le jeudi qui précède le dimanche des noces, la maison du futur se remplit d'hommes et de femmes. Deux chœurs composés de ces dernières entourent la jeune fille qui pétrit la pâte du gâteau nuptial (pettà); on entonne un chant dont on ne possède, à ce qu'il paraît, que quatre vers ; le gâteau est fait de farine, d'œufs et de sucre, et il offre à la surface en bas-relief des images d'arbres, de serpents et de quadrupèdes divers^ avec celles du soleil et de la lune placées* au-dessus. Les auteurs, en parlant du chant, conjecturent que les vers perdus expliquaient le sens symbolique du gâteau, (1) ÀÀ^exy? MéXiT^a vxrfypotiiyM d^^Avo - AXiTVCXoy (rwraxj^h \tnh £. MrtrxWy p. 59. (2) Haho, p. i44-U7»

— 227 — et que ce dernier, ainsi que le rite entier « date des temps païens. — En effet, le serpent est un des attributs de Déméter, et il marque la fécondité. Le soleil et la lune font allusion à la double influence des arbres sur les fruits de la terre et ceux de la femme, c'est-à-dire sur la naissance des enfants ; c'est là ce que symbolisait à Eleusis $\text{Vovo}^{\wedge}\text{o}\phi$ et le $\text{xo}\hat{\text{o}}\text{o}^{\wedge}\text{o}\phi$ de Cérès et de Proserpine. Le gâteau rappelait les bienfaits de la déesse qui avait enseigné aux hommes l'agriculture, et qui était considérée comme la représentante de la fécondité conjugale (1). Voilà pourquoi Déméter était invoquée comme xoXXiy/ycia , comme la déesse qui accordait de beaux enfants. Chez les Béotiens, les thesmophories avaient lieu en plein été et en plein midi (2), et les femmes d'Érétrie et d'Eubée, lorsqu'elles célébraient la même fête, faisaient rôtir les viandes, non pas au feu, mais au soleil (3). Le sens de cette cérémonie n'est-il pas que les produits de Gérés mûrissent aux rayons de l'astre du jour et qu'ils ne sont pas le résultat d'une chaleur artificielle? — Nous croyons d'autant mieux retrouver dans ce premier acte préparatoire de la fête nuptiale en Albanie un reste des anciennes thesmophories que, d'après Hérodote, ces dernières n'étaient guère d'origine grecque, mais avaient été déjà célébrées par les femmes des Pélasges. Voici le sens des quatre premiers vers chantés par les femmes entourant la jeune fille qui pétrit la pâte : c 0 (i) $\text{kpwpoi}^{\wedge}\text{leïK}$ $\text{Ttouw}^{\wedge}\text{fm}^{\wedge}\text{Uant}$ $\text{Siporo}\phi$. — Voyez Hermann, *Griech, AUerthûmer*, II, 289. (2) $\text{MetmiiL}^{\wedge}\text{piaq}$. (Xénoph., *Hellen.*, v, 2, 29.) (3) *Plat.*, $\text{Qu}\phi\text{\$Uone}\text{\$}$ gr., c. xxxf : où $\text{it}^{\wedge}\text{mjp}$, où $\text{nph}\phi$ vîXm

— 228 — toi, jeune fille gracieuse^ gracieuse autant qu'ingénue, toi qui pétris cette pâte, étends-la avec vigueur et rends-la ferme. > Chaque vers se compose de quatre trochées, dont le dernier peut perdre la brève, — c'est un mètre fort affectionné des anciens poètes. Ainsi : Se ti vash^za gageure — u — u — u — u Sa gageure aky dylhiir — v/ — . u — ^j — Cy m* gkieshyn atta hruum, — u — o — u — Gkieshe fort e ngcûre shuum — «««» — v-» — u — (i). Celle qui pétrit la pâte doit être une vierge dont les parents sont tous les deux en vie, et qui a des frères ; plus il y en a, mieux cela vaut; elle est estimée heureuse, quand même elle serait pauvre. On souhaite au jeune couple un bonheur semblable. Il est certainement curieux qu'à Rome il y ait eu une expression spéciale pour désigner les enfants dont les deux parents étaient encore vivants ; on les appelait patrimi et matrimi. Toutefois Minerve était appelée virgo palrima, et un pater palrimus l'homme qui a encore des enfants du vivant de son père (Festus). La jeune fille qui a pétri la pâte en remplit un plat et fait le tour de la société en priant chacun d'y jeter de (1) M. de Rada parle d'autres rhythmes encore qui, par leur variété, semblent rappeler ceux des odes pindariques. Nous avouons que nous n'en saisissons pas bien le principe. Les vers trochaïques dont nous venons de donner un échantillon sont appelés ottonari par M. de Rada ; mais il nous entretient aussi d'endecasillahi dont la marche est trèsirrégulière. Il faut surtout retenir la remarque qu'il laisse échapper ailleurs : c Les poésies anciennes paraissent soumises seulement à la loi d'une accentuation assez vague ; les poésies composées récemment sont souvent rimées, > ..• 'j?i

— 229 — l'argent. Lorsqu'elle arrive près du futur, elle essaie de lui mettre de la pâte à la figure ou ailleurs, et de lui tirer le plus d'argent possible. Ce dernier se défend d'abord; puis il finit par se laisser mettre un peu de pâte. L'argent ainsi recueilli appartient à la jebne fille. Une autre jeune fille met pendant ce jour les beaux habits et les armes du prétendu ; elle en joue le rôle, car ce dernier n'a le droit de mettre ses vêtements de gala que le dimanche. Cet usage est au moins singulier, et il rappelle plutôt certains rites de l'antique Orient sémitique que les mœurs de la Grèce. Le vendredi (jour de la mort du Christ) il y a interruption des fêtes. Le samedi, rien ne bouge à la maison de la fiancée, mais il n'en est pas de même dans celle du prétendu. Tous ses proches parents sont invités ; chacun apporte un agneau. On mange, on boit et on danse pendant toute la nuit. § 3. — continuation; le cérémonial et les chants. La vraie fête a lieu le dimanche; le nombre des invités y est très-considérable : il y en a cent et plus dans les villages un peu populeux. On se réunit dans l'habitation de la jeune mariée, qu'on place sur un siège élevé et dont on lave la tête avec du vin. C'est alors que les femmes, divisées en deux chœurs, entonnent un chant destiné à émouvoir le cœur de la jeune fille et à lui enseigner les devoirs matrimoniaux en lui rappelant qu'elle devra quitter sa maison. -•i

— 230 — sa famille et ses parents. Les deux chœurs alternent leurs chants; mais ceux-ci n'ont pas besoin, comme dans les odes grecques, d'être d'une égale longueur. Premier chœur. — « Prenez place, jeune fiancée. L'heure est venue où voifô vous en irez épouse et dame à côté d'un époux, allumer le foyer d'une maison non* velle. » Detmême chœur. — < 0 vous, compagnes et voisines, peignez-lui bien sa chevelure ; tressez-la délicatement ; nattez-la et nouez-la ; ne lui tordez pas un cheveu — qu'à cette heure au moins elle n'ait point à souffrir. > (Arrive la maîtresse des cérémonies pour orner la fiancée d'un béret brodé de velours et de soie qui couvre ses tresses et son chignon, et qui est la marque distinctive de la condition matrimoniale. Ce béret s'appelle chësa en albanais.) Premier chœur. — c Sur votre trône de souveraine, la chevelure gracieusement nouée, le béret coquettement posé sur votre tête, orgueil de votre futur maître, ornement des jeunes vierges, levez-vous, car vous avez déjà trop tardé. ^ Second chœur. — « Personne n'est en retard ici, si ce n'est sa vénérable mère qui a voulu lui acheter d'abord la zoga pour l'empêcher de partir trop vite. Pourquoi tant la presser à cette heure suprême? Le soleil s'est à peine levé. » (Ici intervient un troisième chœur de femmes qui parle ^u nom de la fiancée.) Troisième chœur. — c Partout où j'ai pu trouver des fleurs, je les ai cueillies ; j'en ai fait des bouquets, j'en ai envoyé à tous les proches.

— 231 — Envoyer dans ces circonstances un bouquet à un parent, c'était l'inviter à la noce. (La maîtresse des cérémonies revêt maintenant la future de la zoga, espèce d'habit de dessus des mariées et d'un devant brodé. Finalement elle la couvre d'un voile attaché à la chësa au moyen d'une épingle d'or surmontée d'une colombe.) Premier chœur. — « O fiancée, jeune fille candide, pour qui êtes-vous le pommier non planté, qui a étendu ses racines sans terrain? » (Le traducteur italien explique ces lignes étranges de la manière suivante : Quel melo è un simbolo di virginale purezza inalta alV azione e agli influssi che torbidi ci si agitano d'atomo nella vita. En effet, la jeune fille paraît être comparée à un arbre né dans le paradis, ne portant que des fruits purs. C'est une apparition angélique, céleste.) Troisième chœur (groupé autour de la future). — « Personne, en vérité, ne m'a arrosée jamais; naturellement, comme une fleur des champs, la grâce est venue me parer. Sous la seule influence du soleil j'ai grandi et embelli. » § 4. — LES chants; le cérémonial. (Sur ces entrefaites arrive le prétendu, entouré d'un nombreux cortège d'hommes et de femmes, accompagné de deux garçons d'honneur. Mais parvenu au seuil de la maison de la mariée, il en trouve la porte fermée, et jl est forcé de s'arrêter.) Chœur d'hommes (du dehors). — « O hirondelle au cou

— 232 — blanc, ouvrez vite et montrez-vous, car votre amant vient frapper à votre porte. » Les femmes ici paraissent se grouper différemment. Un premier groupe, le groupe principal, se forme probablement de la réunion des deux chœurs qui figurent au commencement de Tépithalame. Le second groupe qui entoure la jeune fille (troisième chœur) reste ce qu'il*était. Un troisième groupe va se former; il se compose, selon toute apparence, de dames plus âgées qui parlent au nom des parents. Premier chœur de femmes (du dedans). — « Silence, compagnons, car elle est occupée. Nous avons du linge à la lessive ; nous avons des pains au four. Nous allons les retirer : puis il pourra venir. » Chœur d'hommes (du dehors). — « Courage, seigneur époux. Il ne s'agit point d'aller à la bataille ; vous allez enlever une vierge au visage rose comme la pomme, à la taille délicate et frêle. » Chœur de femmes qui chantent en même temps (che cantano à un tempo). — a Puisque l'heure est venue pour vous de partir, soyez douce et gracieuse pour tous, ma sœur, comme le soleil lorsqu'il se lève, comme le vin au fond des coupes, comme la petta sur la table. Voilà que le monde extérieur, que le monde étranger se ferme pour vous. Comme la colombe du ciel, forte de l'amour de votre camarade, heureuse et à l'abri de la pluie ...» (A un coup de fusil tiré à un signe donné par les chanteurs, la porte est forcée; le futur et les deux garçons d'honneur, se précipitant les premiers, saisissent avec une feinte violence la fiancée par la main, telle \

— 233 — qu'elle est, couverte de son voile, assise sur son trône, au milieu de ses amies et compagnes qui chantent.) Premier chœur de femmes. — « Prenez maintenant, prenez congé de vos compagnes, de vos compagnes et de vos voisines. Recevez la bénédiction de ta mère, de ta mère et de ton père. » Chœur des femmes qui entourent la mariée. — « Que vous ai-je fait, ô ma mère, que vous me chassez de votre sein, de votre sein et de votre foyer? » Chœur des femmes groupées autour des parents. — a 0 fille chérie, emporte la bénédiction et de Dieu et la nôtre. Abandonne les coutumes que tu as pour adopter celles que tu trouveras dans la maison de ton époux. Quoi que tu fasses, montre-toi aimable et gracieuse. Puisse notre nom, continué par tes enfants, répandre un nouveau lustre. i> Pendant que la mariée, accompagnée des garçons d'honneur, s'avance vers l'église à la tête du cortège, le jeune homme, entouré d'un autre groupe de parents de sa future compagne, la suit à une petite distance sans la perdre de vue. Chœur des hommes. — m Là-haut, sur la montagne, on voit une vaste plaine où s'ébattaient les perdrix. Un aigle fondit sur l'essaim, en choisit la plus belle, et l'enleva avec lui dans les airs. » Chœur des femmes entourant la fiancée. — « 0 aigle, aigle redoutable, laissez-nous la petite perdrix. Voyez comme, depuis que vous l'avez saisie, des larmes abondantes inondent son sein, d Chœur des hommes. — « Il ne la laissera ni ne la rendra, parce qu'il la veut pour lui-même. »

— 234 — Tous entrent à l'église, et le silence se fait. Les jeunes époux sortent de là la tête couronnée de fleurs. Ils se tiennent par la main, et les chœurs aussitôt reprennent des deux côtés. Chœur des femmes réunies. — c Ouvrez - vous, montagnes, et aplanissez le chemin où vont passer cette perdrix et cet aigle aux ailes d'argent. Il cherche un lieu de repos, et il ne l'a pas encore trouvé. » Chœur des hommes, — « Il le trouve à la porte de la belle-mère... ^ Les chœurs des hommes et des femmes confondus. — a 0 matrone vénérable, grenade mûre, sortez de la maison, venez à la rencontre du jeune couple. Étendez des étoffes de soie sous leurs pieds, jetez autour de leur cou votre ceinture d'or. . . » § 5. — AUTRE ÉPITHALAME. Voici maintenant un autre chant fort en usage aux repas de noces, chanté sur un air particulier et original. Il paraît presque aussi ancien que l'épithalame dont nous venons de traduire le texte, et il remonte peut-être aux mêmes sources, à en juger d'après les tournures et les images qui sont à peu près les mêmes dans Tun et dans l'autre : a De quoi se compose le menu du festin? (Mot à mot : qu'est-ce qui a fait la table?) Il se compose de pain et de vin de Malvoisie fait avec du raisin rouge; de viande de béliet et de sanglier. C'est le festin d'un noble qui envoie à son lieu de destination sa fille nouvellement

mariée. (Voyez) les carafes d'argent, les fourchettes d'or, les matrones vêtues de zogns coulear d'aznr, portant des pendants d'oreilles, les joues empourprées d'une joie vive. La perdrix descend de la montagne ; elle arrive les ailes alourdies par la neige. Elle tes agite, elle les secoue, et elle me remplit la coupe devant la fiancée pile et blanche au cœur troublé. » Les dernières lignes manquent un peu de clarté. Dans l'épithalame, la perdrix désignait la fiancée elle-même. Ici, le poète semble entendre par là le cortège qui l'accompagne et qui arrive sans doute des régions montueuses de l'Albanie. MM. de Rada et Jeno ajoutent : a Lorsqu'ils se sont levés de table, les invités et presque toutes les dames de l'endroit commencent le bal où le jeune couple seul doit rester immobile. Ils parcourent en dansant toute l'habitation et chantent la ballade du jeune Constantin dont les amours prirent une si triste fin. '— Cette ballade, que nous expliquerons et traduirons ailleurs, et dont l'origine parait très-ancienne, est peut-être le fond sur lequel Bûrger a brodé son charmant poème Léonore. Dans l'une comme dans l'autre domine la même pensée triste qui forme le refrain si souvent répété dans les strophes du poète allemand : Les morts vont vite. »

§ 6. — CONSmÉRATIONS GÉNÉRALES; COMPARAISONS. Personne ne niera, je pense, que les chants entonnés aux noces par des chœurs albanais que nous venons de mettre en français ne rappellent quelque peu les épitha

_236 — lames des anciens Grecs. Hahn a signalé d'autres ressemblances entre le cérémonial de mariage des Skipétars et celui des Grecs et des Romains. Citons d'abord le grand voile qui couvre la future : c'est le flammeum des Romains. L'Albanais dit : j'ai voilé, c'est-à-dire j'ai fiancé ma fille, avec le sens du latin nubere. — La mère du fulur jette du riz sur le jeune couple et le cortège qui l'accompagne. Ce fruit est le symbole de la fécondité e\, de la richesse. Chez les anciens Grecs, c'étaient les grains de sésame qu'on faisait entrer dans le gâteau de noce. Chez les Sémites, nous trouvons Ashéra qui a pour attribut la grenade ; on aura remarqué que c'est par le nom de grenade mûre que la future belle-mère est désignée par les chœurs. Hahn croit avoir reconnu dans les cmifetti qu'on jette en Italie au carnaval un souvenir des xaTaxu<7/JuxTa des noces de la Grèce ancienne. Le jeune couple a soin, en franchissant le seuil de sa nouvelle demeure, d'y entrer d'abord par le pied droit. Il en était de même chez les Romains. Chez eux, la fiancée ne devait pas toucher le seuil. Mais auparavant on présente chez les Albanais un cerceau aux mariés. Il faut qu'en se tenant par la main ils le traversent en rampant; puis on brise le cerceau pour indiquer par là que l'union est éternelle. C'est ainsi que chez les Béotiens on brûlait devant la porte de la demeure du jeune couple l'axe du char conjugal ; c'était dire que le retour en arrière était impossible (1). Avant l'accomplissement du mariage, les jeunes gens se (1) Plut , Quæst. rom., c xxix : Ep^aevovreç hîv tîiv vu/x^^ e/xpévetv

— 237 — rendent à la source du village; ils tiennent des plats à la main, et ils doivent s'asperger mutuellement ; la future sort le plus souvent toute trempée de cette cérémonie. Hahn se demande si cet usage ne serait pas un souvenir du $\chi\omicron\upsilon\rho\omicron\nu$ vu/uu^txov que les mariés prenaient jadis en Grèce au jour de la noce. L'eau de ce bain devait être cherchée à une source déterminée par le $\chi\omicron\upsilon\tau\omicron\psi\omicron\pi\omicron\varsigma$. Le savant albanophile croit retrouver aussi dans les différents repas qui ont lieu dans la maison de la fiancée comme dans celle du prétendu, chez les beaux parents respectifs, les $\tau\omicron\pi\omicron\alpha\upsilon\chi\tau\omicron\epsilon$, $\epsilon\iota\tau\alpha\upsilon\chi\alpha$, $\alpha\iota\tau\alpha\upsilon\chi\tau\alpha$ de S. a. U. C. i. e. U. S. La filière qui relie le rituel nuptial des Albanais à celui des Grecs et des Latins paraît donc assez bien établie. Nous nous proposons seulement de traiter encore quelques points dont l'importance paraît avoir échappé jusqu'à présent aux albanophiles. § 7.

.— LE RAPT. Le rapt était-il la forme la plus ancienne de l'union conjugale? On serait disposé à le croire en lisant le quinzième chapitre du *Lycurgue* de Plutarque (i) où ce dernier nous apprend que chez les Lacédémoniens les mariages clandestins n'étaient pas rares et que la loi les favorisait. Le secret pouvait être gardé pendant plusieurs années. Chez les Romains aussi on faisait semblant d'entraîner la future (*abripitur*), en souvenir du rapt des Sabines, comme on croyait à Rome. Mais ce rapt plus ou (1) $\epsilon\tau\epsilon\lambda\epsilon\gamma\omicron\upsilon\tau\omega$ S. s. 8i' $\alpha\pi\tau\tau\epsilon\kappa\alpha\tau\omicron\varsigma$. i

- 238 moins légendaire n'était-il pas justifié par une coutume primitive? C'est Tavis de Hahn ; c'est aussi un peu le nôtre. En effet, non seulement chez les Albanais, mais aussi chez les Grecs modernes et les Valaques, l'usage veut que la jeune fille fasse semblant de quitter comme à regret la maison paternelle. Lorsque, au lieu d'être assise sur un chai*, elle va à pied (xafMitirouç chez les anciens), on la conduit par les deux bras, on la pousse par derrière, pendant qu'elle fait les plus petits pas possible. Hahn veut reconnaître dans certaines parties du rituel matrimonial de l'île d'Eubée des traces de l'antique mariage par rapt. Nous ne comprenons pas bien pourquoi chez les Skipétars le garçon d'honneur (irap

— 239 — obligée, surtout pendant la première année de son mariage, de témoigner par certaines démonstrations humiliantes le plus profond respect à ses beaux parents. On veut qu'en tout point elle donne l'exemple de l'obéissance et de l'abnégation. La bienséance exige que pendant cette première année et avant la naissance du premier enfant, elle ne parle jamais à son mari en présence d'autrui, encore moins en présence de ses beaux parents. Il lui est même défendu d'appeler son mari par son nom, et elle a honte d'appeler d'autres hommes par leur nom, lorsque ce nom est le même que celui de son mari (1). À qui les mœurs actuelles des ménages albanais ne rappellent-elles pas ce qu'Hérodote nous apprend de la situation des Ioniens (2) qui épousèrent des femmes cariennes après en avoir tué les pères, les maris et les enfants? Ces femmes auraient fait serment, et elles l'auraient fait prêter de même à leurs filles, de ne jamais manger à la même table que leurs maris, ni de les appeler par leurs noms. Hahn fait observer que les femmes du pays de Rica ne dinent pas non plus avec leurs maris, lorsque des hôtes sont priés. Ajoutons qu'en albanais le pronom démonstratif de la troisième personne ai sert précisément aux Albanaises nouvellement mariées pour désigner le nouvel époux. Il est vrai qu'on l'emploie aussi pour désigner un ennemi dont on ne veut pas prononcer le nom. Ne semble *t-il pas qu'Hérodote, croyant raconter un fait isolé, nous fasse connaître et ait fait par-* venir jusqu'à nous un usage de l'antique population de (1) Hahn, p. U2. (2) Hérodote, I, 146.

— 240 — ces contrées, usage qui se serait conservé chez les Albanais de nos jours? § 9. — DU VLAM. Les anciens Grecs avaient déjà des garçons d'honneur ; ils les appelaient iraoavu/jtyot, Ttàçoyot ou vu/iyaywyoï. Voici la définition qu'en donne Pholius (1) : Ουτοç \$i c^tc

— ailla bénédiction nuptiale. Enfin le mardi, jour du repas que le beau-père donne à son gendre et qui précède la nuit de noce, le vlâm reconduit le jeune époux avec d'autres amis à sa maison ; il y reste le dernier, et même, pour taquiner son ami, il y reste bien longtemps. Il ne se décide à se retirer que lorsqu'on lui a laissé entrevoir toutes sortes de douceurs, telles que cadeaux, invitations, dîners, etc., etc. § 10. — DE l'amour contre NATURE CHEZ LES ALBANAIS ET CHEZ LES ANCIENS GRECS. Le ir4po;(oç OU wftfoytayéc a-t-il joué à l'époque de la décadence de la Grèce et de Rome un autre rôle, un rôle honteux auprès du jeune homme avant son mariage? Certain passage d'un épithalame de Catulle le donnerait à penser. Le vice de la pédérastie, si répandu chez les Osmanlis, n'est malheureusement pas étranger aux Albanais; mais s'il faut ajouter foi à Hahn, ce sont les Tosques surtout qui s'y livrent. Les Guègues connaissent aussi l'affection passionnée d'un homme jeune pour un bel adolescent, — les poésies de Nisib en font foi, — mais cet amour est généralement aussi pur qu'il est exalté. On dirait la tradition doriennne conservée à travers les siècles chez un autre peuple de montagnards sons une latitude plus boréale. Ce sont le plus souvent de jeunes gens de seize à vingt ans et au-delà qui aiment des garçons de douze à seize ans ; c'est une sorte d'amitié enthousiaste, jalouse et romaatiqiie, à laquelle le mariage met fm ordinairement Vom iiattre, die ne tient compte 16

— 242 — que de la beauté, et elle se moque des différences de reli* gioQ. Sectateurs de Mahomet et chrétiens sont unis ainsi par la même passion, comme ils sont entraînés quelquefois par le même enthousiasme lorsqu'il s'agit de com* battre pour l'indépendance de la patrie (1). Nous savons par mille témoignages, et notamment par celui de Socrate rapporté par Platon, que la passion d'un homme brûlait pour un adolescent était tolérée des anciens Grecs et même encouragée lorsqu'elle restait honnête. A Sparte notamment, le plus âgé des deux devait former le cœur de son jeune ami, le remplir des sentiments les plus généreux, lui inculquer l'obéissance et le respect des lois. Il était responsable de la conduite du jeune homme, et la vie se passait à Lacédémone tellement au grand jour, la surveillance des autorités était tellement sévère, que les égarements honteux paraissent avoir été très-rares (2). Un homme comme Pindare pouvait, dans ses vieux jours, proclamer sans honte la vive tendresse qu'il ressentait pour le jeune Théoxenos de Ténédos.

-243 — méats de ce genre une supériorité de la race grecque sur les barbares qui dédaignent, dit-il, la philosophie et la gymnastique. Il pense que l'amour rempHt les âmes de fierté et de courage^ et qu'il fait naître ces liaisons durables et fortes qui font trembler les tyrans (!)*> Nous sommes convaincus qu'à tout prendre^ ces amiliéis passionnées entre personnes du même sexe ont contribué beaucoup à la dégénérescence des mœurs des anciens Hellènes. Nous savons que la tolérance des lois allait malheureusement fort loin (2). Tout ce que Ton peut dire pour leur excuse^ c'est que les Grecs s'étaient trouvés sur le sol envahi et occupé par eux en présence de cultes impudiques où étaient prônées toutes les débauches, et qu'ils n'ont voulu les accepter qu'après les avoir modifiés et pour ainsi dire ennoblis* N'ont-ils pas agi de même à l'égard des orgies auxquelles l'adoration de la Vénus sémitique 0t du dieu Bacchus donnait lieu? On peut croire, en effet, que la pédérastie, élevée à la hauteur d'une institution ou au moins d'une coutume généralement acceptée, n'a pas appartenu dès l'origine à la race de Yavan. EUe^est inconnue aux Âryâs. Habn dit expressément (3) qu'elle est étrangère aux Serbes et aux Bulgares, deux nationalités voisines des Albanais et constamment mêlées à ces derniers. Ce sera donc chez les populations primitives de la presqu'île du Balkan et d'une partie de l'Âsie-Mineure qu'il faudra (1) Platoft« Sympoi., p. 1\$2 b. (2) Gicéron, Rep., iv, 4 : Laedemonii ipsi quum otnnia concedunt in amore juvenum præter stuprum, tenui sane muro dissœpiunt id quod excipiunt; complexus enim concubUusque permttunt, palUis interjectii, (3) Baba, p. 166,

— 244 — chercher le germe et même l'expansion première de ce vice contre nature. N'est-il pas naturel que ces populations, qui n'avaient pas su assigner aux sexes leur véritable rang et leur vraie mission sociale, aient donné à une gynécocratie mal dissimulée une pédérastie souvent immorale pour contrepoids? C'est, en effet, chez les habitants de la Troade et de la Mysie que les Grecs avaient rencontré les cultes de Priape et d'Aphrodite. Ganymède étjit comme llos, comme Assarakos, fils du roi Tros, l'aïeul de l'infortuné Priam. Or, lorsque Ibykos célèbre dans des vers ardents les charmes du bel Euryalos, il rappelle la beauté de Ganymède qui avait subjugué les sens du maître des dieux. Lorsque nous recherchons les cantons de la Grèce où a sévi ce vice étrange, qui nous inspire une répugnance si profonde, nous trouvons en dehors de Lacédémone, où il était contenu dans des limites étroites: d'abord la Crète, où les colons achéens rencontrèrent à côté des populations phénicienne et pélasgique des Etéocrètes (probablement les aborigènes de l'île), — puis l'Élide et la Béotie avec Thèbes, sa capitale Dans ces deux dernières contrées, la pédérastie paraît avoir revêtu un caractère particulièrement abject, s'il faut ajouter foi à Déraosthène (1) et à Cicéron (2). Or, ce n'est pas seulement dans la Crète, mais encore dans Lacédémone et dans l'Élide que la population primitive (Lélèges, Gaucones, Pélasges) s'est maintenue le plus longtemps. Dans la Béotie, où a régné longtemps une dynastie phénicienne, Stra(1) Démosthène contre Leptine, p. 490. (2) Cicéron, au passage déjà cité : Eleos et Thehanos apud quos in amore ingenuorum libido etiam permissam habet et solutam UcenUam.

— 245 — bon nombre plusieurs peuplades barbares antérieures à l'arrivée des Grecs. Si nous considérons que les Albanais, et notamment leur branche septentrionale, les Guègues, sont les seuls Européens où la pédérastie soit encore en honneur, nous sommes amenés à conclure qu'elle y a été ou une institution primitive, ou un vice héréditaire. On peut admettre, toutefois, que chez les Guègues elle a pu, grâce à la sobriété de cette race de montagnards et à l'heureuse influence du christianisme, affecter un caractère plus honnête. § 11. — APPENDICE. RÉPARTITION DU TEXTE DE L'ÉPITHALAME ENTRE LES DIFFÉRENTS GROUPES DU CHŒUR. L'épithalame peut se partager en quatre actes ; les anciens diraient systèmes. Mais on chercherait vainement dans le poème moderne l'exacte responsion des rythmes strophe par strophe et syllabe par syllabe qui caractérise le lyrisme des anciens Grecs. Dans le premier acte, nous trouvons trois groupes de femmes ou de jeunes filles, dont le troisième entoure d'une manière particulière la fiancée. Nous les désignons par les lettres A, B, G. Au deuxième apparaît le chœur des hommes (D). Les chœurs A et B se réunissent pour former un groupe plus considérable (E). Enfin, au troisième acte se produit un nouveau chœur, celui des femmes, plus âgées probablement, qui font cortège aux parents de la mariée (F). Voici maintenant le tableau et l'ordre des chants répartis entre les différents chœurs, avec l'indication du nombre des vers à chanter par chacun :

The text on this page is estimated to be only 16.45% accurate

(^hffiiir A 1 1 î -246Premier acte. , . 5 Yen. — B 5 — — A 6 —
— B 7 — - C — A 8 — 8 — - C . . 8 Ghœnr D ^ E - D - E, C Deuxième
acte. 8 Ters« 4 — 6 — 10 Troisième acte (après renlèvement de la jeune
fille). Chœur E — C — F 5 vers. 3 7 — Quatrième acte (après le retour du
chœur des hommes). • • • Chœur D - C - D - P(etC?) - D - C, D, E, F •
•••••• 6 vers.

-247 — NOTES Sur quelques endroits habités jadis par les Pélasges, sur des dieux qu'ils ont Yénérés et des usages qu'ils ont pratiqués. Les pages suivantes peuvent être considérées comme ^ un supplément à notre ouvrage c La Grèce avant les Grecs ». Elles sont le fruit de recherches incessantes qui sont loin d'être terminées. Si incomplètes qu'elles paraissent, elles fortifieront l'opinion de ceux qui pensent avec nous que, parmi les populations parcourant le sol de l'Hellade antérieurement à l'arrivée des Hellènes, les ancêtres des Albanais de nos jours tenaient une large place. Le professeur Kiepert, dont la compétence dans les matières traitées par nous ne saurait être contestée, dit quelque part qu'il n'y a pas vingt noms propres dans la Grèce dont l'origine soit réellement hellénique. Cela est exagéré assurément; ce qui est certain, c'est que le nombre de ceux qui s'expliquent avec le secours de l'albanais paraît tous les jours plus considérable. § 1. — NOTES GÉOGRAPHIQUES. Hérodote nous raconte que les Pélasges expulsés de la Grèce avaient fondé trois villes : l'une entre l'Âxios et le %

— 248 — StrymoDy dans la Thrace : Kreston; deux autres dans la Mysie : Skylaké et Plakia (1). Hérodote assure qu'ils avaient conservé dans ces trois localités la langue de leurs ancêtres. Si cette langue avait eu quelque rapport sensible avec celle des Grecs, Hérodote n'aurait pas manqué de le dire, lui qui possédait si bien les différents dialectes de son pays. Le nom de Plakia rappelle sans doute un nom hellénique $\text{irXa}\varsigma$, $\text{trXoxo}\varsigma$, d'où notre $c < \text{plaque} >$; mais en albanais irXjax veut dire « vieux », et llahn nous apprend que nXaxta était le nom d'un ancien faubourg d'Athènes habité par des Albanais. nXaxca signifierait par conséquent « une vieille ville ». Il y en avait une du même nom sur la côte du sud-ouest de la presqu'île Taurique (2); Strabon l'appelle llaXaxtov . On y adorait la $\text{Aiv}(\text{iupW}$, nXaxiovij , c'est-à-dire Cybèle, déesse dont le nom paraît avoir une origine sémitique. Mais Cybèle s'appelait aussi Rhéa; c'est un mot dont les racines grecques et latines ne sauraient rendre raison. On sait que Rhéa était considérée comme parcourant au printemps les montagnes verdoyantes de la Phrygie et de la Lydie sur un char attelé de lions, qu'elle représentait la force régénératrice de la nature. Or en albanais il existe un adjectif rhi , féminin rhe avec l'article défini $\text{l}^{\text{e}}\text{ja}$. Le sens de cet adjectif est : frais, jeune ; le féminin signifie aussi simplement : jeune épouse (grec $\text{vu|uiy} > 7$). Le nom de la ville de SxuXaxvi rappelle celui d'un roi des Scythes : Skyles (3), celui de la Skylla et de la montagne SxuXXatov . Pour trouver le sens de ces noms, il ne # (1) Herod., I, 57. (2) Plin., IV, 86. (3) Herod., IV, 18.

— 249 — faut pas songer au grec <7xvXaS, mais au verbe albanais TffxooXj j'arrache, je déchire, sens • qui s'applique parfaitement à un récif ou à un mont abrupte. Mais TaxouXji/* veut dire aussi c. je quitte un endroit, j'émigre, je m'exile ». C'est évidemment le sens du nom de SxuXoxiq ; c'est la ville des exilés. Kp>î Plia., vil, 56. (3) Paus., I, 28. (4) Stromat., I, p. 317.

— 260 — nous présentent les Néropes comme les plus anciens fabricants en métaux de notre continent. Les Néropes furent soumis plus tard par les Serbes et les Bulgares. Or, dans les lois données par le czar Ducsza, les cultivateurs sont désignés par le nom de néropsh. Il s'agit ici évidemment des anciens naturels du pays refoulés dans les plus basses classes de la société. Njeri veut dire l'homme en albanais ; ap, op, opia est un ancien mot qui paraît avoir eu le sens de terre. On le reconnaît dans Dryopes, Dolopes, etc. Dans les mots grecs on est assez disposé à l'identifier avec α vue, par exemple $\Xi\alpha$. On prétend que l'ancien nom de l'Ile de Kos aurait été Meropis. Son nom de Kos lui aurait été donné par les Cariens qui, par ce mot, désignent la chèvre. M. Fligier (1) fait observer que koza en polonais et kosh en arménien ont le même sens. Il eût été utile d'ajouter qu'en albanais aussi kats veut dire « une petite chèvre : ». Nous avons essayé d'établir ailleurs que les Sicules étaient une population pélasgique ou illyrienne. Ils ont donné leur nom à la vieille Trinacrie; mais ils ont parcouru aussi l'Italie inférieure et moyenne, et on trouve leurs traces jusque dans le Latium. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que l'île de Naxos s'appelait autrefois la petite Sicile, et qu'il y avait une $\lambda\alpha\chi\alpha$ dans les environs d'Athènes (2). J'ai fait venir le nom des itxkol du verbe arxovj j'épie, je cherche du regard. C'est apparemment une forme fréquentative du verbe $\alpha\omicron$ «x ?uî (1) Beaucoup de ces notes sont empruntées aux deux brochures de M. Fligier : Zur prähistorischen Ethnologie. 1. Der Balkanshalbinsel II. Italiens. Wien, 1877. (2) Fligier, Balkanshalbinsel, p. 49.

— 2M — pourrait bien se rattacher à la même racine que l'allemand *sehm* (1). Ajoutons une conjecture sur l'origine du nom du Pinde. Déjà les anciens appelaient les sommets des montagnes *juga*, les comparant à des attelages de bœufs (*juga boum*). Eh bien en albanais *ir/vrca* (guègue *irsvⁱ*) signifie entre autres choses aussi un attelage de bœufs (3). § 2. — MOTIS IfTTHOLOOÏQUSS ' Nous venons d'expliquer par l'albanais le nom de RhéaCybèle. Nous croyons retrouver une pensée pélasgique dans le nom du héros Endymion. Qui voudrait faire venir ce mot du verbe *ivJuwî* Nous connaissons déjà la prédilection que les Albanais ont pour la nasalation initiale : *Endeis*, *Andania*, *Andera* ; des centaines de mots de leur langue en sont autant de preuves flagrantes. Or, en albanais *v^cfxovj* signifie . Endymion pouvait tirer son nom aussi bien de la faveur que lui accordait Diane que de celle dont il honorait les Eléens. Il était l'amant de l'une et le patron des autres. (Comparez les mots albanais *ndimetari* défenseur,-compagnon; *ndi^amea* secours, protection.) ' Nous croyons de même que plusieurs des héros et des héroïnes qui figurent dans la guerre de Troie représen(t) M. Reinach me fait remarquer que les Cicones d'Homère rappellent le terme latin *ciconia*, comme le nom des Lélèges reproduit l'albanais *^jeXjex* cigogne. Les Gicones seraient-ils une peuplade pélasgique mêlée à des Italo-Grecs ? {2) Hahn, Alb. Lexicon, p. 96.

— 252 — tent en réalité de très-anciennes divinités. C'est d'abord Achille, vénéré dans l'Épire sous le nom d'Aspetos, qui paraît être l'albanais shpeite (rapide), et dont le $\eta\acute{\epsilon}\alpha\varsigma\ \omega\iota\delta\varsigma$ d'Homère ne serait que la traduction (1). C'est Hector adoré comme $\text{Z}\kappa\upsilon\varsigma\ \text{É}\chi\rho\omega\pi$, sorte de Jupiter Stator; car $\iota\tau\tau\upsilon\tau\upsilon\pi$ en grec signifie le gros clou qui réunissait les deux branches du timon (2). C'est Agamemnon qui, sous le nom de $\text{Z}\tau\beta\varsigma\ \text{Á}\gamma\alpha\varsigma/\text{A}\kappa\pi\omega$, avait un culte chez les Léléges (3). Dans les deux premières syllabes de celui qu'on appelait le roi des rois γ , on peut reconnaître le vieux mot pélasgique ago qui signifie Dieu, qui se retrouve dans une inscription récemment découverte à Mylasa, où le Neptune des Cariens est appelé Osogo, c'est-à-dire aqtuxrum Deus. Hélène esi certainement $\sigma\chi\iota\kappa\upsilon\iota$?, la déesse de la lune, la déesse brillante; elle avait son temple à côté de celui d'Apollon à Thérapné; on célébrait en son honneur la fête des Héléniennes en même temps que les Hyacinthies d'Apollon (4). Agamemnon, qui entre en campagne pour ressaisir l'illustre fugitive, serait-il l'astre du jour qui court après l'astre des nuits toujours égaré, toujours retrouvé? En effet, $\phi\alpha\epsilon\pi\gamma$, qui est la seconde partie du nom propre du roi de Mycènes, ne veut pas dire seulement (1) Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui identifient la première partie du nom d'Achille avec le nom du serpent $\alpha\chi\upsilon$ (cet $\alpha\chi\iota$ serait le dragon enflammé, c'est-à-dire la chaleur torride qui tient enfermées dans les montagnes les vaches laitières, c'est-à-dire les nuages de la pluie), et la seconde partie de ce nom avec le mot lavas, grec $\chi\omicron\sigma$; pierre. $\alpha\chi\eta\epsilon\phi\phi$ serait Ahilavas (ail. Drachenstein) c'est-à-dire celui qui glace, pétrifie, dompte le dragon. (2) Sappho, Fragm., 149, éd. Bergk. (3) Eustathe à Homère, Iliad., II, xxv, p. 168. (4) Duncker, Histoire de l'antiquité, I, p. 38.

— 253 — celui qui se souvient, mais aussi celui qui reste, c'est-à-dire opiniâtre, constant, entêté. Mspwv est un des noms par lesquels les Grecs désignaient l'âne. Mtpri^w n'est qu'un fréquentatif de fdvw. Dans l'albanais de nos jours, je me rappelle se dit fxcvrovj, de là fX€VTouc/*c memor. En présentant ces observations, nous n'avons nullement l'intention de contester la réalité d'une expédition dirigée par les Achéens contre une ville située près de la mer, entre le Simois et le Scamandre ; — mais nous pensons que dans le récit que nous a fait Homère, l'histoire et la fiction sont mêlées d'une manière inextricable, que plusieurs légendes, à l'origine tout à fait distinctes, ont pu être greffées les unes sur les autres, et que si, à une époque plus rapprochée de la nôtre, on a pu de grands hommes ou d'hommes puissants faire des dieux, dans des temps primitifs on a pu suivre la méthode opposée : on aura fait descendre les dieux au rang des mortels ; on leur aura attribué les désirs, les passions, les vices et les vertus de ces derniers, — on en aura fait des humains surhumains, c'est-à-dire des héros, des demi-dieux. § 3. — NOTIONS SUR LES MŒURS. Pour établir l'identité des Pélasges et des Albanais, Hahn s'est efforcé de démontrer la persistance de certains usages très-anciens chez les habitants actuels de l'Épire et de l'Albanie proprement[^] dite. Peut-être attache-t-il une trop grande importance au maintien de la vendetta qui fleurit encore aujourd'hui chez d'autres populations méditerranéennes et ailleurs. Il a fait remarquer que les

-254 — assemblées du peuple avaient lieu encore dans les montagnes de la Rica comme dans les temps primitifs. Il paraît frappé du fait que les Albanais[^] en enterrant leurs morts, leur tournent la tête vers l'ouest, exactement comme les Athéniens. Et pourtant les faits les plus curieux[^] les plus significatifs paraissent avoir échappé au savant albàf nobile. Ce sont ceux qui s'expliquent par l'empire d'une espèce de gynécocratie sous lequel les Pélasges paraissent avoir vécu longtemps. Dans l'état social qui appartenait à cette race primitive, la femme exerçait une influence considérable, sinon prépondérante. Le fait est attesté par les inscriptions de Côt ; on connaît ce qu'Hérodote nous rapporte des mœurs et de la vie des Lyciens (1), A Élís exista longtemps un collège sacerdotal de ma* trônes nobles qui pouvaient remplir l'office de juges. Encore aujourd'hui, en Albanie, lorsque des négociations s'ouvrent après une guerre, des femmes faisant office de messagères conduisent] les négociations de l'armistice, et ce sont elles qui en fixent le jour et le lieu. Bellérophon, suivant une antique légende conservée par Plutarque, faisant la guerre aux Lyciens, et Neptune, pour secourir son héros favori, inondant le pays, les matrones lyciennes allèrent au-devant de leur ennemi et, pour le fléchir, entr'ouvrirent leurs tuniques. Belléphoron, à l'aspect de l'emblème démétérien, s'inclina et se retira plein de respect (2)» — Encore aujourd'hui la femme est réputée inviolable chez les Monténégrins ; dans les batailles, il leur est arrivé de placer leurs compagnes (1) Comparez la Grèce avarU le\$ Grecs, p. 189. (2) Ilrid; p. 190, 191 sqq. \

- 256 — occupé par des races inférieures, dravidiennes peut-être, adonnées à des pratiques ignobles dont les Âryas ne purent pas absolument refuser l'héritage. De ce nombre serait, outre l'Amour contre nature, le culte du phallus, Linga. Le culte du Linga qui aujourd'hui encore, est surtout répandu dans le Dekhan, paraît être d'origine dravidienne (Wurm, *Geichichte der indischen Religion*, 1874). Il n'en est pas fait mention dans les Védas. 2. L'antiquité nous a laissé deux textes importants au sujet de l'origine de la pédérastie : celui de la Genèse, qui ne dit pas, il est vrai, que Sodome ait été le berceau du vice en question ; et surtout le fargard du Zend-Avesta où la pédérastie est représentée comme ayant pris naissance en Verhkàna, c'est-à-dire dans l'Hyrcanie, peuplée certainement par des Anariens. M. Reinach rapproche du premier fargard du Vendidad un passage des Hypotyposes de Sextus Empiricus, où il est dit que la pédérastie, vice honteux en Grèce, passe pour parfaitement licite chez les Perses. Cette leçon est absurde. Tacite (Germanie) ayant signalé les peines sévères dont ce vice est l'objet chez les Germains. Les éditeurs avaient donc corrigé Ka/oxavov. Mais comme la Carmanie (aujourd'hui Kerman) est la province où la religion de Zoroastre a subsisté et subsiste encore dans toute sa pureté, M. Reinach est d'accord avec moi pour écrire Ka/oxavov, c'est-à-dire Ka/oxavov, l'Hyrcanie étant appelée Gorkan par les Perses. Il reste acquis, dit notre jeune savant, par les expressions mêmes de Sextus, que la pédérastie était considérée par les Grecs comme un vice d'étrangers et de barbares. 3. D'après une antique légende rapportée par Ovide dans les Métamorphoses, Orphée, après la perte d'Eurydice, se console, le premier, par l'amour antiphysique ; les femmes des bords de l'Hèbre (Cicones, Odryses, etc.) se vengent de lui en le déchirant. Aux yeux de M. Reinach, Orphée est l'aède thrace châtié à cause de ses mœurs barbares et s'y étant adonné parce qu'il a perdu son amante, c'est-à-dire parce que des institutions gynécocratiques tenaient les sexes séparés dans le pays où il habite.

ERRATA. Page 47, ligne 16[^] au lieu de : Le pluriel des substantifs masculins en on, lisez : Du pluriel des substantifs masculins terminés en on. Page 82[^] ligne 5[^] après § 1, ajoutez : Continuation des observations. Page 113, ligne 16[^] après : Examen des désinences pronominales, ajoutez : du singulier à l'indicatif. Page 113, ligne 17, après § 1, ajoutez: Les trois personnes du singulier à Vindicatif présent. Page 115, ligne 4, après § 2, ajoutez : Ressemblance des désinences pronominales au présent actif et au présent passif. Page 116, ligne 21, après § 3, ajoutez : Les trois personnes du singulier à Vaoriste et à l'imparfait. Page 192, ligne 1, au lieu de : Chap. IV, lisez : § 2. Page 195, ligne k, après § 1, ajoutez : Du dialecte tzaconien. 17

TABLE. Pafts. Introduction	1	§ 1	«r. ^ (Ttç ou aUV0TOX>7?	1	§ 2.
Transformisme	3	§ 3.	Conflit de langues	9	§ 4.
Emprunts, assimilation	10	§ 5.	Mots allemands dans la langue française	13	§ 6.
Mots français dans la langue allemande	15	§ 7.	Mots italiens et turcs dans le grec moderne	17	
LIVRE PREMIER. " Chapitre I*^.	—	L'albanais	19	§ 1»"".	Son vocabulaire
Les mots turcs dans l'albanais	20	§ 3.	Les mots slaves dans l'albanais	21	§ 4.
Les mots latins dans l'albanais	22	§ 5.	Les mots grecs dans l'albanais	24	Chap. II. — Phonétique albanaise
Voyelles	28	§ 1".	Diphthongues ;	29	§ 3.
Accent tonique	30	§ 4.	Consonnes	32	§ 5.
Observations générales	35	LIVRE II. Chap. I»"".	— Des substantifs. — Des thèmes	37	Chap. II. — Déclinaison
Pluriel des substantifs	40	§ 1«r.	Pluriel des substantifs	40	§ 2.
Pluriels masculins en era	41	§ 3.	Pluriels en ez	45	

— 260 — Pages. § 4. Du pluriel des substantifs masculins terminés en on 47 § 5. Des pluriels féminins en e et des pluriels masculins en a. 48 § 6. Des indéclinables du nombre 49 § 7. Pluriel formé à Taide de la modification de la voyelle radicale 50 § 8. Caractère particulier du nominatif dans la déclinaison albanaise 52 g 9. Déclinaison du pluriel indéfini 53 § 10. Déclinaison du pluriel défini 54 § 11. Remarques générales sur la désinence des pluriels définis et indéfinis • 56 Chap. III. — Déclinaison du singulier. — Du singulier indéfini 59 § 1*. Principes et règles 59 § 2. Paradigmes 61 § 3. Observations sur les suffixes i,u,ie(fii) 61 § 4. D'une irrégularité apparente 63 § 5. Du singulier défini. — Masculins ., . . . 64 § 6. Du singulier défini. — Féminins 67 Chap. IV. — Des adjectifs et des articles 72 § 1«^ Règles générales 72 § 2. Déclinaison des adjectifs 73 § 3. Observations sur les articles 74 § 4. Observations sur les pronominaux e,i, u ei a 76 § 5. Du neutre 79 § 6. Observations snr les articles et les adjectifs 81 § 7 . Continuation des observations 82 § 8. Comparatifs et superlatifs .' 86 LIVRE III. — DES NOMS DE NOMBRE ET DES PRONOMS. Chap. I•^ — Noms de nombre 88 § 1«f . Cardinaux et ordinaux • 88 § 2. Système vigésimal 90 § 3. Déclinaison des nombres cardinaux 91 Chap. II. — Des pronoms 92 § \^^. Pronoms personnels de la première et de la deuxième personne 92 § 2. Observations générales. — Comparaison 95 § 3. Pronoms possessifs 98 § 4. Des pronoms relatifs, interrogatifs, indéfinis, etc 102 § 5. Du pronom réfléchi • 105

— 261 — UVRE IV. — DU VBRBK. PaffM. Chap. 1*[^]. —
 Observations générales 109 Chap. II. — Tableau général des désinences
 verbales 111 Chap. II. — Examen des désinences pronominales du
 singulier à l'indicatif 113 § 1". Les trois personnes du singulier à l'indicatif
 présent. . . 113 § 2. Ressemblance des désinences pronominales au présent
 actif et au présent passif 115 § 3. Les trois personnes du singulier à l'aoriste
 et à l'imparfait !?.. 116 Chap. IV. — Les trois personnes du singulier au
 subjonctif 118 Remarques sur les explétifs re et 6o 122 Chap. V. — Les
 trois personnes du pluriel 124 Chap. VI. — De la seconde personne du
 pluriel 127 Chap. VIII. — De la formation des temps et du classement des
 verbes 133 Chap. IX. — Des verbes faibles 135 Chap. X. — Des verbes
 forts 140 Chap. XI. — De l'aoriste 148 § *[^]. Les aoristes en a et en [^]a 149
 § 2. Les aoristes en va 154 § 3. Les aoristes en ra 157 § 4, D'autres formes
 doubles 159 § 5. Les aoristes en shë 160 § 6. Le subjonctif de l'aoriste ou
 optatif 163 Chap. XII. - Le passif 167 Chap. XIII. — De quelques temps
 composés 172 § 1«. Du futur ; 172 § 2. Parfait, plusqueparfait, etc 173
 Chap. XIV. — Des modes 174 § 1*r. De l'impératif. 174 g 2. Participes et
 infinitifs 175 Chap. XV. — De la formation des verbes auxiliaires kam et
 jam. . . 180 LIVRE V. Chap. I«'. — Particules 186 Chap. II. — Des mots
 composés 187 Chap. III. — Construction et ordre des mots 189

— 202 — Pafef. § 1«^ Tendances analytiques 189 § 2. Inversions et constructions synthétiques 192 APPENDICE 1^^. — DE L*INFLUENCB EXERCÉE PA.R LA LANGUE SHRIPE SUR LES DIALECTES DE LA GRÈCE MODERNE. I l»'. Du dialecte tzaconien 195 § 2. Phonétique 198 § 3. Déclinaison 201 § 4. Conjugaison 203 § 5. Note sur les mots Sic et xouXXtxa 212 Résumé des recherches grammaticales. — Dans quelle famille de langues convient-il de placer la langue albanaise ? . . . 213 § !••. Éliminations 213 § 2. L'ensemble des langues caucasiques 216 § 3. Rapprochements et comparaisons 219 APPENDICE II. — l'épithalame chez les albanais. § 1«». Observations générales 223 § 2. Le cérémonial 226 § 3, Continuation : le cérémonial et les chants 229 § 4. Les chants; le cérémonial 231 § 5. Autre épithalame 234 § 6. Considérations générales; comparaisons 235 § 7. Le rapt 237 §. De la situation de la jeune femme 238 § 9. Du vlam 240 § 10. De l'amour contre nature chez les Albanais et chez les anciens Grecs 241 § 11. Répartition du texte de Tépithalame entre les différents groupes du chœur 245 NOTES sur quelques endroits habités jadis par les pélasges, sur des dieux qu'ils ont vénérés et des usages qu'ils ont pratiqués. § l»"". Notes géographiques 247 ' § 2. Notes mythologiques 251 § 3. Notions sur les mœurs 253 Errata 257 (/.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

• ■ ● / ■ ● ■

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^^'

The text on this page is estimated to be only 3.75% accurate

...:/-.-"W-' «4 / .:i^ t « :>

The text on this page is estimated to be only 1.57% accurate

*^» „ • -v** jT *«■ .» • •■ c r • • - # V. ^ * . • f 5 • ♦ y • V » F I

The text on this page is estimated to be only 5.64% accurate

■ .9 -^* • • > - ■ ' ; ♦ : »

The text on this page is estimated to be only 1.16% accurate

? '• y #. • >. • *• ^r di. • . • t* ' ^:); .4i » •• •

